



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

IC  
70605

866







VIE  
DE  
JÉSUS-CHRIST

COMPOSÉE AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE D'APRÈS LUDOLPHE LE CHARTREUX

---

TEXTE RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE

PAR

A. LECOY DE LA MARCHE

---

MINIATURES EN CAMAIEU

*chromolithographiées d'après le manuscrit original*

*par G. HURTREL*

---

PARIS  
GEORGES HURTREL, ÉDITEUR  
11, PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS  
1869

*° Livraison.*

THE END

84526

Fonteyn  
11-

VIE  
DE  
JÉSUS-CHRIST

---

*PARIS. -- IMPRIMÉ CHEZ JULES BONAVENTURE*  
*55, quai des Grands-Augustins.*

---

VIE  
DE  
JÉSUS-CHRIST

COMPOSÉE AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE D'APRÈS LUDOLPHE LE CHARTREUX

---

TEXTE RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE

PAR

A. LECOY DE LA MARCHE

---

MINIATURES EN CAMAIEU

*chromolithographiées d'après le manuscrit original*

*par G. HURTREL*

---

PARIS  
GEORGES HURTREL, ÉDITEUR

11, PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

1870









B R E F

D E

N. S. P. L E P A P E.



A notre bien-aimé fils A. LECOY de la MARCHE,  
archiviste aux Archives de France,  
secrétaire de la Société de l'École des Chartes

## PIÉ IX PAPE

Bien-aimé fils, Salut et bénédiction apostolique.

Nous vous félicitons, bien-aimé fils, d'avoir, dans l'intérêt de la piété aussi bien que des lettres et des beaux-arts, tiré du fond d'une bibliothèque publique et mis au jour un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle où la vie de notre divin Maître est exposée avec d'édifiants commentaires et illustrée de miniatures en camaïeu tracées avec une rare délicatesse. Nous avons la ferme conviction qu'un pareil livre doit non seulement offrir un aliment plein de saveur, aux sentiments religieux, mais encore remettre sous les yeux du siècle présent la foi des âges passés, et attester que notre très sainte religion a toujours favorisé les arts, et que ceux-ci, par le fait, ont prospéré à son service. C'est pourquoi, augurant favorablement de l'œuvre que vous avez entreprise, Nous espérons qu'un grand nombre d'âmes y trouveront leur profit, et les esprits abusés une preuve nouvelle de la fausseté de l'accusation d'obscurantisme lancée contre l'Église par ses détracteurs. En attendant, comme présage de la faveur divine, et comme gage de Notre gratitude et de Notre bienveillance paternelle, Nous vous accordons avec une tendresse particulière, bien-aimé fils, Notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 13 Mars 1873, l'an  
27 de Notre pontificat..

PIÉ IX, PAPE.



PRÉFACE



## PRÉFACE

---

*On raconte de l'un des plus grands capitaines du moyen-âge que, lorsqu'il entrait dans une église, il s'oubliait à considérer les images des saints et toutes les merveilles que l'art de nos pères multipliait de préférence dans la maison du Seigneur. L'admiration clouait là, des heures entières, ce rude guerrier : il ne savait plus partir.*

*De même encore aujourd'hui, lorsque nous jetons les yeux sur ces peintures naïves et splendides qui remplissent nos vieux manuscrits, nous ne pouvons nous arracher à leur contemplation. Mille détails, mille traits charmants nous captivent tour à tour; et comme Godefroid de Bouillon, nous laissons aller notre esprit.*

*C'est aussi dans l'embellissement des livres saints que les peintres de miniatures déployaient le plus de magnificence. Au quinzième siècle, ils trouvaient dans les cours, dans la noblesse, de riches et intelligents amateurs, dont les puissants encouragements leur permettaient d'atteindre la perfection du genre. De ce nombre était Louis de Bruges, seigneur de la Gruuthuyse, chevalier d'honneur de la duchesse de Bourgogne, mort en Flandre*

*l'an 1492. Les manuscrits exécutés pour lui formaient une imposante collection, dont il nous reste encore de superbes débris. Et non-seulement les peintures, mais le texte même de ces volumes a été, le plus souvent, composé sur sa demande et sous sa direction.*

*Ce libéral seigneur se créait donc à la fois une bibliothèque et un cabinet de tableaux, lui appartenant à double titre, et d'une valeur unique. Il possédait déjà la Bible, la Cité de Dieu, les Commentaires de César, et quantité d'autres ouvrages, rédigés ou translatsés en français : il lui fallait une Vie de Jésus-Christ, ce livre des livres. Un clerc de Flandre ou de Picardie et un peintre de la même contrée furent chargés de la lui fournir. Il en résulta l'élégant manuscrit orné de camaïeux gris qui fait l'objet de la présente publication. Ce monument précieux, revêtu des armes et de la devise du sire de la Gruthuyse, lui fut offert avec le cérémonial figuré dans la première miniature, où l'on voit son portrait et celui de l'auteur. Il passa plus tard dans la maison royale de France, et il s'est conservé inédit à la Bibliothèque impériale, sous le n° 181 du fonds français.*

*Suivant une coutume presque générale au moyen-âge, ni l'artiste ni l'écrivain n'ont signé leur œuvre. Le second, d'après Van Praet, serait Jehan Mansel d'Hesdin, compilateur de la Fleur des Histoires et traducteur de Valère Maxime. Toutefois l'assertion d'un savant bibliographe n'est appuyée sur aucun témoignage, et même elle se lie à une appréciation quelque peu erronée de la nature du livre. Il le donne, en effet, pour une traduction pure et simple de la Vita Christi écrite plus d'un siècle auparavant par Ludolphe le Chartreux. Or, notre anonyme a bien suivi presque constamment ce traité célèbre : mais il l'a beaucoup abrégé ; il l'a même modifié, en adoptant un plan particulier et en ajoutant à la fin un supplément original. Ce plan consiste à diviser la vie de Jésus-Christ en sept parties, adaptées, comme autant de sujets de méditation, à chacun des jours de la semaine. Le sup-*

plément est un résumé de quelques légendes plus anciennes sur la Vengeance de la mort de Notre-Seigneur, c'est-à-dire sur la punition de Judas, de Pilate et des Juifs.

Cet ouvrage a donc une saveur et un intérêt qui lui sont propres. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, un charme tout spécial dans les tournures et les expressions de notre vieille langue maternelle, si bien taillée pour servir de vêtement aux belles et fortes pensées? Cette langue, pourtant, il a fallu la rajeunir. Bien que le français du quinzième siècle se rapproche déjà beaucoup de celui que tout le monde peut comprendre, il était à craindre que certains archaïsmes, certaines inversions violentes ne vinssent dérouter le lecteur étranger aux études philologiques. Nous avons essayé de ramener le style du livre à une forme plus moderne, tout en respectant scrupuleusement sa physionomie générale, en ne changeant ni les idées ni les images, ni même les termes tombés en désuétude, quand ils nous ont semblé heureux et suffisamment clairs. Dans cette tâche délicate, nous avons pour précédent et pour modèle le travail d'un maître de l'érudition contemporaine : ce que M. Natalis de Wailly a fait pour la célèbre Histoire de saint Louis du sire de Joinville, nous l'avons entrepris pour un texte plus récent et de moindre importance, exigeant, par conséquent, moins de savoir et d'habileté. Mais nous avons dû élaguer et condenser quelques passages, où le style, conformément au goût de l'époque, péchait par trop d'abondance. Notre version n'en aura que plus de netteté. Puisse sa lecture offrir à tous l'avantage qu'a eu pour nous sa rédaction, celui de délasser l'esprit et de rafraîchir le cœur!

Quant aux miniatures, la fidélité la plus minutieuse a été apportée dans leur reproduction. Les procédés perfectionnés de la chromolithographie, appliqués avec un soin extrême, ont permis de transporter sur le papier toute la finesse de touche qui distingue ces camaïeux, dont le moindre

*mérite est d'appartenir à un genre de peinture plus rare et plus oublié que les autres.*

*Et maintenant, lecteur, c'est à vous de découvrir et de goûter dans ce livre les beautés que nous ne pouvons faire ressortir ici. Que l'écrivain, dans son admirable simplicité, prête aux personnages de son récit le langage et les coutumes de ses propres contemporains; que le peintre oublie la couleur locale au point de faire figurer, par exemple, dans les paysages de Judée les moulins à vent de son pays natal : vous ne trouverez là, sans doute, qu'un attrait plus piquant : car, en écoutant ces pieux interprètes de l'Évangile et de la tradition, vous serez initié du même coup à la vie matérielle et morale de nos pères.*

*Mais toute œuvre n'est-elle pas souverainement intéressante, grande et sublime, lorsqu'elle est consacrée à Celui dont le nom seul relève et sanctifie, lorsqu'elle a pour objet spécial l'histoire des merveilles qu'Il a daigné opérer pour le salut des hommes? La plume la plus pauvre serait enrichie par l'opulence inépuisable d'une pareille matière. Et il suffit de dire à un chrétien : Voici la Vie de JÉSUS-CHRIST, racontée par un chrétien.*

A. L.

*Ci commence la distribution de ce présent livre, intitulé :*  
*la Vie de Jésus-Christ.*

Le livre qui s'ensuit, après le prologue, est détaillé tout au long en sept principales parties, suivant les sept jours de la semaine, afin que chaque jour ait sa méditation spéciale, en mémoire des grands bienfaits de Jésus-Christ Notre Seigneur et en ressouvenance de ses merveilles.

La première partie contient l'histoire et matière depuis l'Incarnation de Notre Seigneur jusques à sa Nativité.

La seconde, depuis sa Nativité jusques à son Baptême.

La troisième, depuis ce Baptême jusques à l'élection des soixante-douze disciples de Notre Seigneur.

La quatrième, depuis cette élection des disciples jusques à la dernière venue de Notre Seigneur en Jérusalem.

La cinquième traite des choses que fit et dit Notre Seigneur depuis lors jusques au matin du vendredi, jour de sa Passion.

La sixième, de cette très-amère et très-dure Passion et mort de Notre Rédempteur, et de sa sépulture, jusques au jour de sa Résurrection.

La septième contient le fait de cette très-glorieuse Résurrection de Jésus-Christ et le mode de son Ascension, ainsi que l'envoi du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte; puis la conclusion sur tout ce qui a été dit.

Et à la fin, en manière d'abrégé, vous trouverez comment la mort de Notre Seigneur fut vengée, premièrement sur Judas qui le vendit, sur Pilate qui le jugea, et sur les Juifs qui poursuivirent et machinèrent cette mort injustement.

---



# PROLOGUE



VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp.<sup>le</sup> fonds Français N<sup>o</sup> 181.

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Huet, exc.

Imp. brev. G. Huet.

PROLOGUE  
PRÉSENTATION DU MANUSCRIT PAR L'AUTEUR À LOUIS DE BRUGES SEIGNEUR DE LA GRUTHUYSE.



## PROLOGUE

---

*CI S'ENSUIT LE PROLOGUE DU LIVRE TRAITANT DE LA VENUE DU BENOIT FILS DE DIEU AU MONDE, DE SA VIE ET CONVERSATION, DE SES ŒUVRES ET TRAVAUX, ET DE SA PASSION ET MORT POUR LE SALUT DES HOMMES.*

La vie et conversation de Notre Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, Dieu et homme, né de la vierge Marie, racheteur et sauveur de l'humain lignage, est à la fois fondement solide, règle droite, exemple clair, espérance certaine de salut pour quiconque le veut bien; et il n'en est point d'autre. Comme saint Paul le dit en l'épître aux Corinthiens, au troisième chapitre : Certes, nul ne peut jeter d'autre fondement que celui qui a été posé, c'est à savoir Jésus-Christ Notre Seigneur. Car, ainsi que l'ajoute saint Augustin, Dieu est chose souverainement suffisante, et, l'homme est chose on ne peut plus défailante.

Celui qui désire entreprendre la ruine et destruction de ses défauts doit donc ne point se départir dudit fondement, où il trouvera toute espèce de remèdes à ses maux. Et celui qui souhaite ôter de dessus soi la charge de ses péchés, leur pesanteur dangereuse et redoutable, qu'il oye Dieu émouvant le pécheur et l'invitant au pardon, en disant : Venez à moi, vous tous qui travaillez au travail des vices et qui êtes courbés sous le faix des péchés; et je vous donnerai réfection en vous nourrissant et rassasiant, et ainsi vos âmes trouveront le repos. Que le malade écoute le très-débonnaire et très-soigneux médecin; qu'il vienne à lui par contrition profonde, confession

diligente et propos résolu de laisser le mal pour s'appliquer au bien, aussi longtemps qu'il vivra.

*Comment le pécheur réconcilié avec Notre Seigneur se doit approcher de lui.*

Le coupable pécheur, devenu toutefois le féal de Jésus-Christ par la confession, satisfaction et pénitence, se doit très-attentivement occuper de s'attacher à son divin médecin, d'acquérir sa familiarité et ses bonnes grâces, en repensant chaque jour, le plus dévotement possible, à la très-sainte vie de Notre Seigneur. Néanmoins doit-il prendre garde de ne point la lire couramment ni en passant légèrement sur les faits, mais au contraire de l'étudier très-posément et de choisir pour chaque jour un chapitre, qui puisse le reposer de la noise et trouble des bruits du dehors. Quelque part qu'il soit, qu'il ait recours à cette vie comme au plus sûr refuge contre les vicissitudes de la faiblesse humaine, qui, sans trêve, courent sus et assaillent les serviteurs de Dieu. Que très-souvent il se reporte aux principaux points de la geste du Sauveur, comme à son Incarnation, Nativité, Circoncision, Apparition, Présentation au temple, Passion, Résurrection, Ascension, et à l'envoi du Saint-Esprit, qui sont des sujets particuliers de récréation et d'exercice spirituels.

Cette vie de Notre Seigneur donne réfection et consolation au solitaire; elle lui sert de joyeux compagnon, de confort et de délassement, de tour inexpugnable contre l'ennemi et contre la tentation des péchés. Cette vie rend les saints de Dieu favorables, piteux et débonnaires envers ceux qui les requièrent et honorent, à cause de Celui qui est notre commune joie et la leur ensemble. La bienheureuse vierge Marie, mère de miséricorde et de pitié, te pourra-t-elle repousser ou délaisser, pourra-t-elle détourner de toi son très-doux regard, quand elle aura vu, non pas seulement une fois le jour, mais souvent et souvent, son cher fils tant aimé demeurant avec toi entre tes bras, et partout en ta compagnie? Certes non, en aucune manière. Et de même les autres saints et saintes regardent complaisamment ceux avec qui Notre Seigneur daigne habiter, puisque cette fréquentation fait d'eux leurs consorts et compagnons.

Cette vie est aussi la vie de la mère de Jésus-Christ, qui s'attacha si hum-

blement à lui, et le servit aux ans de son enfance. C'est la vie des apôtres de Notre Seigneur, qui adhérèrent pleinement à lui et furent ses familiers. C'est la vie des citoyens souverains qui jouissent de Dieu et qui s'émerveillent devant ses œuvres merveilleuses, en se tenant respectueusement devant lui. Cette vie, nulle langue ne serait suffisante pour la louer, tant elle est bonne, noble et sainte; car c'est le commencement de la vie perdurable et l'entrée de la contemplation angélique. Est-ce donc pour toi peu de chose, d'être continuellement avec Jésus-Christ, avec Celui que les anges désirent regarder sans cesse?

*Comment, en assistant de cœur humble à toutes les actions de Notre Seigneur, on peut régner perdurablement avec lui.*

Si donc tu veux régner perdurablement avec le débonnaire Jésus-Christ, commence dès maintenant, et ne le quitte point; car le servir, c'est déjà régner. Approche de lui d'un cœur piteux et débonnaire. Quand il descend du sein de Dieu, son père, au sein de la très-noble vierge, sois avec l'ange, en pure foi, témoin de cette conception, et avec sa mère fais chère lie. Sois présent avec Joseph à la Nativité et à la Circoncision, comme un bon nourricier. Avec les trois rois, adore le petit roi. Avec ses parents, aide à porter l'enfant pour le présenter au temple. Accompane le pasteur débonnaire faisant miracles avec ses apôtres. Assiste à sa mort avec sa bienheureuse mère et avec Jean, son apôtre béni, pour en avoir compassion et douleur comme eux; et demeure, dans une tendre pensée, à tâter et sentir chacune des plaies de ton Sauveur, ainsi mort pour toi. Puis, quand il ressuscite, va le rechercher avec la Madeleine, son amie. Émerveille-toi quand il monte aux cieus, comme si tu étais avec ses disciples au mont d'Olivet. Demeure assis avec les apôtres enfermés, et repousse loin de toi tous les bruits du dehors, afin que tu mérites de recevoir d'en haut la grâce du Saint-Esprit.

Et si tu fais ainsi de cœur humble et dévot, après que tu auras été persécuté un peu de temps sur la terre, il te soulèvera jusqu'à lui, qui est assis à la droite de Dieu son père. C'est ce qu'il a promis à ceux de sa féale compagnie et à tous ceux qui s'attacheront à lui, en disant : Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; et là où je serai, là aussi sera mon serviteur et ministre.

*Comment, parmi les faits et gestes de Jésus-Christ, tu peux en choisir plusieurs, ainsi que le requiert une dévotion méditation.*

Tu as vu le miroir et le modèle de toute perfection, auquel on arrive en pensant et méditant sur cette vie divine : maintenant je te livrerai à ces méditations et pensées. Je te raconterai les faits de Notre Seigneur comme ils advinrent, ou comme l'on peut croire en bonne foi qu'ils sont advenus ; car, tout en suivant la divine Écriture, nous pouvons les méditer, exposer et entendre de maintes manières, selon ce que nous jugeons expédient, pourvu que ce ne soit contre la foi ni contre les bonnes mœurs. Lors donc que tu m'entendras dire : Ainsi fit ou ainsi dit Jésus, ou quelque autre, si cette chose ne se peut bien prouver par l'Écriture, ne le veuille pas prendre autrement que le requiert une dévotion méditation ; c'est-à-dire prends-le discrètement, et comme si je disais : Je médite ou je pense que Jésus fit ainsi.

Et toi, qui désires de tous les désirs de ton âme profiter du récit des actions de Notre Seigneur, mets-toi comme si tu les voyais de tes propres yeux, comme si tu les entendais de tes propres oreilles, et rejette bien loin toute autre affaire. Note, pour règle générale, que, quand tu ne trouveras exprimée aucune réflexion, il suffira de te représenter par les yeux de ton esprit l'acte ou la parole de Notre Seigneur, et de converser avec lui comme son ami familier. Écris en ton cœur ses mœurs et manières : comment il était humble avec la foule, débonnaire avec ses disciples, modéré dans le boire et le manger ; comment il était miséricordieux envers les pauvres, auxquels il s'était rendu semblable en toutes choses, et dont il avait fait sa famille ; comment il ne méprisait personne et ne flattait jamais les riches ; comment il demeurait libre des soucis et des affaires de ce monde ; comment il était modeste et simple en ses regards, patient pour toute vilenie, courtois et doux en ses réponses. Car il ne mit pas son entendement à se venger par des paroles amères ou mordantes, mais à guérir et apaiser la malice d'autrui par un très-humble et très-suave langage.

Retiens encore comment il était prudent et mesuré en toutes ses actions, soigneux du salut des âmes, pour lequel il daigna mourir, exemplaire en toute circonstance ; comment il évitait les entretiens privés avec les femmes, ce qui fut cause de l'étonnement de ses disciples quand il parla seul à la Sama-

ritaine, contrairement à ses habitudes; comment il était prompt et dispos à servir, lui qui disait : Je suis au milieu de vous comme celui qui sert; comment il fut sobre dans les veilles, soumis à ses parents, et comment il déclina toute vanterie et toute affectation de charité ou de singularité. Dans chacun de ses faits et gestes tu pourras ainsi étudier ses mœurs; car en toutes choses il se conduisait avec très-bonnes et très-parfaites manières, comme celui qui exerce à toute heure la vertu. Contemple spécialement son noble visage, et tâche d'en avoir une image à toi. Crois bien qu'elle te reconfortera et te sera d'un grand secours pour méditer sur les sujets qui s'ensuivent. Que si, en certains endroits de mon récit, je m'abstiens de détailler au long les points de la méditation, si même je les omets complètement, tu recourras ici, et cela devra te suffire.

*De la forme, stature et façon des très-précieux visage et corps  
de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Afin que tu puisses mieux envisager la très-précieuse figure et l'illustrissime personne de Jésus-Christ Notre Seigneur, et par là mieux méditer sur ses actions et paroles, j'ai l'intention de te donner ici, sur cette douce matière, certaines notions qui se trouvent écrites ailleurs. On lit dans les livres annuels des Romains que Notre Seigneur, appelé par les peuples Prophète de vérité, était très-bien conformé, de belle et moyenne stature, avec un visage si digne, que tous ceux qui le regardaient l'aimaient chèrement et le craignaient à la fois. Il avait les cheveux couleur de noix aveline, couvrant les oreilles, quelque peu crépés, longs et reluisants, tombant épars sur ses épaules; et au milieu du chef il avait une raie, à la manière des Nazaréens. Son front était uni et très-blanc, sa face sans rides ni taches, modérément ornée de couleur vermeille. Son nez était régulier, sa bouche moyenne; si bien qu'il n'y avait rien à reprendre. Il avait la barbe drue, de la couleur des cheveux, et pas très-longue, mais fourchue sous le menton. Son regard était simple et grave, ses yeux bleus et clairs.

En réprimandant, il était terrible et inspirait la frayeur; en enseignant, il était aimable et suave. Il avait une expression sereine, tempérée de maturité. Il pleura quelquefois, mais onques ne le vit-on rire. Sa tournure était droite et modeste, ses bras et ses mains délectables à voir; en son lan-

gage, il était sérieux, sobre, discret et modéré. C'est pourquoi le Psalmiste l'appelle, à bon droit, beau et bien fait plus que tous les enfants des hommes.

Le commencement de ce livre doit donc être pris à l'Incarnation du benoît fils de Dieu, Jésus-Christ Notre Seigneur. Mais nous pouvons penser que cette incarnation fut précédée de plusieurs faits notables par devers Dieu, les anges, les patriarches et les prophètes, et aussi par devers la glorieuse Vierge mère ; desquels faits nous allons traiter premièrement.

---

PREMIÈRE PARTIE



VIE DE JÉSUS-CHRIST

Bibliothèque Imp.<sup>re</sup> Fonds Français N<sup>o</sup> 181.

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Huetzel, exo.

Imp. brev. G. Huetzel.

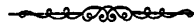
L'ANNONCIATION.

AU CIEL

SUR LA TERRE



## PREMIÈRE PARTIE



CI COMMENCE LA PREMIÈRE PARTIE DU LIVRE,  
A LIRE, MÉDITER ET PENSER LE LUNDI.

---

*D'aucunes choses qui se firent avant l'incarnation du benoît fils de Dieu,  
Jésus-Christ Notre Seigneur.*

Depuis fort longtemps, depuis cinq mille deux cents ans ou environ, la race humaine gisait en très-grande misère; et l'antique Mort, dont toute la lignée d'Adam était la sujette, en punition de la première désobéissance, exerçait sur toute chair une très-cruelle seigneurie. Par suite de ce péché du premier homme, nul ne pouvait monter à la béatitude perdurable.

Les esprits angéliques eurent compassion d'une aussi grande ruine; et en voyant venir la plénitude des temps, les patriarches et les prophètes, bien qu'ils l'eussent déjà fait par maintes fois, supplièrent derechef le Seigneur avec de très-dévotes instances et crièrent à lui avec un désir inexprimable, pour qu'il daignât porter secours au genre humain et lui fournir un remède de salut.

Alors Miséricorde, ayant Paix avec elle, cherchait à émouvoir les entrailles de Dieu le Père. Mais Vérité, ayant avec elle Justice, y contredisait; de telle manière qu'il surgit entre elles une vive controverse, comme le

raconte saint Bernard en un long sermon sur l'Annonciation de Notre Seigneur. Et telle est la substance de ce discours :

Miséricorde disait à Dieu : La créature raisonnable a grand besoin de la miséricorde divine; car elle est devenue très-malheureuse, et le temps est venu d'avoir merci. Et au contraire Vérité disait : Je requiers, Sire, que tu accomplisses la parole que tu as prononcée : Meure Adam, avec tous ceux qui naîtront de lui; car, en goûtant la pomme, il a transgressé mon commandement.—Sire, reprit Miséricorde, pourquoi m'as-tu donc créée? Cette Vérité sait bien que je périrais, si tu n'avais jamais merci. Mais Vérité répondit : Si Adam, qui viola ta loi, échappe à ta sentence, c'est moi qui périrai, et la Vérité ne demeurera plus éternelle.

Alors la question fut envoyée par le Père à son Fils. Et toutes les deux, Miséricorde et Vérité, répétèrent devant lui les mêmes choses. Aussi ne voyait-on point de quelle façon elles pourraient être maintenues l'une et l'autre vis-à-vis de l'humain lignage. Là-dessus, le Roi prononça son jugement. Celle-ci dit : Je suis morte si toute la race d'Adam ne meurt. Celle-là dit : Je péris s'il n'y a point de merci. Qu'il soit donc fait une seule mort innocente, et chacune d'elles aura ce qui lui convient.

Tout ébahies de la sagesse de cette parole, elles consentirent à ce qu'il mourût quelqu'un pour sauver Adam. Mais elles demandèrent comment se pourrait faire une mort innocente, puisque la mort était chose très-horrible, rien qu'à l'ouïr nommer. Le Roi répondit : La mort des pécheurs est mauvaise; mais la mort des saints est précieuse et profitable, et elle est la porte de vie. Que l'on trouve donc quelqu'un qui meure par charité et par bon amour, et qui ne soit en rien sujet à la mort; et ainsi la mort ne pourra retenir l'innocent, mais, au contraire, l'innocent percera en elle un trou par où tous les autres passeront, libres et saufs.

La sentence plut beaucoup; mais on ne voyait point où se trouverait semblable personne. Vérité parcourut et visita tous les lieux de la terre : elle n'aperçut aucune tête qui ne fût souillée de l'ordure du péché, même parmi les enfants d'un jour. De son côté, Miséricorde s'en alla quérant dans le ciel un cœur assez plein de charité pour accomplir cette besogne; mais une telle victoire était due à Celui qui avait en soi le plus grand amour, et qui voulait donner son âme pour ses serfs inutiles.

*Comment la personne du Fils fut acceptée pour intermédiaire  
et pour réparateur.*

La journée finie, Miséricorde et Vérité revinrent, et Justice avec elles, très-anxieuses de n'avoir point trouvé ce qu'elles désiraient tant. Alors Paix éleva la voix : Vous ne savez ni ne pensez rien. Que celui qui donna le conseil donne aussi l'aide ! Le Roi, entendant cela, dit : Je me repens d'avoir fait l'homme ; c'est-à-dire, il convient que je fasse pénitence pour avoir créé l'homme. Puis il appela l'ange Gabriel, et lui commanda : Va dire à la fille de Sion : Voici que ton Roi vient.

Sur ce point les vertus tombèrent d'accord, spécialement en l'âme du Fils ; car la personne du Père semblait aucunement terrible, et par là Miséricorde et Paix pouvaient craindre pour le succès de leur demande. Mais la personne du Saint-Esprit étant très-débonnaire, Vérité et Justice pouvaient avoir la même frayeur. C'est pourquoi le Fils fut accepté comme intermédiaire pour porter la guérison à l'humanité. Alors fut accomplie cette parole du prophète : Miséricorde et Vérité se sont rencontrées ; Justice et Paix se sont entre-baisées.

Entends toutes ces choses comme il convient.

*Comment nous pouvons penser et méditer sur la vie de la vierge Marie.*

La vie de la digne vierge en qui se fit l'Incarnation nous donne d'abord à penser et à méditer. Tu dois savoir qu'à l'âge de trois ans elle fut offerte au temple par ses parents, et qu'elle y demeura jusqu'à sa quatorzième année. Et, comme on lit dans les révélations faites à sainte Elisabeth, dès le moment où ses parents la laissèrent au temple, elle résolut en son cœur d'avoir Dieu pour père. Elle se fit instruire dans la loi divine ; et à toute heure elle cherchait très-dévotement ce qu'elle pourrait faire de plus agréable au Seigneur, afin qu'il lui daignât donner sa grâce. Elle lui demandait affectueusement de pouvoir observer sa loi, aimer tout ce qu'il aime, haïr et fuir tout ce qu'il condamne. Elle désirait savoir toutes les vertus capables de la rendre gracieuse devant ses yeux. Elle le priait de lui faire connaître le temps où naîtrait cette très-sainte vierge, destinée à enfanter le fils de Dieu, et de garder

ses yeux pour la voir, sa langue pour la louer, ses mains pour la servir, ses pieds pour aller à elle, ses genoux pour adorer dans son giron le divin enfant. Et encore demandait-elle de bien obéir aux ordonnances de l'évêque du temple, et que le temple avec son peuple demeurât entièrement consacré au service de Dieu.

*Comment monseigneur saint Ambroise traite des vertus  
de la vierge Marie, Notre Dame.*

Saint Ambroise décrit ainsi la très-glorieuse vierge Marie : Certes, elle était vierge de cœur, de corps et de pensée, humble d'esprit, mûre en paroles, prudente d'intention; en langage la mieux apprise, en lecture la plus attentive; mettant son espérance en la prière du pauvre, et non point en la prière incertaine du riche; très-assidue au travail de ses mains, et à toute heure modeste dans sa tenue. Elle ne souhaitait à aucune créature ni malheur ni peine, mais était bienveillante pour chacun, et s'étudiait à honorer les grands sans jamais porter envie à ses égales; et elle fuyait en tout la jactance.

La sainte Vierge étant parvenue à sa quatorzième année, l'évêque annonça publiquement que toutes les vierges qui étaient au temple et qui avaient accompli ledit âge devaient retourner à la maison paternelle pour être mariées. A ce commandement, toutes les autres vierges obéirent volontiers. Mais Notre Dame seule répondit qu'elle ne pouvait le faire; car son père et sa mère l'avaient entièrement consacrée au service de Dieu, et elle-même, en outre, lui avait voué sa virginité, qu'elle ne pouvait nullement corrompre. L'évêque, tout plein d'angoisses et en grande perplexité, n'entendait point que le vœu de la Vierge fût pur, et en même temps n'osait introduire chez le peuple juif des manières et coutumes nouvelles. Il tint conseil sur ce point avec les plus anciens; et il plut à eux tous de rechercher incontinent la volonté de Dieu.

Alors ils se mirent en oraison, et l'évêque pareillement, de la manière accoutumée en semblable cas. Mais aussitôt tous ensemble ouïrent une voix sortant du propitiatoire, disant que l'on s'enquît de la personne à qui la Vierge devait être donnée en garde et mariée, en ouvrant les prophéties d'Isaïe, à la page où il est écrit : Un rejeton sortira de la tige de Jessé. Il fut commandé que tous les hommes non mariés qui descendaient de la maison

de David apportassent sur l'autel une verge. Or, il se trouva parmi eux un homme déjà ancien, nommé Joseph, dont la verge, sitôt qu'elle fut apportée, germa et fleurit; et une toute blanche colombe, arrivant du ciel, se vint poser sur le sommet de cette verge. Ainsi fut clairement démontré que lui seul, et point d'autre, devait épouser la vierge Marie.

Quand donc furent célébrées leurs noces en tout bien et honneur, Joseph s'en retourna dans Bethléem pour disposer sa maison et y préparer les choses nécessaires. Et la très-sainte Vierge, avec sept autres vierges ses compagnes, qu'on lui avait données au temple, s'en revint à la maison de ses parents.

Tels sont les sujets sur lesquels nous pouvons méditer et penser avant l'Incarnation de Jésus-Christ Notre Seigneur.

*Où l'on commence à traiter de l'Incarnation du benoît fils de Dieu, et comment saint Bernard et d'autres en parlent.*

Lorsque fut venue la plénitude des temps où la sainte Trinité avait résolu de pourvoir au salut de l'humain lignage, Dieu tout-puissant appela l'ange Gabriel, et l'envoya dans la cité de Nazareth à la vierge Marie, épouse de Joseph. Il le chargea de lui annoncer que le Fils de Dieu avait convoité sa beauté et l'avait élue pour être sa mère, et de l'exhorter à le recevoir en grande liesse; car Dieu avait ordonné que par elle serait sauvée toute la race d'Adam. Sur quoi saint Bernard nous dit : En ce moment la très-excellente vierge, ornée des pierres précieuses des vertus, toute reluisante du double éclat de l'âme et du corps, attira sur elle les regards des citoyens du ciel; tellement qu'elle inclina le cœur du Roi vers sa beauté, et fit descendre d'en haut le divin messenger.

L'ange Gabriel entra chez elle, et, comme je le pense, au lieu le plus retiré de sa modeste chambre, où elle priait Dieu, son père, à huis clos. Car il n'est pas à supposer que l'ange de Notre Seigneur ait trouvé ouverte la porte de sa maison ou de son appartement, elle qui depuis longtemps avait arrêté dans son cœur de fuir la compagnie des hommes, d'éviter tous les entretiens inutiles, pour ne point troubler le silence de sa prière; et aussi pour ne pas exposer aux tentations sa chasteté. Ainsi donc, la très-sainte Vierge avait sa chambre close pour les hommes, mais non pour les anges. Aussi

saint Jean Bouche-d'Or nous dit-il : L'ange rencontra Marie, non pas errante au dehors avec les autres, mais solitaire et absorbée dans la contemplation. Et parce qu'elle ne s'inquiétait pas de plaire au monde, elle trouva grâce incontinent devant Notre Seigneur.



*Comment la vierge Marie se défendit de la salutation de l'ange, et comment après elle l'accueillit humblement.*

L'ange Gabriel étant donc entré au plus secret enclos de sa maisonnette, lui dit : Je te salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec toi, femme bénie entre les femmes.

Mais elle, toute troublée, ne répondit rien. Et ce trouble ne venait d'aucune faute ni de la vue du messager (car elle était accoutumée à voir souvent les anges), mais bien du langage qu'il lui tenait. Elle se demandait ce que voulait dire cette nouvelle manière de saluer, qui n'était pas dans les habitudes de l'ange. Et quand elle s'entendit louer de trois choses, qu'elle était pleine de grâce, que Notre-Seigneur était avec elle, et qu'elle était bénie sur toutes les femmes, elle fut déconcertée dans sa modestie et dans sa vertueuse humilité. Donc, émerveillée et pensive, elle se tint dans un silence prudent.

Alors Gabriel, connaissant son trouble, reprit : N'aie peur, Marie, et n'aie pas honte des louanges que tu as entendues; car c'est vérité. Et tu n'es pas seulement pleine de grâce, mais tu as pleinement recouvré la grâce de Dieu pour toi et toute l'humaine lignée. Voici que tu concevras, et que tu enfanteras le très-haut et très-digne fils de Dieu, qui t'a élevée au rang de sa mère; et par toi il sauvera tous ceux qui croiront en lui.

Comment cela pourra-t-il advenir, répondit-elle, puisque je n'ai point connu d'homme? Par cette réponse, elle n'agréa ni ne repoussa les louanges qui lui étaient adressées : mais elle voulait être pleinement assurée sur un point qui lui causait plus d'alarmes que tout le reste, c'est à savoir la perte de sa virginité. Elle s'enquérail donc de la possibilité de cet enfante-ment, disant : J'ai voué ma virginité à mon Seigneur et mon Dieu; jamais je ne connaîtrai d'homme.

Et l'ange répondit : Cela sera fait par l'œuvre du Saint-Esprit, qui te remplira d'une merveilleuse manière; et par sa vertu tu concevras en gardant sauve ta virginité. C'est pourquoi ton unique fils sera nommé le Fils du Très-Haut. A celui-là, nulle chose n'est impossible; car aussi par sa volonté ta cousine Élisabeth, qui est ancienne et stérile, a conçu un fils, il y a déjà six mois.

*Comment l'incarnation du fils de Dieu en la Vierge fut l'opération de toute la Trinité.*

Or donc, considère bien toutes ces choses, et chacune d'elles en particulier. Regarde comment la Trinité demeurait dans l'attente de la réponse et du consentement de sa bien-aimée fille, comment elle contemplait avec délices la prudence et la modestie de cette tant digne vierge.

Certes, la merveille de cette incarnation fut l'œuvre de la Trinité tout entière; et, bien que la personne du Fils fût seule incarnée, c'était comme trois ouvriers faisant ensemble un même ouvrage. Oh! qu'elle est noble, la maisonnette où fut opérée pareille besogne! Quoique la sainte Trinité se trouve en tous lieux, pense et médite qu'elle fut là d'une manière toute spéciale pour exécuter cette œuvre étonnante. Regarde aussi et avise comment, avec grande révérence, et le visage très-gracieux, l'ange induit la dame, par de sages paroles, à consentir au parfait accomplissement de ce miracle; et encore comment elle se maintient peureuse et timide, le regard plein de vergogne, pour avoir été prise au dépourvu par Gabriel; comment, au lieu de se prévaloir d'un langage qui onques ne fut tenu à créature vivante, elle rapporte tout à la grâce divine.

Finalement la très-prudente vierge, ouï le discours de l'ange, donna son acquiescement. Et, suivant ce qui est contenu dans les révélations dessus dites, avec une très-profonde dévotion, elle fléchit les genoux, joignit les mains et dit : Voici la serve de Notre Seigneur; qu'il me soit fait selon ta parole. Aussitôt et sans demeure, à ce mot de la Vierge, le fils de Dieu entra dans son sein et prit d'elle la forme humaine, tout en restant avec Dieu le Père. Et depuis il croissait de jour en jour comme les autres enfants; mais l'infusion de l'âme et la distinction des membres ne furent point différées pour lui comme pour les autres, car il était à la fois Dieu parfait et homme parfait, aussi sage et puissant qu'il est aujourd'hui. On croit que Jésus-Christ Notre Seigneur fut conçu le huit des calendes d'avril, et qu'il passa sur la terre trente-trois ans pleins avant d'être cruellement crucifié et mis à mort.

*Encore de l'Incarnation, et comment Notre Seigneur se prit à penser sur nous des pensées de paix et de rédemption.*

Sur cette incarnation saint Anselme parle ainsi : A toi, sire Jésus-Christ, nous offrons un sacrifice de louanges pour l'immense étendue de ta bonté, que tu nous as montrée, à nous, mauvaise semence et fils déloyaux; car, lorsque nous étions encore tes ennemis, et que l'antique Mort nous tenait sous sa cruelle seigneurie, toi, débonnaire seigneur, tu t'es souvenu de ta très-abondante miséricorde, et du haut de ta souveraine demeure tu as regardé dans cette vallée de larmes et de misère. Sire, tu as vu l'affliction et le tour-

ment de ton peuple, et, touché au cœur par pitié, tu t'es mis à penser sur nous des pensées de rédemption et de paix. Encore que tu fusses le fils de Dieu et le vrai Dieu toi-même, perdurable et consubstantiel au Père et au Saint-Esprit, habitant de la lumière inaccessible, portant toutes choses par la vertu de ta parole, tu n'as pas eu dépit de t'incliner vers cette prison mortelle, pour goûter et ensuite dévorer notre misère. Ce ne fut pas une longue besogne pour ta grande charité, que d'accomplir l'œuvre de notre salut. Tu eusses pu dépêcher Séraphins ou Chérubins, ou même un seul de tes anges. Mais non, toi-même as daigné venir à nous au commandement du Père, dont nous avons éprouvé par toi le très-puissant amour. Tu es venu, toutefois, sans quitter ton séjour immuable; et du royal siège de ta haute gloire tu es descendu en l'humble servante, qui n'était à ses yeux qu'une pucelle méprisée, mais consacrée par le vœu de continence. Et de son sein la vertu non racontable du Saint-Esprit te fit naître en vraie chair humaine, de telle manière que ta naissance ne viola ni en toi la majesté divine, ni en elle l'intégrité virginale.

*Comment, l'ange Gabriel étant retourné au pays du ciel, il fut fait là, au sujet de l'Incarnation, des réjouissances indescriptibles.*

Gabriel l'archange, quand il eut fait et parfait sa besogne, s'inclina vers la très-glorieuse Vierge, et, la resaluant au départir, il disparut. Puis, retournant au pays du ciel et racontant toutes ces choses, il y causa une nouvelle joie, grande fête et ébattements sans pareils. Tu dois donc considérer combien est grande la solennité de ce jour, et chanter en ton cœur un joyeux chant; car c'est jour de liesse, tel que dans tous les siècles et jusqu'à présent il n'en fut jamais. Aujourd'hui, c'est la fête de Dieu le Père, qui fit les épousailles de son fils unique avec l'humaine nature, unie à lui désormais d'une manière inséparable. Aujourd'hui aussi, c'est la fête du benoît fils de Dieu, de ses noces, et de sa naissance dans le précieux sein de la Vierge. Aujourd'hui, c'est la fête du Saint-Esprit, à qui est particulièrement attribuée cette œuvre merveilleuse de l'Incarnation, et qui commença dès lors à montrer sa tendresse pour les hommes. Aujourd'hui, c'est la fête de notre glorieuse Dame, qui a été reçue et reconnue pour fille par le Père, pour mère par le Fils, pour épouse par le Saint-Esprit. Aujourd'hui, c'est la fête de la cour du ciel; car c'est le commencement de la restauration des élus.

Aujourd'hui, bien plus encore, c'est la fête de l'humanité : car sa délivrance est entreprise, et son rachat, et la réconciliation de tout l'univers ; l'humanité est élevée bien haut, et comme déifiée.

Aujourd'hui, Dieu le Fils reçoit congé de Dieu le Père pour parfaire notre rédemption. Il part du souverain ciel, il s'élance pour courir la carrière de notre salut. Il se fait l'un de nous, il devient notre frère et notre compagnon de pèlerinage. La vraie lumière descend sur la terre, pour en ôter et débouter les ténèbres. Le pain de vie, qui nourrit le monde, se pétrit au sein de la Vierge, pour être ensuite cuit sur la croix comme en un four. La Parole se fait chair, afin d'habiter parmi nous. Et ce jour, dit-on, est le milieu des temps qui doivent se succéder pour l'univers. C'est l'accomplissement des désirs des patriarches et des prophètes, et le terme de leurs clameurs ; car ils criaient avec des soupirs non racontables en attendant le jour présent. C'est le fondement de toutes les solennités et l'entrée de notre bonheur, car jusqu'alors Notre Seigneur Dieu était fort indigné contre la race humaine ; mais, en voyant son fils fait homme, il ne pourra plus faire tomber sur elle son courroux.

Vois-tu comme c'est ici une œuvre merveilleuse et fête très-solennelle, toute délectable, toute désirable, digne d'être célébrée avec jubilation, chants de liesse et réjouissements ! Certes, si tu médites sur cet objet et t'y délectes, tu seras tout joyeux, et Notre Seigneur pourra t'inspirer de plus amples réflexions.

*Comment la bienheureuse vierge Marie, après qu'elle eut conçu, s'en alla voir sa cousine Élisabeth, mère de saint Jean.*

Après ce qui a été raconté, la très-glorieuse vierge Marie, repensant aux paroles que l'ange lui avait dites de sa cousine Élisabeth, résolut de l'aller visiter, pour rendre grâces à Dieu avec elle et pour lui offrir ses bons services. D'autre part, Jésus Notre Seigneur, qui était en son précieux sein, avait hâte de sanctifier Jean-Baptiste, encore dans les entrailles d'Élisabeth sa mère. Elle se leva donc, et, accompagnée de Joseph son époux, elle se rendit de Nazareth à une petite villette où Zacharie habitait alors, dit-on, et qui était à quatre lieues de Jérusalem. Peut-être passèrent-ils dans cette dernière ville ; et il y a de là jusqu'à Nazareth trente-cinq milles ou environ.

La bienheureuse dame ne prenait point garde à l'âpreté ni à la longueur

de la route; mais elle se hâtait d'aller, car elle ne voulait pas rester longtemps en vue du public. Et elle n'était nullement alourdie d'avoir conçu le fils de Dieu, comme il advient naturellement aux autres femmes; car Notre Seigneur Jésus-Christ n'avait point voulu être une charge ni un fardeau pour sa mère. Comme le dit saint Ambroise, ce ne fut pas avec une pensée de doute sur la prophétie ni d'incertitude sur le message de l'ange, mais avec une surabondance de joie causée par le sentiment de sa vocation divine, qu'elle se pressa d'aller en la montagne.

Or, regarde comment la reine du ciel et de la terre, seule avec son époux, s'en va pédestrement, et non pas en litière, ni en char, ni sur un cheval paré. Elle n'est pas accompagnée de princes et de barons, de dames et de damoiselles; mais avec elle s'en vont pauvreté, humilité, honnêteté et toutes bonnes vertus. Notre Seigneur aussi avait avec soi grande et honorable compagnie, mais non la compagnie vaine et pompeuse de ce monde.

*Comment saint Jean, à la venue de Notre Dame, s'ébattit dans le sein de sa mère, et fut dès lors rempli du Saint-Esprit.*

La glorieuse Vierge entra donc en la maison de Zacharie et salua sa cousine Élisabeth. Incontinent, le petit Jean tressaillit dans le ventre de sa mère, qui, toute remplie aussi d'une merveilleuse liesse et embrasée du Saint-Esprit, baisa la sainte dame très-tendrement. Et dans sa grande joie elle s'écria : Tu es bénie entre les femmes, et béni est le fruit de tes entrailles. D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur se soit rendue auprès de moi ?

Aussitôt que la très-sainte Vierge eut salué Élisabeth, Jean fut rempli du Saint-Esprit, et dès ce moment Notre Seigneur le fit son avant-courrier, son héraut et son prophète. Il fut le premier à éprouver sa grâce; car, de même que sa mère sentit la venue de la Vierge, ainsi lui sentit la venue de Notre Seigneur. C'est pour cela qu'il tressaillit, et qu'Élisabeth parla un langage prophétique. En entendant sa réponse, plus ne se put taire la bienheureuse Vierge; mais, à cette heure propice, elle déclara les dons et faveurs qu'elle avait reçus, les secrets que sa virginal modestie lui avait fait taire et garder en soi-même.

*Comment Notre Dame fit et dicta, en grande allégresse,  
le cantique appelé Magnificat.*

Alors, en la maison de Zacharie, la Vierge composa le cantique de liesse qui s'ensuit :

Mon âme magnifie Notre Seigneur, et mon esprit a tressailli en Dieu, mon salut.

Car il a regardé l'humilité de sa servante : et voici que pour cela toutes les générations me diront bienheureuse.

Il a fait pour moi de grandes choses, lui qui est puissant ; et son nom est saint.

Et sa miséricorde s'étendra de lignée en lignée sur ceux qui le craindront.

Il a fait merveille par la force de son bras ; il a chassé les orgueilleux de la pensée de son cœur.

Il a bouté hors de leur siège les puissants ; il a exhaussé les humbles.

Les affamés et les pauvres, il les a remplis de biens ; les riches, il les a laissés vides et dépouillés.

Israël a reçu son enfant ; et Dieu s'est souvenu de sa miséricorde.

C'est ainsi qu'il avait parlé à nos pères, à Abraham et à sa lignée, dans tous les siècles.

Sur quoi Bède fait dire encore à Marie : Notre Seigneur m'a surélevée si haut et m'a fait de si grands dons, que rien de semblable ne fut onques entendu ni connu. Et non-seulement aucune langue ne le pourrait expliquer, mais à peine un cœur humain pourrait-il l'ambitionner et le comprendre. C'est pourquoi je mets tous les efforts de ma pensée à lui rendre grâces ; et tout mon sens, tout mon entendement, je l'applique joyeusement à contempler la grandeur de Celui qui est sans fin. Car mon âme, s'élevant à la perdurable divinité, se réjouit en lui, mon rédempteur et sauveur ; et ma chair, qui l'a conçu, est devenue son temple.

Ainsi l'une et l'autre, Élisabeth et Marie, adressent à Dieu leurs louanges pour ces deux conceptions. Tout occupées de le bénir, elles mènent des jours de joie et de liesse. Heureuse la maison où habitent et reposent de telles mères, portant dans leur sein de pareils fils, et où se trouvent encore

Joseph et Zacharie! La très-sainte Vierge demeura là par trois mois, à servir humblement et dévotement sa cousine en tout ce qui lui était possible, comme si elle eût oublié qu'elle était la mère de Dieu et la reine du monde.

*De la nativité de saint Jean-Baptiste, et comment Zacharie fit aussi un très-beau cantique.*

Si longtemps resta la vierge Marie avec Élisabeth, que dans l'intervalle arriva le terme de l'enfantement de Jean, l'avant-courrier et le messager de son Seigneur : Notre Dame était venue spécialement pour être à cette naissance. Élisabeth mit donc au monde un beau fils, qui, le huitième jour, fut circoncis et nommé Jean. Tout incontinent, la bouche de Zacharie fut ouverte, et il prophétisa en récitant ce cantique : Béni soit Notre Seigneur, Dieu d'Israël ; car il a visité son peuple et accompli son rachat, etc.

Ainsi dans la même maison furent dits et faits ces deux si beaux cantiques, c'est à savoir *Magnificat* et *Benedictus*. Saint Jean, le petit enfant, croissait de jour en jour, et son esprit se fortifiait. Ensuite il se retira dans les lieux déserts et y demeura en grande pénitence, jusqu'au temps où il devait se montrer à Israël. Considère donc la grandeur de saint Jean dans les faits qui précèdent, et dans beaucoup d'autres beaux privilèges qu'on trouve lui avoir appartenu.

*Comment la vierge Marie partit de chez sa cousine et retourna en Nazareth.*

A la fin donc, la bienheureuse Vierge resalua Élisabeth sa cousine, et Zacharie, et le petit saint Jean, et partit pour revenir en la maison où elle demeurait, à Nazareth. Sur ce retour de Marie, pense et te ressouviens de sa grande pauvreté : car, rentrée au logis, elle n'y trouva ni pain, ni vin, ni rien du nécessaire. Peut-être que, pendant les trois mois passés chez Zacharie, elle avait vécu assez plantureusement ; et maintenant la noble dame retournait à son pauvre ordinaire, et revenait chercher sa vie par le labeur de ses mains.

Aie donc compassion d'elle et enflamme-toi de l'amour de pauvreté. Regarde encore et avise sa très-grande humilité, sa bonté, sa patience, quand elle allait à pied, seule avec Joseph, pour le service d'Élisabeth, sa cousine. Elle avoue elle-même cette humilité dans le cantique susdit, quand elle s'écrie : Dieu a regardé l'humilité de sa servante. Elle qui est élue pour sa mère, elle se nomme sa servante, et de toutes ses vertus ne reconnaît que l'humilité. C'est que, suivant saint Bernard, l'humilité est la seule vertu dont Marie, comblée de toutes les faveurs, pensait que l'on pût se glorifier. Et certes, quand elle ouït la parole de l'ange (Je te salue, pleine de grâce), de cette plénitude elle ne reconnut, dans sa réponse, que la seule humilité. Toi donc, à son exemple, apprends à te familiariser avec l'exercice de cette vertu, si tu veux être élevé à ton tour.

*Comment Joseph, nourricier de Jésus-Christ Notre Seigneur, voulut secrètement éloigner la bienheureuse vierge Marie, son épouse, quand il la vit grosse d'enfant.*

Tandis que Marie et son époux habitaient ensemble, et que Notre Seigneur croissait de jour en jour au sein de sa mère, Joseph s'aperçut qu'elle était grosse d'enfant. A cette découverte, il fut dolent et troublé, au point qu'il ne voulut plus la garder pour femme ; mais il résolut de l'éloigner en secret. Si tu réfléchis et te demandes pourquoi Notre Seigneur voulut que sa mère eût un époux, et préféra naître, non pas d'une simple vierge, mais d'une vierge mariée, l'on te répond que ce fut pour quatre causes. Premièrement, afin que l'origine de Joseph démontrât bien la noble origine de Marie ; car c'est par les hommes, et non par les femmes, que l'on prouve et que l'on désigne les généalogies et lignages. Secondement, afin qu'elle ne fût point lapidée par les Juifs comme coupable d'adultère, et que plus tard Notre Seigneur ne fût point persécuté par eux comme bâtard, mais qu'au contraire on eût dans Joseph un témoin de l'entière chasteté de Marie, et dans celle-ci un emblème de sainte Église, pareillement vierge et épouse de Jésus-Christ ; et puis Notre Seigneur ne voulait pas non plus paraître aller contre la loi qui loue et approuve le mariage. Troisièmement, afin que Marie fût soulagée et réconfortée par l'aide d'un homme, spécialement lors

de la fuite en Égypte. Quatrièmement, afin que le diable n'eût pas connaissance de l'enfantement du benoît fils de Dieu.

La très-sainte dame ne vit pas sans grande tribulation de cœur et de pensée le trouble de Joseph, son époux; mais elle s'en taisait très-humblement et cachait l'œuvre de Dieu, aimant mieux être réputée vile et mauvaise femme que de publier la faveur divine et de faire une révélation que l'on eût prise pour de la vanterie. Néanmoins elle pria le Seigneur de trouver le remède, et de chasser loin d'elle et de son époux cette tribulation. Or, regarde comment tous deux étaient en grand déplaisir, et comment aucunes fois Dieu laisse les siens travaillés et tentés par l'affliction, en vue de leur perfectionnement et pour les conduire à la couronne de gloire.

*Comment l'ange apparut à Joseph en songe, afin qu'il ne portât point de soupçons sur son épouse.*

Notre Sire voulut doucement pourvoir à l'apaisement de Joseph et à la tranquillité de son épouse. Il envoya son ange, qui l'admonesta en songe et lui dit de recevoir Marie avec bonté, de la garder pour femme, de ne la soupçonner d'aucune faute, puis ensuite lui déclara que l'enfant était conçu du Saint-Esprit et lui commanda de le nommer Jésus. Joseph, oyant ce langage, se retrouva tout consolé, et de ce jour il garda Marie avec lui, sans plus hésiter jamais. Avec la très-sainte et noble vierge, il demeura vierge lui-même. Alors il leur revint grande paix et consolation; et pareillement nous adviendrait-il si, dans nos adversités, nous étions constants et patients, car souvent, après les grandes tempêtes, Notre Seigneur rétablit le calme et la tranquillité.

Après cela, Joseph s'enquit du fait de cette sainte conception, si merveilleusement arrivé. La vertueuse dame, très-diligemment, le lui raconta. Et depuis il demeura dans la joie avec sa bienheureuse femme, qu'il aima de chaste amour plus que langue humaine ne pourrait dire. Il lui donna fidèlement tous ses soins, et elle toute sa confiance; et ainsi vécurent-ils ensemble dans leur patience et leur pauvreté. Notre Seigneur resta enclos dans le sein de sa mère jusqu'au terme de neuf mois accomplis, à la manière des autres, et très-bénignement attendit le temps dû et convenable.

*Comment, à l'exemple de Notre Seigneur, nous devons être remplis d'humilité et de charité.*

Aie donc compassion du débonnaire Jésus-Christ Notre Seigneur, fils de Dieu tout-puissant, qui pour notre rédemption descendit à un pareil degré d'humilité. Sur toutes choses il nous faut désirer et aimer cette vertu, sans jamais nous enfler par outrecuidance ni penser à notre élévation ou à notre renommée. Quand le Sire de majesté s'est voulu incliner si bas pour l'amour de nous, certes, pourrions-nous jamais lui rendre bienfait pour bienfait? A tout le moins, reconnaissons de cœur toutes ces vérités, et de toute notre âme rendons-lui grâces. Rendons-lui grâces de ce que, parmi tant d'autres nations et gens, il nous a voulu élire, prendre pour soi et appeler à la foi catholique, en laquelle nous devons être instruits. Si nous sommes religieux surtout, ayons à toute heure souvenance de cette courtoisie, et rendons-la-lui selon notre pouvoir en nous tenant enfermés pour son service; car c'est par sa faveur que nous sommes religieux, et non par notre mérite. C'est grand honneur qu'il nous a fait, et nous devrions l'avoir pour très-agréable. Nous ne devrions pas compter pour une peine d'être enclos et sûrement logés dans l'étroitesse du cloître, où les venimeuses flèches, les orages, tumultes et tribulations de ce monde, mer tempétueuse, ne nous peuvent atteindre ni férir, si ce n'est par notre grande sottise et outrecuidance.

Efforçons-nous donc de tout notre pouvoir de vaquer au service de Dieu en toute pureté de cœur, avec un esprit reclus, éloigné de toutes vanités mondaines et décevantes: car il n'y a guère ou point de profit à enfermer le corps sans la pensée. Il est écrit autre part: Que sert-il d'être seul de corps, si la solitude de l'âme fait faute? Efforçons-nous pareillement de rendre grâces à Dieu en toutes choses; car, entre toutes les vertus, c'en est une très-noble et très-resplendissante devant lui, lorsqu'on vit dans la contrainte de l'obédience, dans l'exil, la pauvreté, l'abaissement, l'infirmité, la tribulation de corps et d'esprit, de vouloir et savoir le louer, le bénir joyeusement, élever ses désirs bien haut vers lui, et le remercier de toutes ses œuvres.

Sur quoi saint Bernard dit encore: Bienheureux celui qui règle les passions et douleurs de son corps dans la droiture et la justice, tellement qu'il endure tout pour l'amour de Jésus-Christ, que de son cœur disparaisse tout mur-

mure, que dans sa bouche soit toujours présente l'action de grâces et la parole de louange, sans qu'il ait jamais le moindre doute dans les tribulations et tentations. Car Notre Seigneur ne les laisse venir à personne des siens, sinon pour leur très-grand bien et profit. Certes, il souffre et surattend que les élus soient tourmentés en ce monde, au dedans comme au dehors; car il bat et châtie tous les enfants qu'il prend pour soi, et, comme dit l'Apôtre, ceux qui sont hors de ses coups ne sont pas ses fils, mais les fils de l'adultère.

Donc il nous est expédient et grandement nécessaire qu'ici-bas nous soyons malmenés par la tribulation, qui nous instruit et enseigne, et nous fait acquérir des vertus. C'est pourquoi, dans ces combats, nous ne devons être lâches ni impatient; bien plus, nous devons les aimer et désirer de tout notre cœur, et au contraire tenir pour nos adversaires et ennemis les prospérités, qui trop souvent nous retirent du bien pour nous mener à tout mal et nous y retenir.

Or, pense et avise quel avantage spirituel t'ont procuré les prospérités et délices passées, soit en espérance, soit en fait; et par là, en toi-même, juge des résultats à venir. Si tu veux bien considérer la fragilité de ce monde, vallée de misère, son instabilité, son insécurité, tu trouveras que nous n'y avons rien d'assuré, ni le lendemain, ni même une petite heure. Vainement donc travaille celui qui cherche les richesses ou les plaisances temporelles, pleines de déceptions et de vanités transitoires, et qui pour elles délaisse les biens perdurables promis par Dieu à quiconque les voudra humblement requérir et demander.

---



## DEUXIÈME PARTIE



Bibliothèque Imp.<sup>le</sup> Louis Français N<sup>o</sup> 181

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Huetzel. exc.

Imp. brev.<sup>te</sup> Georges Huetzel.

ARRIVÉE DE JOSEPH ET DE MARIE À BETHLÉEM



## DEUXIÈME PARTIE

---

CI COMMENCE LA DEUXIÈME PARTIE DE CE PRÉSENT LIVRE,  
PARLANT DE LA NATIVITÉ DU FILS DE DIEU, JÉSUS-CHRIST NOTRE SEIGNEUR,  
A LIRE, MÉDITER ET PENSER LE MARDI.

---

*Comment la vierge Marie, déjà grosse, et Joseph, son époux, partirent de Nazareth et s'en allèrent en la cité de Bethléem; et la cause pour laquelle ils partirent.*

Avant que fût accompli le terme de neuf mois, au bout duquel la glorieuse Vierge et mère de Dieu devait enfanter le fruit de vie, César-Auguste, empereur de Rome, fit un décret pour ordonner que tous ses sujets fussent mis en écrit, chacun dans la cité d'où il était originaire : car durant douze ans, vers le temps de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ, l'empereur de Rome régna en grande paix. Et le débonnaire Jésus voulut naître en ce moment, parce qu'il chercha toujours la paix et qu'il l'aima par dessus tout; aussi envoya-t-il par le monde des hommes pacifiques.

L'empereur donc, voyant toutes les régions de l'univers tranquilles, désirant accorder et unir les peuples sous ses lois paisibles, prit des dispositions pour que tout le monde fût inscrit. Il voulait savoir le nombre des pays soumis à la puissance de Rome, le nombre des cités de chaque pays, le

nombre des habitants de chaque cité. De tous les bourgs, villes, châteaux et villages, les hommes devaient se retirer respectivement dans leur cité natale, et chacun devait se déclarer sujet de l'empire romain en baillant au prévôt de la province un denier d'argent, du prix de dix deniers communs, portant l'image de l'empereur et l'inscription de son nom. On enregistrait tous ceux qui apportaient ainsi leur cens personnel. C'est pourquoi Joseph s'en alla de Nazareth en la cité de Bethléem, où il était né et où demeuraient ses proches; car il descendait de la maison et lignée de David. Et avec soi il emmena sa femme, la très-bénigne vierge, toute grosse d'enfant.

En ce voyage, la tendre vierge endura de grands labeurs; car la cité de Bethléem est encore cinq milles plus loin que Jérusalem, et dans un pays tout montueux, tout bossu. Puis, quand ils furent arrivés là, ils ne purent trouver d'hôtellerie; car ils étaient pauvres, et il était venu beaucoup d'autres gens, pour le même motif, de maintes villes et villages des environs.

*Comment le benoît fils de Dieu fut glorieusement enfanté de la vierge Marie, en la cité de Bethléem.*

Aie donc compassion de cette très-sainte dame; considère la délicate jouvencelle de quinze ans, fatiguée par un si long chemin, toute honteuse au milieu de gens étrangers, errante et cherchant un gîte pour se reposer, sans même pouvoir en découvrir. Car, ne se montrant pas bien riches, elle et Joseph se virent refuser la porte des hôtelleries.

Il leur fallut donc s'en venir à une place couverte, où les gens du lieu s'assemblaient pour causer et se conseiller les jours qu'ils ne travaillaient pas, ou bien pour se réfugier contre les intempéries. Et là, peut-être, Joseph, qui était ouvrier en bois, charpenta une crèche pour le bœuf et l'âne qu'ils avaient amenés. Bientôt arriva l'heure de l'enfantement de la Vierge glorieuse, qui fut vers la mi-nuit du dimanche; car le jour où il avait dit: Que la lumière soit, fut aussi le jour où il brilla sur nous, venant d'en haut.

La Vierge mit au monde son fils, et incontinent l'adora comme Dieu. Elle l'enveloppa du linge qui couvrait son précieux chef, puis le mit dans la crèche. Et le bœuf et l'âne, entre lesquels il gisait, l'adoraient aussi en fléchissant les genoux, comme il avait été prédit par Habacuc le prophète: Au milieu de deux animaux, tu seras reconnu.

*Comment les pasteurs furent avertis de la naissance du Fils de Dieu,  
et d'aucuns admonestements à ce sujet.*

Le Fils de Dieu Notre Seigneur étant né, les anges l'environnèrent aussitôt et le louèrent en disant : Gloire à Dieu dans les hauteurs souveraines, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! En même temps, aucuns de ces anges s'en vinrent aux pasteurs qui se trouvaient à un mille de là, et leur annoncèrent cette glorieuse naissance, en leur désignant l'endroit. Cela fait, ils remontèrent vite au ciel, chantant des chants de liesse et de consolation, et portant la nouvelle à leurs concitoyens.

Toute la cour souveraine, remplie de joie, fit grande fête et rendit grâce à Dieu le Père. Tous, tant qu'ils étaient, vinrent successivement voir la face de leur Seigneur descendu sur la terre ; et en l'adorant avec la plus grande vénération, et sa très-digne mère avec lui, ils répétaient mille louanges, mille cantiques d'allégresse. Lequel d'entre eux, en apprenant une telle merveille, fût demeuré au ciel sans visiter son Seigneur, si humblement abaissé ? Aucun, certes, n'eût pu avoir tant d'orgueil. Aussi l'Apôtre dit-il aux Hébreux : Quand Dieu amena sur la terre son Fils bien-aimé, il commanda que tous ses anges l'adorassent.

D'autre part vinrent les pasteurs, qui l'adorèrent à leur tour, et qui rapportèrent ce qu'ils avaient ouï de la bouche des anges. Cependant la Vierge mère, très-prudente, gardait et notait en son cœur tout ce qui avait été dit sur elle ; car il est certain qu'elle avait lu les saintes Écritures et qu'elle savait les anciennes prophéties. Elle conférait donc tout ce qui lui arrivait, à elle et à son fils, avec ce qui était annoncé par les prophètes ; et pendant ce temps-là les pasteurs s'en retournaient comblés de joie.

Ploie aussi les genoux, toi qui as tant et si longuement tardé à le faire ; adore ton Seigneur Dieu, prosterne-toi devant sa mère, et salue humblement le saint vieillard Joseph. Puis baise les pieds de l'enfant Jésus, qui gît dans la crèche, et supplie cette très-sainte dame de te le bailler ou de te le laisser prendre. Prends-le donc et le retiens entre tes bras ; regarde et étudie soigneusement son visage ; baise-le avec un profond respect, et fais-en tes délices. Tu peux te le permettre en toute confiance, car il vient aux pécheurs pour les sauver, pour converser et vivre avec eux, et finale-

ment pour se donner à eux en nourriture. Aussi le débonnaire Sire se laissera-t-il patiemment toucher selon ton vouloir ; il n'imputera pas cet acte à la présomption, mais à l'amour. Toutefois fais-le avec révérence et avec crainte, car il est le saint des saints. Et puis rends-le à la Vierge sa mère, et observe comment elle le gouverne avec précaution, avec sagesse, en lui rendant tous les services.

Sois donc avec elle, et prête-lui ton aide, s'il est possible. Souviens-toi de te réjouir, de te tenir en liesse, et de méditer attentivement toutes ces choses. Autant que tu peux, fais-toi le familier de l'enfant Jésus et de sa mère, sans sortir des bornes que je t'ai dites, de peur que d'aventure tu n'en sois repoussé, car tu dois te réputer indigne de hanter de si notables personnes.

*Comment pauvreté est agréable à Dieu, et comment nous devons  
la rechercher de bonne grâce.*

De cette glorieuse naissance du Fils de Dieu saint Augustin dit ce qui suit : Il est né dans une puante et vile étable, il a été ceint d'une pauvre bande d'étoffe en place de langes, il a été couché dans une crèche. Ce n'est point dans un palais de cèdre, ce n'est point sur un lit paré que la Vierge donna le jour au Créateur et le mit reposer. Mais, comme une exilée, comme une étrangère, elle enfanta le Seigneur du ciel et de la terre dans la maison d'autrui ; et, comme une misérable, elle l'enveloppa, non pas de draps de soie, mais de vils chiffons, pour le déposer ainsi équipé dans la crèche.

O heureuse étable, ô bienheureuse crèche, où naquit Jésus-Christ le Fils de Dieu, où fut couché le Seigneur de tous ! Là se trouvaient, pour sages-femmes, tous les chœurs des anges ; et il y en avait sans nombre, jusques à mille millions, faisant fête et liesse. Là pleurait notre Rédempteur, tandis que la multitude des compagnies du ciel se réjouissait à son sujet, chantant et annonçant gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté ; car la bonté céleste était née sur la terre, et la vraie paix était descendue d'en haut.

Sur quoi saint Anselme dit aussi : O merveilleuse et très-aimable faveur!

O Dieu de gloire, grand outre mesure, tu n'as pas eu dépit d'être né de la Vierge, ainsi qu'un méprisable ver! Toi, le Sire de toutes les créatures, tu as voulu être et te montrer serf avec les serfs! Toi, le maître de toutes choses, qui n'es sujet à aucune disette, tu n'as pas eu horreur ni dédain de goûter, dans les premiers jours de ta vie, l'amertume de l'humble et honteuse pauvreté! Comme le témoigne la sainte Écriture, lorsque tu vins au monde, il ne se trouva ni berceau ni abri pour protéger ta grande tendreté; mais toi qui enclos la terre dans ta main, tu reposas, entouré de très-pauvres drapelets, au milieu des bêtes brutes. Réconfortez-vous, reconfortez et prenez courage, vous qui êtes nourris dans les fanges et les ignominies de la pauvreté! Car dans la pauvreté Dieu est avec vous. Il n'est pas couché en un lieu de délices et de splendeur; il n'a pas été trouvé dans le séjour de ceux qui vivent suavement.

Et toi, riche, pourquoi te glorifier encore de tes richesses de boue, et te vautrer sur ton lit paré? Considère que le Roi des rois a mieux aimé, dans son gîte, honorer la paille des pauvres. Pourquoi donc détestes-tu et refuses-tu de coucher sur la dure, quand ce tendre enfançonnet, qui dans sa main tient toutes choses, a voulu coucher sur la rude litière des juments plutôt que sur tes lits de plume, couverts d'étoffes soyeuses et de fins draps?

*De la grandeur et solennité du jour de la Nativité du Fils de Dieu.*

Or donc, mets ton étude et ton entente à rechercher de tout ton pouvoir la pauvreté, l'humilité, l'affliction, le malaise du corps, et les autres vertus que Jésus-Christ Notre Seigneur voulut ainsi professer. Tu dois encore méditer et penser, avec grande consolation, combien est haute la solennité de ce jour. Aujourd'hui est né notre Rédempteur, et par conséquent c'est le véritable avènement du Roi perdurable, fils du Dieu vivant. Aujourd'hui le fils nous est donné et l'enfant nous est né. Aujourd'hui a clairement resplendi le soleil de justice, qui était caché sous la nuée; l'époux de l'Église, chef des élus, est sorti de sa demeure; le plus beau de tous les fils des hommes nous a montré son très-désirable visage. Aujourd'hui, comme l'Église chante par tout le monde, les Cieux ont versé en abondance le miel et la douceur

sur la terre; la bénignité et l'humanité de Notre Seigneur ont appar; Dieu est adoré sous la forme d'un homme de péché.

C'est en ce jour que sont advenus les deux miracles qui surpassent tout entendement, et que la foi seule peut comprendre : un Dieu est né; une vierge a enfanté. Aujourd'hui éclate la splendeur de tous les autres miracles; aujourd'hui enfin reluisent très-clairement les merveilles qui ont été dites du jour de l'Incarnation, commencées alors, et maintenant manifestées. Reporte-toi donc à celles-ci, et joins-les à celles de la Nativité : tu verras ainsi que cette fête est à bon droit une journée de jubilation, de liesse et de triomphe.

*De la Circoncision de Jésus-Christ Notre Seigneur, et comment il répandit par six fois son précieux sang pour l'amour de nous.*

Le huitième jour après sa naissance, l'enfant fut circoncis, et le nom de Jésus fut déclaré son nom. C'est alors que furent accomplies deux grandes choses : la première est la manifestation du nom de salut qui avait été donné à Notre Seigneur de toute éternité, et dont l'ange l'avait salué avant qu'il fût conçu au sein de la Vierge; car Jésus veut dire Sauveur. C'est le nom qui est au-dessus de tous les noms, et, comme le dit l'apôtre saint Pierre, il n'en est point d'autre sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés. La seconde des deux grandes choses, c'est qu'aujourd'hui Notre Seigneur commna  répandre pour nous son très-digne et très-précieux sang, lorsque sa noble chair fut entaillée par un couteau de pierre; et durement commna-t-il à souffrir pour nous, lui qui jamais n'avait fait aucun péché, mais qui voulait porter la peine des nôtres. L'enfant Jésus pleura pour la douleur qu'il ressentit; car il avait une vraie chair, passible et souffreteuse comme celle des autres hommes. Mais quand il pleura, ne crois-tu point que sa douce mère ne put retenir ses larmes? Oui, sans doute, elle pleura également.

Toi aussi, aie compassion de lui et mle tes pleurs aux siens; car il en répandit beaucoup aujourd'hui. Dans ces solennités, nous devons témoigner à la fois grande joie pour notre salut et grand déplaisir pour

les angoisses que soutint notre Sauveur. Car, ainsi qu'on l'a dit, il versa par six fois son précieux sang pour nous : premièrement dans sa circoncision, et ce fut le début de notre rédemption et rachat; secondement dans son oraison, et ce fut le désir de cette rédemption; troisièmement quand il fut soumis à la flagellation et aux battures; quatrièmement quand on le couronna d'épines, et ce fut le mérite de notre rédemption, car c'est par ses blessures et souffrances que nous sommes sauvés; cinquièmement en son crucifiement, et ce fut le prix de notre rédemption, par lequel il paya et restitua ce qu'il n'avait onques ravi ni dérobé; sixièmement enfin lors de l'ouverture de son précieux côté, et ce fut là le sacrement de notre rédemption, car il en sortit du sang et de l'eau, pour signifier que nous devons être lavés dans l'eau du baptême, rendue efficace par le sang de Jésus-Christ Notre Seigneur.

*Comment nous devons être circoncis de tous vices, au dedans et au dehors.*

Aujourd'hui cesse la circoncision corporelle pour faire place au baptême, qui est de plus grande vertu et de moindre peine. Mais nous devons néanmoins garder en toutes choses la circoncision spirituelle, et nous circoncire de cœur en rejetant et rebutant au loin toute pensée mauvaise ou inutile; de telle sorte que nous craignons de penser devant Dieu ce que nous ne saurions dire ou faire sans vergogne devant les hommes : car nos pensées sont envers lui ce que nos paroles et nos actions sont envers nos semblables. Nous devons être pareillement circoncis de la langue, en parlant peu et jamais sans profit; car de toute parole oiseuse ou dite sans savoir il nous faudra rendre compte et raison au jour du jugement. C'est pourquoi saint Grégoire dit : Si l'on nous demande compte de chaque parole inutile et de chaque pensée minime, combien de péchés n'y aura-t-il pas dans le nombre?

Nous devons encore être circoncis des sens et des membres de notre corps, en nous abstenant de toute action voluptueuse, sottise, superflue, outrageuse, et en nous retirant de toute œuvre de péché. Cela faisant, nous pourrions mériter d'atteindre, après cet état de corruption et de misère, la bienheureuse incorruptibilité qui doit nous advenir au huitième et dernier âge du monde.

*De l'Épiphanie de Notre Seigneur Jésus-Christ, et des grands mystères qui furent faits en ce jour.*

Le treizième jour, le noble enfant Jésus se manifesta aux païens, c'est à savoir aux trois rois, qui étaient païens. Ceux-ci, suivant la prophétie de Balaam mise au vieux Testament (Il naîtra une étoile, etc.), reconnurent l'étoile qui leur apparut, et furent appelés mages, c'est-à-dire enchanteurs ou devineurs d'étoiles, à cause de la grandeur de leur science; de même les Grecs appellent leurs pareils philosophes, et ceux de Perse devins. Les trois rois donc vinrent des confins de la Perse et de la Chaldée, où coule le fleuve Saba, qui a fait nommer cette région Sabée.

De grands mystères furent alors accomplis par Notre Seigneur en faveur de l'Église. Et d'abord celle-ci fut fiancée au bienheureux Fils de Dieu dans la personne des trois rois; car c'est de la nation des païens que l'Église s'est formée. Le jour de sa naissance, il se révéla aux Juifs dans la personne des pasteurs; mais de la nation juive un petit nombre seulement reçut la parole de Dieu. Aujourd'hui, au contraire, il s'est révélé aux païens; et c'est là l'Église des élus. Ainsi la fête de ce jour est proprement la fête de l'Église et des vrais et fidèles chrétiens.

En second lieu, c'est aujourd'hui que l'Église est devenue véritablement l'épouse de Jésus-Christ et lui a été conjointe par le baptême, qu'il reçut à pareille date en sa vingt-neuvième année. Car au baptême l'âme est épousée de Notre Seigneur, et la congrégation ou assemblée des âmes baptisées se nomme l'Église. Enfin c'est en ce jour, mais un an après son baptême, que Jésus-Christ fit aux noces de Cana son premier miracle, qui peut aussi s'appliquer à l'Église et aux noces spirituelles. Bède dit de plus que l'année suivante, encore au même jour, Notre Seigneur opéra le miracle des cinq pains et des deux poissons.

Mais, en cette fête, l'Église célèbre seulement les trois premiers anniversaires. Tu peux voir combien est vénérable et solennel le jour qui a été choisi pour accomplir tant de merveilleux faits.

*Comment les trois rois se présentèrent très-humblement devant Notre Seigneur et sa mère, en faisant leur offrande.*

Donc les trois rois, représentant toute la race des païens et toute l'Église universelle à venir, se rendirent à la pauvre maisonnette où était né Jésus, notre Sauveur. Ils entrent dans la maison, ils se mettent à genoux, et ils adorent très-révèrement le noble enfant. Ils l'honorent comme roi, ils l'adorent comme Dieu. Or, regarde combien fut grande leur foi : car qui aurait pu croire que ce petit enfant, si misérablement couvert et logé, abandonné avec sa très-pauvrette mère en un lieu si vil et si méprisé, sans compagnie, sans serviteurs, sans appareil ni provisions d'aucune sorte, fût roi, fils de Dieu, et vrai Dieu lui-même? De tels meneurs et de telles prémisses convenaient à l'Église.

Saint Bernard dit à ce propos : Que faites-vous, ô rois? N'adorez-vous point un humble enfant, suçant le lait de sa mère dans une pauvre maisonnette, enveloppé de chétifs drapelets? Comment pouvez-vous penser qu'il soit roi, et fils d'un roi aussi haut que le Créateur du ciel et de la terre? Mais où est sa salle royale, où est son trône, où est la troupe des grands princes qui forment sa cour? Est-ce là son palais, ses grandes chambres tendues? Et toute sa cour, n'est-ce pas Marie et Joseph?

Les trois rois arrivèrent dans l'ignorance, afin de s'en retourner avec la science. Ils ouvrirent leurs trésors et offrirent au Fils de Dieu l'or, l'encens et la myrrhe; c'est-à-dire que chacun d'eux lui offrit ces trois choses, suivant la coutume des gens de Sabée. Toutefois ce fut pour notre Sauveur un symbole, signifiant qu'il était roi, qu'il était Dieu, et qu'il avait à mourir.

*Comment les trois rois retournèrent en leur contrée, comment ils furent baptisés, et comment Notre Dame disposa de leurs présents.*

Quand les trois rois eurent fait leurs offrandes à Notre Seigneur, chacun d'eux lui baisa les pieds très-dévotement. Puis ils prirent congé de la noble et sainte dame, et, après avoir reçu la bénédiction, ils s'inclinèrent et par-

tirent pleins de joie; mais ils retournèrent en leur contrée par un autre chemin. Honorant Dieu avec plus de soin qu'auparavant, ils l'aimèrent et le glorifièrent. Ils prêchèrent la foi à tous ceux de leur race ou de leur province, et en instruisirent un nombre infini dans la bonne doctrine. Plus tard, après que Jésus-Christ fut ressuscité et monté au ciel, un de ses apôtres s'en alla dans leur pays de Sabée: ils se firent ses compagnons, furent baptisés par lui tous les trois, et l'aidèrent à prêcher.

On peut débonnairement croire que la très-sainte dame, qui aimait la pauvreté et l'humilité, qui désirait fortement complaire à son cher fils et comprenait sa volonté de demeurer pauvre, donna tout l'or aux malheureux: en effet, quand elle vint au temple, elle n'avait pas de quoi acheter l'agneau qu'elle devait offrir pour son fils, et le remplaça par une paire de tourterelles ou de jeunes colombes, parce que celles-ci coûtaient moins cher.

Tu vois ici l'éloge de la pauvreté en deux choses. Premièrement, le noble enfant Jésus reçut l'aumône comme un pauvre, et sa mère pareillement. Secondement, non contents de ne point chercher à acquérir, ils ne voulaient pas même retenir les dons qui leur étaient faits. Par là croissait en eux l'amour de la pauvreté, et en même temps, si tu as fait attention, la profondeur de l'humilité. Car il y en a d'aucuns qui, dans leur pensée, se reconnaissent méchants, vils et méprisables, mais qui ne veulent pas l'être aux yeux d'autrui. Ainsi ne fit pas aujourd'hui le doux enfant Jésus, Dieu et Seigneur de toutes choses. Il voulut montrer aux autres la misère et l'abaissement où il se trouvait, et non pas à un petit nombre ni à de petits personnages, mais à beaucoup, et de haut rang, et de pays lointain, comme étaient ces trois rois et leur compagnie. Et il le leur montra d'une manière telle, qu'ils auraient pu concevoir de grands doutes: car ils étaient venus pour trouver le roi des Juifs, qu'ils croyaient également Dieu; et en voyant le débonnaire Jésus en pareil état, ils devaient craindre d'avoir été joués, et par suite retourner en leur pays sans foi ni dévotion aucune.

Néanmoins le véritable amant de l'humilité, de la charité, de la pauvreté, ne laissa pas de nous donner l'exemple, afin que nous ne nous départions point de ces vertus sous prétexte d'un bien apparent, et que nous apprenions à vouloir être abaissés aux yeux d'autrui. Car l'homme vraiment humble a la joie au cœur lorsqu'il est dédaigné, et souffre lors-

qu'il est honoré. Il gémit dans la prospérité, il s'ébat dans l'adversité. Il pleure dans la richesse et crie dans les délices; il se glorifie dans l'indigence et la misère. Il écarte de soi la louange éphémère, et se répute indigne de tout honneur. Il redoute et craint l'hypocrisie, il ne sait rien dissimuler ni feindre; mais il aime la vérité, oublie les choses temporelles, et ne sait ce que sont les biens de ce monde : car il regarde ceux du ciel. Il ne présume pas que ses forces ou ses grâces, s'il en a, viennent de lui; il ne s'attribue jamais ses mérites, mais humblement les reconnaît donnés par la très-grande débonnairété de Notre Seigneur. Et même il désire se cacher, se tapir, s'il le peut faire sans nuire au prochain, de peur d'être souillé d'aventure, si peu que ce soit, du vice de vanité ou d'élévation de cœur. Mais, comme l'on dit, montrez-nous qui est-ce qui est ainsi, et nous le louerons.

*Du séjour de Notre Seigneur avec sa bienheureuse mère et Joseph en Bethléem, et comment la noble dame doucement pensait de son cher enfant.*

Lors donc que les trois rois furent en route pour retourner dans leur pays, comme il a été dit, la reine du monde demeura encore avec son très-cher enfant Jésus et son nourricier Joseph dans la pauvre étable, patiemment et humblement, jusques au terme de quarante jours accomplis, tout comme si elle eût été une femme ordinaire et son fils un simple mortel, et comme s'ils avaient eu besoin d'observer la loi. La très-sainte dame veillait et se tenait très-attentive à garder son enfant. Oh! comme elle le gouvernait avec soin et diligence, de telle manière qu'il n'y eût rien à reprendre, pas même la plus petite faute, du moins dans ce qu'elle pouvait bonnement faire! Et comme elle maniait délicatement le très-noble prince qu'elle savait être son Dieu et son Seigneur! Elle le prenait à genoux, doucement et humblement, puis le remettait dans la crèche. Avec quelle joie aussi, avec quelle confiance et autorité de mère elle l'embrassait, le baisait, l'étreignait délicieusement, lui qu'elle regardait comme on regarde un fils unique! Avec quelle attention curieuse elle le contemplait au visage et en chaque partie de son très-précieux corps! Avec quelle sollicitude, quelle prudence et quel contentement elle arrangeait ses tendres petits membres! Car, si elle fut toute sa vie humble et charitable, elle ne fut pas moins sage et circonspecte.

Ainsi, qu'il veillât ou dormît, elle lui prodiguait tous les secours et services qu'elle pouvait inventer ; et elle fit de même non-seulement tant qu'il fut petit enfant, mais encore lorsqu'il eut grandi. Oh ! comme elle l'allaitait volontiers ! Et se peut-il qu'en allaitant un pareil fils elle n'ait éprouvé des douceurs que les autres femmes n'ont jamais connues ni senties ? Le saint vieillard Joseph, lui aussi, comme nous le raconte saint Bernard, tenait l'enfant sur ses genoux ; et alors il lui riait et lui faisait fête.

*Comment nous devons méditer et penser sur la gésine  
de la vierge Marie.*

Tandis que la glorieuse dame est à la crèche, tiens-toi avec elle et te délecte à toute heure auprès de l'enfant Jésus ; car de lui partent toute espèce de vertus merveilleuses. Tout féal chrétien, et spécialement celui qui vit en religion, devrait visiter au moins une fois le jour le doux enfant et sa sainte mère, depuis le temps de la Nativité jusqu'à la Purification. Il devrait dévotement se prosterner devant eux, méditer et penser avec désir et affection sur leur très-grande humilité, bénignité, patience et pauvreté. Regarde combien de jours la bienheureuse Vierge persévéra patiemment dans cette vile étable, toute défoncée, toute découverte. Après cela, tous les vrais chrétiens, religieux et autres, ne devraient plus se trouver mal à l'aise dans une demeure étroite et pauvre. Et surtout ce devrait être peu de chose pour les moines que d'être enfermés dans leur monastère ou leur cloître. C'est l'avis que leur donne Hugues de Saint-Victor, en disant : Celui-là n'est pas franc de péché, qui usurpe l'office ou l'état d'autrui et délaisse le sien.

Si tu es religieux, que fais-tu au milieu de la tourbe des autres gens ? Si tu aimes le silence et la paix, pourquoi te délectes-tu en la noise et tumulte des hommes ? Tu dois toujours être dans le jeûne et les pleurs, et tu es en quête de disputes et d'argumentations. La simplesse du moine doit être sa philosophie. — Mais, dis-tu, je veux enseigner les autres. — Il ne t'appartient pas d'enseigner, mais de complaire et déplorer les défauts d'autrui. Si toutefois tu veux devenir docteur et habile homme pour apprendre aux autres, écoute ce que tu feras : la vileté de ton habit, la modestie de ton visage, la pureté

de ta vie, la sainteté de ta conversation, voilà ce qui instruira les hommes. En fuyant et méprisant le monde, tu donneras une bien meilleure leçon qu'en le suivant.

*De la purification de la bienheureuse vierge Marie, et comment Siméon prophétisa de Notre Seigneur et l'adora.*

Le quarantième jour étant arrivé, la très-sainte Vierge, suivant ce qui était établi par la loi, partit avec l'enfant Jésus et Joseph de la cité de Bethléem, pour s'en aller à Jérusalem, qui était à cinq milles de là, présenter Notre Seigneur au temple. Va, toi aussi, en leur compagnie, et les aide à porter l'enfant.

Ils menèrent donc le Seigneur du temple au temple du Seigneur; et quand ils furent entrés, ils achetèrent deux tourterelles ou deux pigeons, afin de les offrir pour lui, comme cela se pratiquait pour les pauvres gens. Et puisqu'ils étaient pauvres, il est à croire que ce furent des pigeons de colombes; car on trouvait ceux-ci plus facilement et à moindre prix : c'est pourquoi la loi les mentionne en dernier lieu. L'évangéliste ne parle point de l'agneau, qui était l'offrande des riches.

Siméon le juste, ayant vu en esprit cette présentation, s'en vint au temple pour voir Notre Seigneur avant de mourir, ainsi qu'il lui avait été promis. Et quand il s'y fut rendu en toute hâte, il reconnut Notre Seigneur par inspiration prophétique; et aussitôt il se mit à deux genoux et l'adora entre les bras de sa mère. La sainte Vierge, entendant la volonté de son cher fils, le tendit et bailla de bon cœur à Siméon, qui le reçut très-joyeusement dans ses bras, puis l'éleva, et, bénissant le nom de Dieu, s'écria : Sire, c'est maintenant que tu laisses ton serviteur en paix, suivant ta parole; car mes yeux ont vu ton présent de salut, que tu fais briller à la face de toutes les nations, lumière pour éclairer les gentils et païens, et gloire de ton peuple d'Israël! Puis, prophétisant la mort de Notre Seigneur, il dit encore à la Vierge mère : Et son glaive (c'est-à-dire sa passion) transpercera ton âme.

Anne la prophétesse était aussi survenue; et adorant l'enfant, elle parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption et le rachat d'Israël. La mère de Notre Seigneur, émerveillée de toutes ces choses, les conférait et

gardait en son cœur. Puis elle reprit son enfant, et l'on s'en alla vers l'autel en procession ; laquelle procession est aujourd'hui représentée par toute l'Église. Les deux vieillards, savoir Joseph et Siméon, marchaient devant, faisant chère lie et montrant une jubilation profonde. La noble Vierge mère, portant le roi Jésus, venait après. Anne la prophétesse l'accompagnait, se tenant à son côté bien respectueusement. Et tous allaient remplis de consolation et d'allégresse inexprimable, bénissant hautement Notre Seigneur Dieu.

Telle était cette notable procession ; et bien que les personnages fussent en petit nombre, ils n'étaient pas moins grands et honorables au-dessus de toute espèce de gens. Il y avait avec eux des hommes, de vieilles femmes, de jeunes vierges et des veuves. Et quand ils furent tous arrivés devant l'autel, la mère, avec une très-grande révérence, s'agenouilla et offrit son bien-aimé fils à Dieu son père. Quelle offrande est-ce là ! Onques n'en fut fait de pareille depuis le commencement des siècles. On appela les prêtres, et alors fut racheté le Seigneur de tous et de toutes choses, comme un pauvre serf, pour cinq sicles d'argent (un sicle était en ce temps-là une manière de monnaie).

Quand Joseph eut payé les cinq sicles au prêtre, la sainte Vierge reprit joyeusement son cher fils entre ses bras ; puis elle reçut de la main de Joseph la paire de pigeons dont il a été parlé, et, s'agenouillant encore très-humblement, les présenta à Dieu le Père sur l'autel. Ensuite Marie, avec l'enfant Jésus et Joseph, partit du temple et de Jérusalem, pour s'en retourner à Nazareth. Oh ! va encore avec eux, et les aide derechef à porter l'enfant. Et si tu veux tirer de tout ce qui a été dit une leçon de pauvreté et d'humilité, tu le peux facilement faire en considérant l'offrande, le rachat et l'observance de la loi.

*De la fuite de Notre Seigneur Jésus en Égypte, avec sa bienheureuse mère et Joseph, et comment la sainte Vierge fut avertie de l'entreprise d'Hérode.*

Les trois saints personnages, partis de Jérusalem, étaient revenus à Nazareth, et les desseins de Notre Seigneur n'étaient pas connus encore. Cependant Hérode faisait ses préparatifs et diligences pour mettre à mort l'enfant Jésus. Mais, un jour avant qu'il ne commençât l'occision des petits innocents,

l'ange du Seigneur apparut de nuit à Joseph et lui dit de s'enfuir en Égypte avec la mère et le fils, parce qu'Hérode voulait faire mourir celui-ci. Joseph, se levant aussitôt, éveilla Notre Dame et lui raconta sa vision, dont elle fut fort émerveillée. Elle se leva à son tour, et voulut sans demeure se mettre en route; ce qu'elle fit, car de telles paroles émurent tant ses entrailles, qu'elle eut peur d'être trouvée négligente à sauver son fils. Ils partirent donc de Bethléem, et tout de nuit s'acheminèrent vers l'Égypte.

Regarde ici comment Notre Seigneur, en sa propre personne, prit et reçut doucement les adversités. Et pourtant il venait d'être, à sa naissance, glorifié comme Dieu par les pasteurs. Un peu de temps après, il fut circoncis comme un pécheur. Et puis vinrent les trois rois, qui l'honorèrent grandement : toutefois resta-t-il dans l'étable désolée, avec les bêtes brutes; et là il se tenait et pleurait comme s'il eût été le fils d'un pauvre homme. Ensuite il fut présenté au temple, où il reçut de nouveaux honneurs de Siméon et d'Anne la prophétesse. Maintenant il lui faut fuir hâtivement vers l'Égypte; et dans toute sa vie tu remarqueras de semblables vicissitudes, que nous pouvons tourner à notre instruction et profit. Quand donc tu auras eu consolation, attends-toi après à être affligé, et après l'affliction, à être consolé. Ainsi, dans la prospérité nous ne devons pas nous enfler, ni dans l'infortune être abattus et déconfits; car Notre Seigneur nous envoie consolation et confort pour relever notre espérance, et tribulation pour entretenir notre humilité.

Le Seigneur s'enfuyait donc devant son serf et sujet, mais, à vrai dire, devant le serf du diable. Et la très-noble et digne mère, d'un âge fort tendre encore, le portait doucement, de même que le vieux Joseph, par des chemins sauvages, par des voies obscures, bocageuses, âpres, solitaires et très-longues : car l'on dit que pour un coureur il y a au moins douze ou quinze journées; mais pour cette noble compagnie il y eut largement deux mois de route, ou même plus. Et encore dit-on qu'ils prirent par le désert, où les fils d'Israël avaient passé et séjourné quarante ans. Mais comment faisaient-ils pour porter leurs vivres, et quels abris trouvaient-ils pour reposer la nuit? Dans ce désert, il n'y avait que très-peu de maisons ou de refuges. Aie donc pitié d'eux et de leurs souffrances; et considère que ce ne devrait pas être grand travail ni grande charge de faire dans ce monde un petit peu de pénitence, quand de si grands labeurs et de si divers ont été supportés pour nous par d'aussi hautes personnes.

*Comment, à l'entrée de Notre Seigneur en Égypte, les idoles trébuchèrent, et comment il demeura par sept ans dans cette contrée.*

Quand le débonnaire Jésus, sa mère et le respectable vieillard entrèrent en Égypte, toutes les idoles de cette province trébuchèrent de haut en bas, comme il avait été prophétisé par Jérémie. Et l'on dit que, comme à la sortie des Israélites de l'Égypte il n'y eut pas une maison d'Égyptien où le fils aîné ne mourût, de même il n'y eut, cette fois, pas un temple dont la principale idole ne fût renversée. La noble compagnie se rendit à une cité de Thébaïde appelée Hermopolis. Là, ils louèrent une maisonnette comme de pauvres malheureux étrangers, et ils y habitèrent par sept ans sans être connus. Mais de quoi et comment vivaient-ils, pendant si longtemps? Car il leur fallait bien manger et pourvoir à leurs autres besoins. Aussi lit-on de la très-sainte Vierge qu'elle gagnait la vie de son fils et la sienne à la quenouille et à l'aiguille. Ainsi donc, la dame du monde, par amour de la pauvreté, cousait et filait pour de l'argent.

Oh! que d'injures furent faites à ces pauvres étrangers! Et ces injures, Notre Seigneur vint sur la terre, non pour les éviter, mais pour les recevoir débonnairement. Qu'était-ce encore, quand le fils, à la manière des autres enfants, demandait à sa mère du pain, et qu'elle n'avait pas de quoi lui en donner! En de pareils moments, certes, les entrailles de Marie étaient tout émues de douleur. Mais toujours elle s'apaisait le mieux qu'elle pouvait, et tant plus s'empressait-elle de travailler sans relâche. Et peut-être, d'aucunes fois, épargnait-elle sur sa propre nourriture pour en donner à son cher fils.

Que dirons-nous de leurs vêtements, de leur ménage, des lits et des autres objets nécessaires dans une maison? Sans doute, elle ne les avait pas somptueux ni recherchés; car c'eût été contre l'état de pauvreté. Et si elle eût pu les avoir ainsi, néanmoins elle ne l'eût pas voulu, elle, l'amante de la pauvreté. Mais elle les fabriquait en cousant ou de toute autre façon, sans toutefois les enrichir, comme le font d'aucuns, d'ornements et de colifichets. De telles occupations sont chose trop périlleuse et trop malsaine. Premièrement, l'on y perd le temps octroyé pour prier Dieu, qui se consume ainsi en vanités; car ces futiles besognes dépensent et gâtent plus de temps qu'elles n'en valent, ce qui est très-mauvais. Que de fois celui qui s'y

livre pense et réfléchit à son ouvrage, le regarde, le tourne et retourne, même lorsqu'il n'y travaille point ! Au lieu de s'appliquer aux exercices spirituels, au lieu de s'occuper de son salut, il pense à façonner un objet plaisant et agréable au monde ; et là-dessus il se répute et veut être réputé un grand ouvrier. Secondement, celui pour qui se fait l'ouvrage en tire vanité. Troisièmement, c'est de pareille huile que se nourrit et embrase le feu d'orgueil ; car, de même que les objets simples et grossiers sont la nourriture de l'humilité, ainsi les autres entretiennent l'orgueil. Quatrièmement, c'est là une cause et une occasion d'éloigner de Dieu sa pensée ; car, selon saint Grégoire, autant on se délecte en des choses basses, autant on se sépare de l'amour souverain. Cinquièmement, c'est concupiscence et convoitise des yeux ; ce qui est l'un des trois péchés auxquels se réduisent et sont ramenés tous les autres. Sixièmement enfin, c'est le lacs et le trébuchement du prochain ; car ceux qui regardent ces objets peuvent courroucer Dieu en bien des manières, ou en prenant un mauvais exemple, ou en contemplant avec trop de plaisir, ou par convoitise, ou par murmure et médisance. Or donc, pense combien de fois Dieu peut être offensé avant que cette curiosité soit complètement éteinte. Et la cause de tout cela, c'est celui qui fait l'ouvrage.

Toutefois il n'est pas ici donné à entendre qu'il soit interdit de confectionner de belles choses, plaisantes et délectables, spécialement celles qui sont destinées au service de Notre Seigneur ; mais encore faut-il éviter, dans celles-ci même, une affection désordonnée, et tout rapporter à Dieu.

Retournons en Égypte vers la sainte dame, que nous avons laissée un instant pour faire mention du vice de curiosité maudite. Regarde-la, dans ses grands labeurs, filant, cousant, tissant, et néanmoins très-diligemment attentive sur son cher fils et sur le gouvernement de leur maison, en même temps que très-fidèle à veiller et prier selon son pouvoir. Et remarque bien qu'elle ne gagna pas le royaume de Dieu pour rien. Saint Joseph aussi travaillait à quelque ouvrage de son métier ; ce qui doit pareillement nous donner matière à compassion. Enfin, lorsque tu seras demeuré quelque temps avec eux, demande-leur congé ; et après avoir reçu la bénédiction, premièrement de l'enfant Jésus, puis de sa mère et de Joseph, agenouille-toi, et les salue au départir avec larmes de pitié et d'humilité. Car, bannis et exilés sans cause aucune, ils vont rester là comme étrangers par sept ans entiers, cherchant leur vie en grande peine à la sueur de leur noble visage.

*Du retour de Notre Seigneur d'Égypte en Syrie, avec sa bienheureuse mère et Joseph, au bout de sept ans entiers.*

Quand furent accomplis les sept ans que Notre Seigneur Jésus devait demeurer ainsi en Égypte avec sa glorieuse mère et Joseph, le bon nourricier, l'ange de Dieu apparut de nuit au noble vieillard et lui dit : Prends vite l'enfant Jésus et sa mère, et t'en retourne diligemment dans la terre d'Israël ; car ceux-là sont morts qui en voulaient à la vie de l'enfant.

Aussitôt, tout de nuit, Joseph avertit la mère de Dieu de sa vision, et se prépara, suivant le commandement du ciel, à se mettre en chemin. Avant le jour, la mère fut prête ; Joseph prit l'enfant, et tous trois partirent, par monts et bocages, par vallées et déserts, marchant à l'aventure et nus pieds. Ainsi s'en retournèrent-ils, avec de grandes fatigues, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au pays d'Israël, où ils rentrèrent vers la fin de l'Épiphanie, c'est-à-dire le second jour après cette fête. Et quand ils parvinrent à la limite du désert, peut-être y trouvèrent-ils Jean-Baptiste, qui avait déjà commencé à faire pénitence, sans être néanmoins chargé d'aucun péché : on dit, en effet, que saint Jean baptisait alors sur les bords du Jourdain, près de l'endroit où les fils d'Israël passèrent en s'enfuyant de l'Égypte au désert. Médite donc et pense comment il les reçut avec joie ; comment, s'arrêtant là quelque peu, ils mangèrent en sa compagnie de ces viandes crues du désert, qui leur parurent si bonnes ; comment enfin, après avoir goûté une grande consolation, ils le saluèrent et prirent congé pour se remettre en marche. Toi aussi, dans cette entrevue, mets-toi à deux genoux devant saint Jean et lui baise humblement les pieds. Demande-lui sa bénédiction et te recommande à lui ; car très-haut et très-émerveillable est ce saint enfant. C'est lui qui fut le premier ermite, le commencement et la voie des volontaires religieux ; ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome : De même que les apôtres sont princes des prêtres, pareillement saint Jean-Baptiste est prince des moines.

O moines, et vous tous, gens de religion, considérez votre dignité, puisque saint Jean-Baptiste est votre prince ! Sitôt qu'il fut né, il mena saintement la vie de moine au désert ; dans l'âpre et dur désert se passa son enfance ; au désert désolé il attendit la venue de Jésus-Christ. Il ne voulut

point converser avec les hommes ; mais dans son ermitage il ne hanta que les anges et s'instruisit avec eux. Bienheureuse est cette vie, lorsqu'on abandonne les hommes pour chercher les anges, lorsqu'on s'éloigne des cités pour trouver le Fils de Dieu, notre Sire, dans l'austère et rude désert ! Bienheureux ceux qui suivent saint Jean-Baptiste ! Car entre les enfants nés de la femme, il n'y en eut point de plus grand que lui.

Quand la très-noble compagnie eut passé le Jourdain, ils arrivèrent peut-être à la maison d'Élisabeth, où fut faite entre eux grande et joyeuse fête. Là, Joseph fut averti que le fils d'Hérode, Archélaüs, régnait en Judée, et que Jérusalem et les provinces voisines, possédées auparavant par la lignée de Juda, étaient en la dépendance de ce prince : alors il eut doute et peur, tellement qu'il ne voulut plus aborder ces parties. Mais, admonesté par l'ange, il prit son chemin vers Nazareth, cité de Galilée.

Voici donc que nous avons ramené l'enfant Jésus d'Égypte. A son retour s'assemblèrent les sœurs de la très-sainte dame et beaucoup d'autres de leur lignage, ainsi que leurs proches et amis, pour leur rendre visite. Pour eux, ils demeurèrent à Nazareth, menant la vie de pauvreté. Et depuis lors jusqu'au douzième an de l'enfant Jésus, l'on ne trouve plus sur lui rien d'écrit. Néanmoins l'on dit, et c'est chose vraisemblable, qu'il y a encore à Nazareth une petite fontaine où il allait avec soumission puiser de l'eau, pour apporter et servir à sa mère. L'humble Sire rendait constamment de tels offices à la très-noble Vierge, et celle-ci n'avait pas d'autre servant. C'est ainsi qu'il commençait à s'exercer et appliquer durement à cette vertu d'humilité, dont il s'est glorifié par-dessus toutes les autres, en disant : Apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur.

*Comment Jésus Notre Seigneur, âgé de douze ans, resta en Jérusalem à l'insu de sa mère et de Joseph.*

Quand Jésus Notre Seigneur fut arrivé à l'âge de douze ans, il s'en alla, selon la coutume, à Jérusalem avec ses parents, à l'occasion d'une grande fête qui durait huit jours entiers. Maintenant donc, le débonnaire enfant labeure et se fatigue pour nous en de longues marches ; car de Nazareth jusqu'à la cité de Jérusalem il y a environ trente-cinq milles. Il va aussi pour honorer son Père céleste et célébrer ses fêtes ; car il garde la loi, lui, le vrai seigneur de la loi.

Les huit jours de fête étant passés, ses parents quittèrent Jérusalem pour s'en retourner. Mais Jésus, de sa propre volonté, demeura le soir dans la cité : après avoir montré ce qu'il devait à sa très-noble mère en allant avec elle offrir un sacrifice à Dieu, il voulait rendre pareillement ce qu'il devait à son Père, en vaquant à l'enseignement de sa doctrine. De là vient ce que l'on dit, que point ne pèchent les enfants qui laissent en secret leurs père et mère pour s'enfuir en quelque abbaye, afin d'y servir Dieu.

Mais, demande-t-on, comment ses parents, c'est-à-dire Joseph, que la plupart croyaient être son père, et la très-sainte Vierge le purent-ils oublier et quitter, puisqu'ils l'avaient élevé avec tant de soin et de vigilance ? Il faut répondre que les enfants d'Israël, dans leurs assemblées, lorsqu'ils allaient aux fêtes ou qu'ils en revenaient, avaient coutume de marcher les hommes d'une part, les femmes de l'autre. Et ainsi, d'après cette coutume, les enfants pouvaient aller ou avec leur père ou avec leur mère. Donc Joseph, voyant que Jésus n'était pas dans sa compagnie, tint pour certain qu'il était avec Marie; et celle-ci, tout semblablement, le crut avec Joseph.

Ils s'en vinrent ainsi jusqu'à une journée de Jérusalem. Mais le soir, quand ils furent arrivés au lieu où ils devaient loger, Marie, la très-sainte dame, voyant Joseph, son époux, sans Notre Seigneur, fut surprise de grandes douleurs. Avec la plus grande patience, avec le plus grand soin, elle l'enchercha toute la soirée, quérant de tous côtés de ses nouvelles; et Joseph lui-même, tout déconforté, la suivait en pleurant de tendres larmes. Or pense, quand après de longues recherches ils ne le trouvèrent point, quelle paix, quel repos ils purent goûter ! Quelle peine était-ce pour la mère d'avoir perdu son seul enfant et son Seigneur ! Et elle ne savait ni où ni comment ! Aussi l'inquiétude et la peur la dévoraient-elles. Regarde-la donc bien; aie compassion et pitié de cette noble dame; car en ce moment, certes, son âme était plongée dans l'amertume plus que jamais elle ne l'avait été depuis le jour de sa naissance. Ne soyons donc point trop troublés, si d'aucunes fois les tribulations et adversités nous viennent. Considère que Notre Seigneur ne les épargna point à sa très-chère mère : car le souverain Sire les laisse courir sus aux siens, pour signifier qu'ils sont vraiment en sa grâce et affection; ainsi, il nous est utile et expédient de les endurer.

Finalement, la douce dame se retira humblement dans sa chambre et se mit en oraison, avec force plaintes et gémissements. Et toute cette nuit-là, elle la passa dans la douleur et les angoisses, à cause de l'absence de son bien-aimé fils.

*Comment la vierge Marie et Joseph trouvèrent Jésus Notre Seigneur entre les docteurs, au temple, dans Jérusalem.*

Au plus grand matin, Joseph et son épouse partirent de leur hôtellerie, et, toujours déconfortés et troublés, ils allèrent derechef quérir et demander l'enfant partout aux environs. A leur avis, il pouvait être revenu de Jérusalem par plusieurs voies et avec des gens de leur contrée. Ils coururent donc d'un endroit dans l'autre, cherchant spécialement chez leurs cousins, parents et voisins. Mais, reconnaissant qu'on ne pouvait avoir aucune nouvelle, la mère se retrouva en plus grande alarme, comme celle qui perd tout espoir de jamais revoir son enfant. Après deux jours entiers passés à s'informer de lui sans rien apprendre, ils décidèrent de s'en retourner le lendemain matin vers Jérusalem, ce qu'ils firent, et ils arrivèrent dans cette ville le soir. Ainsi furent accomplis les trois jours pendant lesquels il devait être perdu pour eux, et pouvant préfigurer les trois jours qu'il passa dans le tombeau, perdu de même aux yeux de maintes gens.

Enfin ils le trouvèrent au temple, en Jérusalem, séant emmi les docteurs, ainsi qu'une fontaine de sapience. Mais, en réalité, c'était pour donner un exemple de modestie, pour ouïr et demander avant que de prêcher et d'enseigner ; car celui qui répond avant d'avoir entendu se montre peu sage. Donc il questionnait, non pas pour apprendre, mais pour nous montrer que les sages eux-mêmes doivent être plus prompts à écouter qu'à enseigner ; et en effet, sur les questions de la loi, le maître donne de meilleurs éclaircissements lorsqu'il s'est enquis d'abord avec prudence.

*Comment, Notre Dame ayant trouvé son fils, ils s'en retournèrent vers Nazareth, et de trois notables considérations.*

Quand donc la très-sainte dame eut trouvé son fils parmi les sages et docteurs, elle se sentit comme ressuscitée, et fut aussi réjouie qu'elle avait été auparavant déconfortée. Elle rendit grâces à Dieu, son créateur ; et le

débonnaire enfant Jésus, voyant sa douce mère, s'en vint aussitôt à elle, qui l'embrassa et le baisa de grand amour. Puis, le regardant, elle lui dit : Beau fils, pourquoi nous as-tu ainsi abandonnés ? Ton père et moi nous t'avons longuement cherché, tout dolents. Et il répondit : Pourquoi me cherchez-vous ? Il me convient d'être et de vaquer aux choses qui sont de mon Père. Puis, après plusieurs douces paroles, à la requête et au bon plaisir de la sainte dame, il s'en retourna avec eux à Nazareth.

Parce que Notre Seigneur Jésus est Dieu et homme, il met ici en premier les magnificences de sa divinité. et ensuite les basses choses de la fragilité humaine. Ainsi comme fils de Dieu demeure-t-il au temple, et comme fils de la Vierge revient-t-il avec ses parents pour leur être soumis. Par là nous est démontré clairement combien nous sommes tenus envers père et mère au service et à l'obéissance. Sur quoi saint Anselme dit ces mots : Débonnaire Sire, tu ne t'es pas assis aux conseils de vanité, mais emmi les docteurs, pour les questionner et les entendre. Et pourtant n'étais-tu pas le seigneur des sciences et la sagesse de Dieu le Père ? Mais tu nous donnas le modèle de l'obéissance lorsque toi, l'empereur qui commandes au monde, tu te soumis humblement au vouloir de tes parents.

Pendant ces trois jours, que fit à Jérusalem le débonnaire Jésus ? Regarde-le, et considère comment il se retire en un pauvre hôpital, pour y être mal hébergé. Il se nourrit et se loge avec les pauvres, le très-doux Jésus. Puis, entre les docteurs, il montre un visage plaisant, plein de discrétion, de sagesse et de révérence. Vois comme il les écoute et les interroge, ainsi qu'un ignorant. C'est par humilité qu'il le fait, et aussi pour qu'ils n'aient point vergogne de ses tant merveilleuses réponses.

Dans ce qui vient d'être dit, tu peux méditer de très-notables choses. La première, c'est que quiconque veut s'attacher à Dieu point ne doit converser souvent avec ceux de son lignage, mais s'en départir et les éloigner. C'est pour cette raison, en effet, que le doux enfant Jésus abandonna sa très-chère mère à l'heure où il voulut s'occuper des œuvres de Dieu son Père ; et quand on le chercha parmi ses voisins et parents connus, on ne l'y trouva pas. En second lieu, celui qui vit spirituellement ne se doit point émerveiller si d'aucunes fois il reste sec et dur de cœur, au point de paraître abandonné de Dieu, comme il advint à la propre mère de Notre Seigneur. Ne défaille donc point de pensée ; sois diligent à rechercher Dieu par de continuel exercices, par de saintes méditations, par la persévérance dans les bonnes œuvres, et tu le retrouveras. Et en troisième, aucun ne doit

suivre son propre sens ni sa volonté propre : car, bien que Jésus-Christ Notre Seigneur eût dit qu'il lui convenait de vaquer aux œuvres de Dieu son Père, comme s'il eût changé de dessein, il suivit sa mère et son nourricier Joseph, et s'en alla de Jérusalem avec eux, pour se soumettre à tous leurs désirs. En quoi tu peux admirer aussi sa très-profonde humilité, dont nous parlerons plus pleinement au prochain chapitre.

*Comment nous devons et pouvons imaginer les choses que fit Jésus-Christ Notre Seigneur depuis son douzième an jusques au commencement de son trentième.*

Notre Seigneur Jésus, étant revenu à Nazareth, comme il a été dit, habita depuis lors avec ses parents, en grande obéissance et débonnairété, jusques au commencement de son trentième an. Dans les saintes Écritures, on ne trouve pas quelles actions il accomplit durant tout cet intervalle, ce qui pourrait sembler chose très-étonnante. Que méditerons-nous donc et penserons-nous de sa vie à cette époque? Ne demeura-t-il pas oisieux par très-long-temps, sans rien faire qui fût digne de mémoire et qui méritât d'être mis en écrit? Et s'il n'en fut pas ainsi, pourquoi les œuvres qu'il fit alors n'ont-elles pas été racontées aussi bien que les autres? Cela pourrait fournir de tout point matière à ébahissement. Mais l'Écriture s'en tait, sans doute, afin que les faits de sa minorité ne soient pas trop célébrés : car tu peux voir clairement que jamais il n'agit en vue de la grandeur ni de la renommée, ni pour autre chose que le salut des hommes. Toutefois aucune de ses œuvres n'est vaine et sans mystère; et de même qu'il parlait et agissait très-vertueusement, de même il se taisait et se dérobaît par sagesse. Ce maître souverain, pour enseigner la voie de la perdurable vie, commença dès sa jeunesse à faire des œuvres de vertu, mais d'une manière étonnante et jusque-là inouïe, c'est à savoir en se rendant aux yeux des hommes inutile, méprisable et ignorant. C'est du moins ce que l'on peut dévotement penser, et sans aucune folle affection; car je ne t'affirme qu'avec réserve tout ce qui n'est pas prouvé par l'Écriture ou par les saints docteurs, comme je t'ai déclaré au commencement de ce livre.

Le très-débonnaire Jésus se soustrayait donc de la conversation et compagnie des hommes, et se rendait à la synagogue, c'est-à-dire à l'église.

Là, il demeurait longuement en oraison, se tenant au plus vil et plus bas lieu qu'il pût découvrir. Puis il s'en retournait très simplement à sa maison, où il restait auprès de sa mère. Et d'aucunes fois, en toute humilité, il aidait à sa mère et à son nourricier Joseph. Ainsi passait-il, allant et venant parmi les hommes, comme s'il n'y pouvait trouver aucune place. C'est pourquoi tout le monde s'émerveillait de voir un si beau et si avenant jeune homme ne rien faire, et paraître pourtant si digne de louange. On s'attendait bien à ce qu'il fît en son temps de grandes choses et des œuvres de prudence; car depuis son enfance il profitait en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Mais voici qu'il avait grandi et qu'il était parvenu à son vingtième an, puis à son vingt-cinquième, et encore au-delà : et il ne faisait toujours rien qui confirmât l'espérance des gens. Ils en avaient grande surprise, tellement que la plupart de ceux qui le connaissaient le tenaient pour vil et malotru. C'est ce qui avait été dit de lui, bien auparavant, par le prophète : Je suis un ver et non un homme ; je suis l'opprobre des gens et l'abjection du peuple.

*Comment nous devons débouter hors de notre pensée tout orgueil,  
sans désirer d'être réputé grand.*

Regarde donc et bien avise quelles vertus exerçait le débonnaire Jésus pendant ce temps qu'il ne faisait rien. Certes, il s'abaissait et se faisait dédaigner de tous, comme je t'ai déjà dit. Mais cela te paraît-il peu de chose, ou non ? Pour moi, en vérité, je ne connais rien de plus grand ni de plus difficile, et il me semble parvenu au plus haut degré, celui qui, de cœur et de volonté, vraiment et sans feintise, dompte et seigneurise son cœur et le hautain orgueil de sa chair, de telle manière qu'il ne consente point à passer pour grand ou vertueux. Jusqu'à ce que tu sois bien arrivé à ce degré, ne crois pas avoir rien fait ; car nous tous sommes inutiles et incapables de profiter du bien que nous avons pu opérer, selon la parole de Notre Seigneur, tant que nous ne sommes pas ainsi méprisés et abaissés. C'est ce qu'affirme clairement l'Apôtre, quand il dit : Celui qui se croit quelque chose, bien qu'il ne soit rien, se trompe et déçoit lui-même.

Dans toute la cure que tu entreprends pour ton salut et ton amélioration, nul remède n'est plus efficace que de te blâmer et déconsidérer toi-même.

Quelque chose donc que tu fasses, c'est là que tu dois tendre. A celui qui t'aura fait injure, montre-toi plus soumis et plus doux qu'à celui dont tu vas implorer timidement la faveur. Et si tu me demandes pourquoi le débonnaire Jésus vivait ainsi, je te puis répondre que ce n'était pas qu'il en eût le moindre besoin, mais bien afin de nous instruire et enseigner. Donc, si nous n'apprenons, nous n'en serons nullement excusés. De tout point c'est chose abominable, quand cette chair ennemie, qui sera servie en pâture aux vers, s'élève et veut élever là où s'humilia et déjeta si grandement le Sire de majesté. Ainsi, ce n'était pas chose inutile de donner l'exemple d'une vertu si haute, qui est le solide fondement de toutes les vertus; c'était, au contraire, un grand bienfait.

Tout ce qui vient d'être devisé, saint Bernard semble aussi le donner à entendre. Mais, quelle que soit la vérité, néanmoins je crois qu'il te sera très-avantageux de méditer et de penser ainsi.

*Comment la vierge Marie et son cher fils, avec Joseph, vivaient saintement du labeur de leurs mains.*

Mais revenons à étudier et considérer les faits de la vie de Jésus, notre Seigneur et notre vrai miroir, comme c'est notre principal propos. Le bienheureux Joseph gagnait ce qu'il pouvait à fabriquer ses ouvrages de bois, et la très-sainte dame filait et cousait pour gagner également. A son époux et à Jésus, son cher fils, elle servait avec empressement la nourriture et rendait tous les offices possibles, veillant à l'entretien de leur pauvre maisonnette et aux besoins du ménage, où il faut journellement tant de choses! Car ils n'avaient personne autre pour y pourvoir. Aie donc compassion de cette tant noble dame, obligée de travailler ainsi de ses propres mains, et de Jésus, qui l'aidait bénévolement avec la plus grande obéissance. Lui aussi, d'ailleurs, travaillait selon sa mission; car, ainsi qu'il le dit lui-même, il était venu pour servir, et non pour être servi.

Regarde et avise-le, faisant l'humble et bas service du ménage; contemple la dame du ciel et de la terre, se tenant avec patience en pauvreté grande, mais très-honnête. Vois comment, chaque jour, ils mangent ensemble tous les trois, à leur petite table, des viandes

sobres et communes, et non des mets délicatement apprêtés, comme font aujourd'hui la plupart; comment ensuite ils devisent l'un avec l'autre, en un langage tout rempli de sagesse et du Saint-Esprit, jusqu'à ce qu'ils soient réfectionnés de pensée comme de corps; et enfin comment, après avoir pris ainsi quelque récréation, ils se tournent et se mettent en oraison au lieu le plus secret de leur maisonnette, qui n'est ni ample, ni haute, ni large, mais basse et petite. Représente-toi aussi les trois couchettes où ils se reposaient, chacun dans une chambre à part; et puis vois Notre Seigneur, après l'oraison du soir, se mettre et s'arranger sur un de ces lits, et demeurer ainsi la nuit comme un pauvre enfant du peuple. Tous les soirs, tu devrais avec persévérance le regarder de même en sa chambrette.

Maintenant tu as pu reconnaître quelles misères, quelles viletés, quelle âpreté de vie soutint pour nous le Roi des rois et Dieu perdurable, en veillant, en dormant, et dans toutes ses autres actions. Où sont donc ceux qui s'enquièrent des aises et plaisances du corps, des plaisirs, des viandes fines, des ornements, des parures vaines et curieuses? Nous qui avons vu et voyons de telles souffrances, ne profiterons-nous pas des leçons de notre maître et seigneur, et pourrions-nous prétendre être plus sages ou aussi sages que lui? Certes, par la parole et par l'exemple, il nous a enseigné la pauvreté, l'humilité, le travail et l'affliction du corps. Suivons donc ce souverain docteur, qui ne veut tromper ni décevoir personne, et qui ne peut nullement se tromper lui-même. Et, selon la doctrine de l'Apôtre, si nous avons le vêtement et la nourriture, soyons contents de ce qui est nécessaire à nos besoins, sans chercher surabondance ni largesse, mais en vaquant sans relâche aux exercices de vertu et à l'étude spirituelle.

---

TROISIÈME PARTIE



VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp<sup>le</sup> Fonds Français N° 181

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Hurrel. esc.

Imp. brev. G. Hurrel.

BAPTÊME DE JÉSUS - CHRIST



## TROISIÈME PARTIE



CI COMMENCE LA TROISIÈME PARTIE DE CE LIVRE,  
A LIRE, MÉDITER ET PENSER LE MERCREDI.

*Premièrement, du baptême de Notre Seigneur Jésus-Christ, et comment il partit de Nazareth pour aller vers le fleuve du Jourdain, avec le congé de la vierge Marie, sa mère, et de Joseph.*

Ayant accompli le vingt-neuvième an de son âge, et après avoir vécu jusque-là en grande peine et labeur, méprisé de maintes gens, Notre Seigneur Jésus dit un jour à sa très-digne mère qu'il était temps pour lui d'aller glorifier et manifester son Père, et de se révéler au monde en faisant l'œuvre de salut pour laquelle Dieu l'avait envoyé. La très-sainte dame et Joseph ne le voulurent point contredire, mais lui donnèrent débonnairement toute liberté. Prenant donc congé d'eux avec respect, il s'en alla tout droit de Nazareth vers Jérusalem, et de là prit la route du grand fleuve, nommé le Jourdain, sur les rives duquel était saint Jean, dit Baptiste parce qu'il y baptisait.

Ainsi le souverain Seigneur du monde s'en va tout seul par les champs, de ville en ville; car il n'a encore aucun disciple. Et cependant sa mère demeure avec Joseph en grande pensée, tourmentée des périls et désagré-

ments qui peuvent lui survenir, priant nuit et jour Dieu le Père pour son fils. Regarde donc et avise diligemment comment il s'en va seul, nu-pieds, par des chemins durs et pénibles. Il ne mène point avec soi une troupe de chevaliers richement montés, ni d'autre compagnie : aussi n'a-t-il personne qui aille devant préparer les logis et tout ce dont il peut avoir besoin. Il n'a ni gentilshommes ni officiers, ni toutes ces pompes dont nous, pauvres petits vers, nous usons en mainte province. Pourtant il a mille millions d'anges qui le servent en son royaume, et dix fois mille centaines sont présents devant son trône. Et malgré cela, il s'en va de la sorte, marchant et dépassant la terre avec ses nobles pieds nus ; car son royaume n'est pas de ce monde. Certes il se rabaisse et s'anéantit, en prenant la forme de serf et non celle de roi. Il se fait serf pour nous faire rois et grands princes ; il se fait étranger et voyageur pour nous conduire à son royaume. Il nous met devant les yeux la voie par laquelle nous devons y atteindre. Mais pourquoi négligeons-nous de la prendre, cette voie ? Pourquoi ne nous humilions-nous pas nous-mêmes ? Pourquoi cherchons-nous avec tant de convoitise et tenons-nous si chers ces honneurs et ces pompes mondaines, et toutes ces choses si trompeuses et si vides ? Pour une seule raison : c'est que notre royaume est de ce monde, et que nous ne nous considérons point, dans la vie présente, comme des voyageurs et des étrangers. Voilà pourquoi nous adviennent tous ces maux.

Le très-humble Sire, continuant ainsi ses journées, et demandant l'aumône en chemin par amour de la pauvreté (car il ne portait ni pécune ni monnaie quelconque), parvint au Jourdain et trouva saint Jean, qui baptisait une grande foule de peuple, assemblée en ce lieu pour entendre sa prédication ; car ils le tenaient pour le Christ. Il baptisait du baptême de pénitence, et seulement ceux qu'il voyait repentants, leur prêchant le baptême à venir pour la rémission des péchés. Et Notre Seigneur Jésus lui adressa ainsi la parole : Je te prie de me baptiser avec ceux qui sont ici. Saint Jean, le regardant, le reconnut par révélation et prit peur : Sire, lui dit-il très-révèrement, c'est moi qui dois être baptisé par toi. Et Jésus répondit : Laisse, pour le moment ; car il nous appartient d'accomplir ainsi toute justice. Ne divulgue point cela maintenant et ne le donne pas à entendre, car mon temps n'est pas encore venu. Mais baptise-moi, car c'est à présent l'heure de l'humilité, et non de la majesté.

Saint Bernard dit à ce propos : Va aussi, toi, vers tes inférieurs, et, si tu veux être parfait, abaisse-toi au plus bas et incline-toi toujours vers

le moindre. Quel est celui qui est juste, sinon celui qui est humble? Et lorsque le Seigneur s'inclina vers son serf qui le baptisait et qui s'épouventa de sa majesté, ne plaça-t-il pas le comble et la perfection de la justice dans la profession de l'humilité?

Note aussi que, comme le dit la glose, l'humilité a trois degrés: le premier est de se mettre au-dessous de son supérieur et de ne pas se porter plus haut que son pareil; le second est de se mettre au-dessous de son pareil, et de ne pas se placer au-dessus de son inférieur; le troisième, qui est le souverain, est de se mettre au-dessous de son inférieur. C'est ce dernier degré que pratiqua Notre Seigneur Jésus; et c'est pourquoi il a exercé toute humilité.

*Comment, par son humilité, Notre Seigneur voulut bien que l'on pensât qu'il était pécheur.*

Tu peux maintenant considérer combien l'humilité est grandie par le précédent chapitre; car Notre Seigneur, comme il a été dit, se soumit à son inférieur, et s'avilit pour glorifier et justifier son serf. Mais regarde aussi combien s'accrut sa propre humilité. Jusqu'à présent, il a vécu pauvre et dédaigné: ici, il veut encore paraître pécheur. En effet, saint Jean prêchait la pénitence aux pécheurs, et après les baptisait: or, Notre Seigneur Jésus voulut être baptisé parmi eux et comme l'un d'eux. Et, bien que l'on pourrait dire la même chose de sa circoncision, où il voulut également paraître pécheur, il y a ici plus grand mystère; car le fait se passa publiquement, devant la foule, tandis que la circoncision eut lieu à part et en secret. N'était-ce pas là, pour certain, se faire mépriser et déconsidérer comme pécheur?

Bien qu'à partir de ce moment il voulût se donner à la prédication, le Maître d'humilité ne laissa pas que de se ravalier profondément. Il lui plut d'apparaître ce qu'il n'était pas pour se rapetisser lui-même, afin de nous instruire plus pleinement; et au contraire, nous voulons apparaître ce que nous ne sommes pas pour nous grandir et nous glorifier. Certes, si nous croyons avoir en nous quelque ombre de prudence, nous le montrons; et quand nous sommes pécheurs ou criminels, nous le cérons. Encore peut-on considérer que Notre Seigneur, en recevant le baptême, suivait

la loi comme les autres gens de la province, sans vouloir jouir de prérogatives singulières. Ainsi ne sont pas nombre de serfs, et pis encore, qui demandent des privilèges spéciaux au-dessus des autres, sans en être plus dignes qu'eux.

Maintenant donc, regarde bien le Sire de majesté se dépouiller comme un petit hommelet, et se plonger dans les eaux froides en temps de grande froidure. Tout cela, il le fait volontiers, pour l'amour de nous. Il accomplit l'œuvre de notre salut en consacrant les eaux par l'attouchement de son très-saint corps; il constitue le sacrement de baptême, et, lavant nos péchés et crimes, il marie à soi l'Église universelle et toutes les âmes fidèles en particulier; car en la foi du baptême nous devenons les époux de Notre Seigneur Jésus - Christ, comme le dit le prophète en son nom : Je te marierai à moi dans la foi. Aussi cette grande œuvre et cette solennité sont-elles très-profitables. Aussi chante-t-on ces paroles : Aujourd'hui l'Église est unie à l'Époux du ciel; car Jésus-Christ a lavé dans le Jourdain nos crimes et péchés. Et au sujet de ce baptême de Notre Seigneur, saint Anselme s'écrie : O Agneau de Dieu, pur et innocent, au point que jamais une seule goutte de la tache du péché ne t'atteignit, tu te fais baptiser! Ce n'est pas pour te sanctifier dans les eaux; c'est plutôt pour sanctifier l'eau en toi, afin d'accomplir par elle notre propre sanctification.

*Des hauts mystères qui apparurent sur Notre Seigneur à son baptême, et de la belle contemplation qui s'ensuivit.*

Quand donc Jésus Notre Seigneur fut baptisé, comme dit est, et pendant qu'il priait pour ceux qui restaient à baptiser, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit, il sortit de l'eau, et voici qu'aussitôt les cieus furent ouverts; c'est à entendre qu'autour de sa personne se fit une splendeur inestimable, tout comme si le ciel aérien et le ciel des étoiles eussent été entr'ouverts, et que la lumière du ciel empyréen se fût épandue sur terre. Et alors le Saint-Esprit, sous la semblance corporelle d'une colombe, vint et se posa doucement sur l'épaule du débonnaire Jésus, afin de montrer que le Saint-Esprit nous est donné au baptême. Le Saint-Esprit apparut encore sur Notre Seigneur en forme de colombe parce qu'il était venu nous gagner par débonnairété et simplesse; tandis que sur les disciples, au jour de Pentecôte, il apparut en

semblance de feu, parce qu'il venait les embraser, et brûler en eux, comme en tous les autres, l'enrouillure du péché.

En cette œuvre très-excellente toute la sainte Trinité se manifesta d'une manière particulière; car le Saint-Esprit descendit et reposa sur Notre Seigneur, et la voix du Père tonna d'en haut, disant : C'est mon bien-aimé Fils, en qui je me suis complu. Ainsi la voix du ciel montre qu'il est fils de Dieu, celui que les hommes croient fils de Joseph. Écoutez-le, dit saint Bernard; ô sire Jésus, parle donc maintenant! Jusqu'à quand te tairas-tu? Jusqu'à quand dissimuleras-tu? Certes, tu as longuement gardé le silence, et très-bénignement. Parle, à présent que Dieu le Père te donne licence et congé de parler. O vertu de Notre Seigneur! ô sagesse de Dieu! que tu t'es longtemps dérobée au peuple, comme un pauvre ignorant! O noble roi, et roi du ciel! combien de temps souffriras-tu d'être appelé le fils du charpentier et de passer pour tel? O humble vertu de Jésus-Christ! Comme tu confonds grandement l'orgueil de ma naissance! Comme je sais peu de chose, là où je crois savoir le plus! Et pourtant je ne puis me taire; mais, sans prudence ni vergogne, je m'ingère, je m'avance, je me montre prompt à parler, habile à enseigner, tardif à écouter. Et Jésus-Christ Notre Seigneur se tut par si longtemps, se détournant et se cachant de la compagnie des hommes! Ah! certes, il craignait la vaine gloire. Et pourquoi craignait-il la vaine gloire, lui qui est la vraie gloire et la consolation de Dieu le Père? Il craignait et voulait craindre, non pas pour soi, mais pour nous, tout ce qu'il savait être dangereux. Il l'évitait pour nous; il nous instruisait. Il se taisait de la bouche, mais il instruisait par action. Et tout ce que depuis il enseigna débonnairement par sa parole, déjà il le criait bien haut par son exemple, disant : Apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur. De l'enfance de Notre Seigneur je n'ai ouï que très-peu de chose, et jusqu'à son trentième an je ne trouve quasi rien. Mais maintenant il ne peut plus se cacher ni se tapir, lui qui est si visiblement révélé par Dieu le Père. Ainsi parle saint Bernard.

*Comment Notre Seigneur jeûna par quarante jours, et des tentations  
dont l'ennemi le tenta.*

Après que le très-débonnaire Jésus fut ainsi baptisé et qu'il se fut revêtu de ses vêtements, incontinent et sans demeure le Saint-Esprit, qui

envoie à la bataille ceux qu'il remplit et leur baille la force, le mena dans une solitude ou désert, à quatre milles de là ou environ, sur une montagne située entre Jérusalem et Jéricho, là où l'on dit qu'Adam arriva et tomba parmi des larrons. Et, à la vérité, la lettre prouve que les larrons y habitaient; car ce lieu est appelé *Donini*, c'est-à-dire lieu de sang, à cause de l'effusion de sang qui s'y faisait souvent. Notre Seigneur voulut donc être mené au désert, c'est-à-dire au lieu du combat; car au désert on combat les âpretés, comme Adam au paradis combattit les délices, par lesquelles il fut vaincu. Jésus-Christ fut mené là pour être tenté du diable, et voulut être tenté pour qu'en surmontant les tentations il nous donnât la force de les surmonter; de même il voulut mourir afin d'anéantir notre mort par la sienne. Et il fit cela aussitôt après son baptême pour nous enseigner qu'après la grâce reçue, incontinent suit la tentation. Car, selon saint Grégoire, le diable néglige d'ébranler et d'émouvoir ceux qu'il se sent en droit de posséder paisiblement.

Notre Seigneur demeura en ce lieu avec les bêtes, jeûnant par quarante jours et quarante nuits. Considère ici et avise attentivement ton très-révérend Sauveur, comment il te donne grand exemple de plusieurs belles vertus. Il endure au désert une très-grande âpreté de vie; il jeûne, il prie, il veille. Ici sont touchées quatre choses très-propices à l'exercice et embesognement spirituel et s'entr'aidant merveilleusement l'une l'autre, c'est à savoir la solitude, le jeûne, l'oraison et l'affliction du corps. C'est par ces quatre moyens que nous pouvons principalement parvenir à la pureté de cœur, laquelle, certes, est bien à désirer, puisqu'elle comprend en soi toutes les vertus, charité, humilité, patience et les autres, en retranchant tous les vices. Pour acquérir cette pureté de cœur, très-utile est l'oraison fervente, ardente et accoutumée; mais jointe à l'excès dans le boire et le manger, à l'engorgement du corps, à la mollesse et à l'oisiveté, l'oraison vaut peu. C'est pourquoi sont requis le jeûne et l'affliction corporelle, discrète toutefois, car l'indiscrete empêche tout le bien. Et pour la consommation et l'accomplissement de l'œuvre susdite, la solitude semble aussi très-nécessaire; car avec tumulte, noise et bruit, l'oraison ne peut faire nul profit ni avancement. Ouïr et voir beaucoup de choses se peut à grand'peine faire sans impureté, offense ou délit, car la mort entre par nos fenêtres et par nos âmes; et souvent la compagnie fait relâcher l'abstinence et la mortification du corps.

C'est pourquoi, à l'exemple de notre Sauveur, va-t'en sans retard au

désert, c'est-à-dire sépare-toi de la société des autres autant que tu le pourras, et sois toujours solitaire, si tu veux être uni à lui et le voir par pureté de cœur. Les saints pères, anciennement, ne quéraient pas sans cause les bois et forêts, et tous les lieux éloignés de la conversation des hommes; sans cause non plus ne mandaient-ils pas à ceux qui s'établissaient en abbayes et monastères de se tenir comme aveugles, sourds et muets. Saint Jean Bouche-d'Or nous dit : Quand le Saint-Esprit descendit sur Notre Seigneur Jésus, il le bouta incontinent au désert; et quand les moines habitent au milieu de leurs parents, si le Saint-Esprit descend et demeure sur eux, il les boute aussi hors de la maison pour les mener en solitude. Le Saint-Esprit n'habite point volontiers là où est la foule et la hantise des hommes; mais il a son siège au désert. Et Bède, le très-vénérable docteur, en son Exposition de l'Apocalypse, dit à son tour que saint Jean l'Évangéliste fut éconduit par l'empereur Domitien en l'île de Pathmos pour qu'il pût écrire son évangile; car il lui fut justement donné et octroyé de transpercer les secrets du ciel, alors qu'il ne pouvait sortir ni cheminer par les autres contrées de la terre.

Donc, de tout ton désir et de tout ton pouvoir, efforce-toi de suivre Notre Seigneur dans la solitude; rends-lui là de fréquentes visites; regarde comment il y vit, et spécialement comment il gît, la nuit, sur la terre. Car chaque âme fidèle le devrait ainsi visiter, au moins une fois la journée, principalement depuis son Épiphanie jusqu'au terme des quarante jours qu'il passa au désert.

*Comment le diable, ayant par trois fois tenté Notre Seigneur,  
fut rendu confus et renvoyé aux enfers.*

Quand donc Notre Seigneur Jésus-Christ eut jeûné par quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et, pour suivre son exemple, on compte dans l'Église pareil nombre de jours dits de pénitence : ainsi, après l'Épiphanie, notre mère sainte Église jeûne et commande de jeûner, non pas incontinent, mais environ quarante jours plus tard, pour démontrer que son jeûne, à pareille époque, est une imitation de celui de Notre Seigneur.

Lorsque le diable sentit que notre Sauveur avait faim, il s'en vint à

lui pour le tenter, et pour essayer s'il ne pourrait, par aucun tour, le jeter en péché, mais aussi pour enchercher s'il était fils de Dieu. Il le tenta, non pas une seule fois, mais sur les trois choses par lesquelles jadis il avait fait trébucher le premier homme. Premièrement il le tenta de gloutonnerie, en disant : Si tu es fils de Dieu, commande que ces pierres deviennent du pain. Il espérait qu'ayant faim et voyant du pain, il serait embrasé d'appétit désordonné. Mais ce fut pour néant ; car il ne put décevoir le souverain Maître. Notre Seigneur répondit et se contenta de telle façon, que le pervers tentateur fut déconfit et ne put savoir ce qu'il voulait. Jésus ne nia point ni n'affirma qu'il était fils de Dieu, mais le convainquit par l'autorité de l'Écriture.

Ensuite le diable le prit et le porta en Jérusalem, qui est à dix-huit milles ou environ du désert susdit. Or, considère ici et bien comprends la très-grande bénignité et patience de Jésus-Christ Notre Seigneur, qui se laisse ainsi attoucher et porter par une tant maudite et sanglante bête, qu'il connaissait pour ne désirer rien tant que de boire son sang et celui de tous ses amis. Déposé par elle sur le pignon du temple, il y fut tenté du péché de vantance et vaine gloire : peut-être allait-il, par vantance, se révéler fils de Dieu. Mais, une seconde fois, le Mauvais fut vaincu par l'Écriture et déçu dans son intention. Et dès lors, comme Notre Seigneur ne montra aucun signe de divinité, le diable derechef le tenta comme un homme humain : il le prit soudainement, et de là le porta sur une très-haute montagne, à deux milles près de la première ; et lui montrant de toutes parts les royaumes du monde, et lui racontant leur gloire, il le tenta d'avarice. Mais ici pareillement fut déconfit le très-cruel Satan, l'ennemi de l'humain lignage ; et alors Notre Seigneur le rejeta et dépita.

La tentation consommée, Lucifer se départit de notre Rédempteur pour un temps ; car, aux jours de la Passion, il retourna encore vers lui, et crut bien le tenter et épouvanter par la peur de la mort. Cette fois, il fut vaincu définitivement et replongé en enfer, pour être délié au temps de l'Antechrist et non plus tôt.

*Comment, à l'exemple de Notre Seigneur, nous devons résister aux tentations de l'ennemi en le déboutant.*

Selon l'Apocalypse de saint Jean l'Évangéliste, on tient pour vrai que Lucifer avait pris forme d'homme pour promener ainsi Notre Seigneur et parler avec lui.

Il y eût encore pour Jésus-Christ une quatrième tentation, suivant saint Bernard; et que celui qui l'ignore sache que la vie de l'homme sur la terre est elle-même une tentation. L'Apôtre dit aussi que le débonnaire Sire fut souventefois tenté par différentes choses, mais par similitude et apparence, sans nul péché. Ne nous émerveillons donc pas si nous sommes souvent travaillés par la tentation; et puisque Notre Seigneur la vainquit en chaque rencontre, efforçons-nous, avec son aide, de mettre en fuite tous nos ennemis mortels, spécialement les trois principaux, c'est à savoir le diable, le monde et la chair. Si le très-débonnaire et très-puissant Jésus confondit en tout le très-orgueilleux Satan, c'est pour laisser un vigoureux exemple à nous tous, ses petits serviteurs. O Sire! dit saint Anselme, dès ton baptême, par l'esprit de force et de vertu, tu es entré au désert afin de donner un modèle de la vie solitaire. Tu as enduré, comme la moindre petite personne humaine, l'âpreté du désert, le jeûne de quarante jours, la souffrance de la faim et les illusions de l'esprit mauvais, afin de rendre tous ces maux tolérables et faciles à supporter.

Aussitôt après la victoire de Notre Seigneur sur Lucifer, les anges vinrent au débonnaire Jésus, l'assistèrent et le servirent. A la fin, notre Sauveur, voulant retourner par devers la très-glorieuse Vierge sa mère, se mit à descendre de la haute montagne. Regarde-le s'en allant encore seul et nu-pieds, le Sire de tous et de toutes choses; aie de lui très-grande compassion et accompagne-le sans cesse. Je crois que, si tu le contemplais d'un œil affectueux maintenant et dans les faits déjà passés, et si tu l'aimais quelque peu, certes, tu pleurerais à te fondre, par pitié et amertume de cœur.

De là, le débonnaire Sire s'en alla au Jourdain; et saint Jean-Baptiste, le voyant venir à lui, le montra au doigt en disant : Voici l'Agneau de Dieu,

voici celui qui ôte les péchés du monde; c'est celui sur qui je vis le Saint-Esprit reposer lorsque je le baptisai.

*Des diverses vocations et appels d'aucuns disciples de Jésus-Christ  
Notre Seigneur.*

Le jour suivant, saint Jean Baptiste, étant avec deux de ses disciples, dont l'un était saint André, et voyant notre Sire se diriger vers le Jourdain, s'écria derechef : Voici l'Agneau de Dieu. Et pour cette cause ses deux disciples suivirent le débonnaire Jésus; lequel, désirant ardemment leur salut et celui de tous les hommes, et voulant leur donner confiance et hardiesse, se tourna de leur côté et dit : Que cherchez vous? Ils lui dirent : Maître, où demeures-tu? Alors, il les conduisit à la maisonnette où il s'abritait en cette contrée, et ils y demeurèrent tout le jour (c'était à peu près la dixième heure). Saint André ayant ensuite rencontré Simon, son frère, qui depuis fut nommé Pierre, il lui dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ, notre Sauveur. Puis il le mena devers Jésus, qui le reçut très-bénignement et lui fit chère lie; car il savait pleinement ce qui devait advenir de lui. Aussi, le regardant en face, il lui dit : Tu es Simon Barjona; tu es Simon, c'est-à-dire obéissant; Barjona, c'est-à-dire fils de colombe, pour signifier la simplesse. Eh bien! tu seras appelé Cephas, c'est-à-dire Pierre, pour signifier la fermeté.

Après s'être ainsi accointés à Notre Seigneur, ces disciples s'en retournèrent à leur propre logis. Le lendemain, notre Sauveur Jésus, voulant retourner en Galilée par devers sa mère, trouva saint Philippe et lui dit : Suis-moi. Il semble donc, par là, que saint Philippe fut le premier appelé de tous les apôtres. Celui-ci, trouvant à son tour son frère Nathanaël, l'amena incontinent devers le très-humble Jésus, qui, s'approchant tout près de lui, dit : Voici le vrai Israélite, en qui il n'y a point de tricherie. Et il est vrai qu'il était très-sage suivant la loi. C'est pourquoi Notre Seigneur ne le voulut point élire apôtre avec les autres; car il choisit tous ses apôtres parmi les plus simples, afin de confondre les sages du monde.

Alors, par la vertu de l'Esprit, Jésus-Christ s'en retourna en Galilée. Et, comme le Maître de charité et d'humilité, il commença à se manifester petit à petit, bien humblement, enseignant et prêchant en secret, jusqu'au

jour où saint Jean Baptiste fut mis en charte privée ; car il voulut, par humilité, différer et surattendre saint Jean, qui était chargé de l'office de prédication, quoiqu'il fût sans comparaison au-dessous de lui. Ainsi ne font pas aujourd'hui ces gens élevés et hautains, qui bayent et aspirent après les pompes du monde; ils commencent à prêcher avec cette pensée, et toujours vont de l'avant.

Donc, un jour de sabbat, que Jésus, selon la coutume, était en la synagogue, c'est à entendre en l'église des Juifs, à Nazareth, il se leva pour lire au livre d'Isaïe. Et il lut à l'endroit où il est écrit : L'esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a sacré et m'a envoyé prêcher l'Évangile aux pauvres, etc. Puis, quand il eut repley le livre, il ajouta : Cette écriture est accomplie à vos oreilles. Comme s'il eût voulu dire : Je suis celui de qui cette écriture parle. Et les bouches et les oreilles de tous étaient attentives à ses paroles à cause de leur vertu et de leur efficacité, à cause aussi de son regard si humble et si honorable. Car il était très-bel et très-avenant d'aspect, et très-prudent de langage, suivant ce qu'avait annoncé de lui le prophète David : Tu es bel et bien formé plus que tous les hommes du monde ; en tes lèvres est la grâce épandue.

*Comment la vierge Marie et son fils furent, avec d'autres,  
aux noces de saint Jean l'Évangéliste.*

Comme un jour Notre Seigneur Jésus était près de l'étang de Génézareth, qui est dit aussi la mer de Galilée ou le lac de Tibériade, il appela de-rechef saint Pierre avec les deux fils de Zébédée, saint Jacques et saint Jean. Et quand ceux-ci eurent, par la vertu de sa parole, leurs nefes tout emplies de poissons, ils le suivirent encore un peu ; mais ils s'en retournèrent de nouveau en leur demeure. Notre Seigneur alors se mit à enluminer le monde par grands et merveilleux signes ; et premièrement, pour approuver le mariage, il se rendit aux noces où il devait changer l'eau en vin. Encore que l'on doute de qui se faisaient les noces, comme le Maître enseigne en l'histoire ecclésiastique, toutefois pouvons-nous méditer et penser que c'était celles de saint Jean l'Évangéliste, comme saint Jérôme semble l'affirmer au prologue sur saint Jean ; car celui-ci fut rappelé du mariage par Notre Seigneur.

A ces noces fut invitée Notre Dame, non pas comme une étrangère, mais comme l'aînée et la plus digne d'entre ses sœurs. Elle était en la maison de celles-ci comme dans la sienne. Aussi, quand sa sœur Marie Salomé voulut marier son fils saint Jean, elle s'en alla par devers Notre Dame, à environ quatre milles de Chana de Galilée, où elle demeurait, et l'avertit de la chose. Notre Dame vint avant les autres, pour faire l'appareil et ordonnance des noces; car l'Évangile dit que la mère de Notre Seigneur y était déjà, tandis qu'il dit seulement de Jésus et de ses disciples qu'ils y furent appelés et conviés.

Or, regarde et avise Notre Seigneur mangeant avec les autres comme quelqu'un du peuple, séant au lieu le plus bas, et non parmi les grands; car il avait à enseigner après. Et lorsque tu seras de même invité aux noces, va aussi t'asseoir au plus bas et dernier lieu, comme le très-débonnaire Sire commença de faire avant que d'enseigner. Regarde encore Notre Dame, serviable et diligente, réglant et ordonnant toutes choses avec soin. Quand vint la fin du dîner, la noble dame s'aperçut que le vin faisait faute. Elle alla donc à son fils et lui dit : O mon cher fils, ils n'ont ici plus de vin. Et il répondit : O femme, en quoi cela nous touche-t-il, toi et moi ?

Cette réponse semble beaucoup dire; mais elle fut faite surtout pour notre instruction et enseignement, selon saint Bernard, qui là-dessus s'exprime ainsi : O Sire, ce que tu dis à ta mère, ne le dis-tu pas aussi bien à toi-même, son fils? En quoi donc cela touche-t-il ta mère et toi? Certes, en beaucoup de manières. Mais j'aperçois clairement que cette parole ne fut pas dite par dédain, ni pour confondre la tendre vergogne de la Vierge, ta mère, quand je te vois, sans être troublé ni ému, faire et accomplir si tôt ce qu'elle avait demandé.

Pourquoi donc, frères, pourquoi avait-il tout d'abord ainsi répondu? Pour nous et pour tous ceux qui sont convertis à Notre Seigneur, et en même temps afin que sa mère n'eût pas trop grande cure de ses parents charnels, et ne fût pas détournée par leurs besoins des pensées spirituelles. Car, tant que nous sommes dans le monde, il est certain que nous sommes redevables envers nos parents. Mais, lorsque nous avons renoncé à nous-mêmes, nous sommes bien plus libres et comme déchargés d'un pareil soin. Nous lisons qu'un ermite vivait au désert, quand vint à lui, pour demander aide et conseil, un sien frère charnel. Il lui conseilla de s'en aller vers un autre de leurs frères, qu'il savait mort depuis un temps. Il

y alla donc et s'en revint, tout étonné, rapporter que ce parent était mort. Alors le bon ermite lui dit : Et moi pareillement, je suis mort.

Sur la réponse qui lui fut faite, Notre Dame, non pas ébahie, mais confiante et sûre de la débonnaireté de son très-aimé fils, s'en retourna aux serviteurs et leur dit : Allez à mon fils, et quelque chose qu'il vous ordonne, faites-la. Ceux-ci allèrent devers lui, et à son commandement remplirent d'eau certaines cruches. Et quand ce fut fait, il leur dit : Puisse maintenant, et portez à l'architriclin (ou maître du festin). Ici notons en passant deux choses, et premièrement la discrétion de Notre Seigneur, qui avant tout envoya le vin au plus honorable. Ensuite nous pouvons entendre que Jésus-Christ avait voulu être assis loin de lui, au lieu le plus bas et le plus humble. Les serviteurs baillèrent donc le vin à l'architriclin et à tous les autres, et divulguèrent le miracle; car ils savaient par quelle manière il avait été opéré. Dès lors les disciples de Notre Seigneur Jésus crurent en lui.

*Comment saint Jean délaissa sa femme, et de la seconde venue de saint Pierre et de saint André à Notre Seigneur.*

Quand le dîner fut passé, Notre Seigneur Jésus appela saint Jean à part et lui dit : Délaisse cette femme et t'en viens après moi. Et il le suivit. Ainsi, en assistant aux noces, Notre Seigneur approuva le charnel mariage; mais, en rappelant saint Jean de cet état, il donna clairement à entendre que le mariage spirituel est bien plus digne que l'autre.

Cela fait, il s'en alla en Judée, c'est-à-dire au royaume possédé par deux des douze lignées d'Israël, et là fit par aucun temps sa demeure avec plusieurs de ses disciples, qui baptisaient aussi. Ils en recevaient et convertissaient un grand nombre; ce dont les disciples de saint Jean Baptiste murmuraient, parce que ceux-là obscurcissaient la gloire de leur maître. Mais saint Jean les reprenait de leur envie. Il déclarait qu'il n'était pas le Christ, mais seulement son messenger, et qu'il n'était pas l'Esprit, mais son envoyé et son ami. Notre Seigneur, connaissant leur jalousie, s'en alla, le jour de Pâques, en Jérusalem, et là, une première fois, chassa du temple les vendeurs et les acheteurs. Puis, sentant que déjà l'envie des Pharisiens était soulevée contre lui, et sachant que saint Jean Baptiste était mis en prison, il s'en retourna derechef en Galilée. Mais, abandonnant la

cité de Nazareth, il s'en vint habiter en la cité de Capharnaüm, près de Nazareth, au pays de Zabulon et Nephtalim. C'est alors qu'il commença clairement et apertement à procéder et à dire : Faites pénitence, et le royaume des cieus approchera.

En marchant le long de la mer de Galilée, il appela derechef saint Pierre et saint André, saint Jacques et saint Jean. Laissant incontinent, ceux-ci leur père, ceux-là leurs filets, ils suivirent Notre Seigneur. Saint Pierre et saint André furent donc appelés trois fois : la première, comme il a été dit ci-dessus, auprès du Jourdain, lorsqu'ils s'accointèrent en quelque manière avec le Sauveur; la seconde dans leur nef, lorsqu'ils prirent une si grande quantité de poissons, comme saint Luc le narre en son évangile, et qu'ils commencèrent à entendre sa doctrine. Et cette troisième fois, il les appela encore de leur nef, en disant, suivant le récit de saint Mathieu : Venez après moi; je vous ferai pêcheurs d'hommes. C'est alors qu'ils laissèrent tout pour le suivre.

Semblablement furent appelés de leur nef saint Jacques et saint Jean, aux deux dernières fois devant dites. Saint Philippe fut appelé comme tu as vu ci-dessus, et aussi saint Mathieu, qui était appelé publicain, comme il l'écrit lui-même en son Évangile. Sur la manière dont furent élus les autres disciples, on ne trouve rien d'écrit.

Considère donc attentivement ton débonnaire Seigneur les appelant et attrayant par sa parole amicale et serviable, les enseignant et prenant souci d'eux comme une mère de son fils unique. On dit, en effet, que saint Pierre a raconté ce fait, que lorsque Notre Seigneur Jésus dormait avec eux, la nuit, il se levait et les recouvrait; car il les aimait très-tendrement, et savait dès lors ce qu'il devait faire d'eux. Bien qu'ils fussent gens de rude condition et de bas lignage, néanmoins il les voulait constituer et établir princes du monde, ducs de tous les féaux et loyaux chrétiens dans la bataille spirituelle.

Considère aussi par quelle manière il commence à bâtir son Église. Il s'éloigne des philosophes et les laisse aller; il appelle à soi les pêcheurs, il fait des docteurs et grands clerks de ceux que le monde méprise, et par eux veut soumettre les gouvernements de la terre, pour confondre les puissances charnelles, pour dissiper et détruire entièrement les enflures de l'orgueil. Il ne veut pas élire les sages ni les forts du siècle, de peur que les œuvres de salut ne soient attribuées à leur science ou prouesse : car ces œuvres, il se les est réservées pour soi, et par sa seule puissance, sagesse

et bonté il nous a tous rachetés. Abandonne pareillement l'exemple de ces ducs et princes terrestres, et suis débonnairement, de tout ton cœur et de toute ta force, la très-sainte vie de ton Sauveur et Rédempteur.

Dès ce moment une foule de peuple le suivait, mais pour quatre motifs différents : aucuns pour le mystère du ciel, comme ses disciples; aucuns pour la guérison de leurs infirmités et maladies; aucuns pour sa renommée et par curiosité, voulant expérimenter si tout ce qu'on disait de lui était vrai; d'autres enfin par envie, le voulant surprendre en quelque parole ou action dont ils pussent l'accuser.

*De l'élection des douze apôtres et du beau sermon que leur fit  
Notre Seigneur en la montagne.*

Voyant la multitude qui le suivait, Notre Seigneur Jésus monta sur la montagne de Thabor, à deux milles près de Nazareth. Et quand il fut assis, il appela auprès de soi ceux qui lui plurent le mieux, et parmi ceux-ci il en élut douze, qu'il nomma ses apôtres, c'est-à-dire ses envoyés. Puis, levant les yeux, il les enseigna en disant :

Bienheureux sont les pauvres en esprit, car le royaume des cieus est pour eux.

Bienheureux sont les débonnaires, car ils posséderont la terre.

Bienheureux sont ceux qui pleurent et sont tristes, car ils seront réconfortés au royaume des cieus.

Bienheureux sont ceux qui appellent et désirent la justice et droiture, car ils seront remplis et rassasiés.

Bienheureux sont les miséricordieux et piteux, car ils obtiendront merci.

Bienheureux sont ceux qui ont le cœur net, car ils verront Dieu.

Bienheureux sont les paisibles, car ils seront appelés fils de Dieu.

Bienheureux sont ceux qui patiemment endurent persécution pour la justice et droiture, car le royaume des cieus est leur.

Bienheureux serez-vous quand les hommes vous maudiront et persécuteront, et que les menteurs diront contre vous toute espèce de mal à cause de mon nom. Éjouissez-vous alors, car votre salaire est grand et abondant aux cieus. Ainsi ont-ils persécuté les prophètes et autres justes, qui ont été avant vous dans la vie contemplative.

Touchant ce sermon de Notre Seigneur sur la montagne de Thabor, il peut sembler qu'il y a dissonance et désaccord entre saint Mathieu et saint Luc évangélistes : car saint Mathieu dit qu'il fut prêché en la montagne, et saint Luc après la descente de la montagne, en la plaine. En outre, saint Mathieu dit qu'il fut adressé seulement aux disciples, et saint Luc aux disciples et au peuple tout ensemble. Saint Mathieu maintient encore que Notre Seigneur le fit assis, et saint Luc dit qu'il le fit debout. Mais saint Augustin, en la glose, répond que peut-être Notre Seigneur fit ce sermon une première fois en la montagne, aux douze apôtres tirés à part, et ensuite, après être redescendu en bas, à la foule et aux disciples. Ou bien il fit le sermon aux douze apôtres au sommet de la montagne, et puis, descendant à une partie plane de ladite montagne, il le répéta au peuple.

En ce sermon est parfaitement exprimée et déclarée la doctrine du Nouveau Testament quant aux mœurs. Car, ainsi que le dit saint Augustin, il contient la parfaite manière de la vie chrétienne. Et de même que le Vieux Testament fut donné en la montagne, le Nouveau le fut aussi. De même qu'au Vieux Testament sont mis en tête les dix commandements renfermant la somme de tous les autres, et ensuite expliqués et détaillés par articles, de même Notre Seigneur, au début de son sermon, propose les sept vertus d'où dépendent toutes les choses par lui enseignées. Ainsi chaque prêcheur, en commençant à prêcher, propose et met en avant un thème, où sont brièvement compris tous les points qu'il traitera successivement.

A ces vertus Notre Seigneur assigne aussi différents prix et salaires, et aux sept premières il en ajoute une huitième, à savoir la patience, qui est la perfection de toutes les autres et qui est en soi œuvre parfaite. Aussi, à cette vertu de patience, ne propose-t-il pas de récompense particulière comme aux précédentes, mais la récompense commune, qui est le royaume des cieux. Et Notre Seigneur commença son sermon par la pureté pour donner à entendre qu'elle est le fondement de tout l'édifice spirituel ; car onques ne peut librement suivre Jésus-Christ, miroir de la pureté, celui qui demeure le serf des choses temporelles, qui met son affection et désir aux objets transitoires et trépassables.

Au même sermon est comprise l'oraison de Notre Seigneur, *Pater noster*. Et à la prière Dieu, notre Créateur, adjoignit l'aumône et le jeûne. Car, suivant la glose, oraison est un oisillon qui perce les cieux, et qui a deux ailes, savoir aumône et jeûne. C'est pourquoi il est question en premier de l'aumône et en dernier du jeûne, et au milieu de l'oraison, qui a ainsi

ses deux ailes à dextre et à senestre, comme pour s'envoler vers le ciel.

Notre Seigneur exhorte encore à entrer par l'étroite porte, à marcher par l'âpre et dure voie qui mène à la vie perdurable. De cette voie, Jean, abbé de Cluny, parle ainsi dans une épître : Prenons bien garde qu'en pensant aller par la voie étroite, nous ne nous mettions à courir par la plus large. Ce qu'est la voie étroite, la tribulation te le fera reconnaître : veiller toute la nuit en oraisons ; boire de l'eau par tempérance, manger ton pain par nécessité ; retrancher et chasser loin de toi tes volontés propres ; soutenir les dérisions et moqueries ; supporter patiemment la mauvaise renommée, les passions, les déboutements ; être et demeurer dans les mépris sans murmurer ; ne pas te courroucer si aucun t'abaisse et te déprécie ; t'incliner et t'humilier si on juge mal de toi ; c'est par cette voie que sont allées toutes les saintes personnes, tant et si longuement, qu'elles en ont gagné le royaume des cieux.

*La conclusion du sermon susdit.*

Notre Seigneur Jésus donna pareillement plusieurs autres beaux enseignements touchant la vertu et perfection chrétiennes ; tu les pourras trouver dans le même sermon. Lis-le donc souvent, et très-attentivement ; car il abonde en vertus salutaires. Regarde notre Rédempteur assis humblement par terre, et ses disciples autour de lui : il se tient au milieu d'eux comme s'il était leur pareil ; il leur parle avec affection, avec vigueur, et très-débonnairement les induit et engage à pratiquer toutes les vertus. Et eux, tenant leurs regards fixés révéremment sur lui, écoutent ses émerveillables paroles, tout soucieux de les graver en leur mémoire ; et ils usent de grande joyeuseté, tant pour sa vue que pour ses divines paroles. Réjouis-toi donc aussi en l'avisant et considérant comme si tu étais devant lui ; approche-toi de lui, si d'aventure tu étais appelé ; demeure en ce point et attends : Notre Seigneur te donnera le repos.

Lors donc que le sermon fut fini, Notre Seigneur envoya ses disciples prêcher et leur donna puissance de guérir toutes les maladies, afin de confirmer leurs prédications par la force des miracles. Il leur enseigna où ils iraient, ce qu'ils feraient et ce qu'ils éviteraient, ce qu'ils auraient à essayer et ce qu'ils devaient ne pas craindre. Maintenant encore regarde-le, descen-

dant avec eux de la montagne et leur parlant familièrement dans le chemin. Vois comme cette grande assemblée le suit, non pas en ordre, mais pêle-mêle, ainsi que les poussins courant après la géline; comme chacun d'eux et tous ensemble, pour mieux ouïr, s'efforcent d'approcher de lui; et comme la foule du peuple vient affectueusement à sa rencontre, lui offrant et présentant les malades pour les faire guérir.

*De plusieurs miracles que Notre Seigneur Jésus-Christ fit après la descente de la montagne de Thabor.*

Notre Seigneur Jésus, étant descendu de la montagne, guérit d'abord un lépreux en le touchant; et cela non-seulement pour le mystère caché de la chose, mais pour nous donner un modèle d'humilité, et afin que nul n'eût horreur des hommes atteints de maladies ou de taches dans leur corps. Il voulait aussi montrer qu'il n'était pas soumis à la loi défendant de toucher les lépreux, mais qu'il suivait la loi du Seigneur. Il voulait enfin nous apprendre que la grâce de l'Évangile est au-dessus de la loi.

Notre Seigneur, entré ensuite à Capharnaüm, cura et guérit le serviteur du centurion en son absence, bien qu'il fût près d'aller à lui, par humilité, sans en être prié ni requis. Mais pour le fils du petit roi dont il est fait mention après, bien qu'il en fût vivement prié, il ne voulut nullement aller le trouver; car il redoutait trop la pompe et le bruit du monde. C'est ici la condamnation de notre orgueil, à nous qui n'honorons point chez les hommes l'image de Dieu, mais qui faisons révérence aux riches plutôt qu'aux autres.

En cette même cité, Notre Seigneur se rendit à la maison de saint Pierre et y guérit sa belle-sœur des fièvres, tellement qu'elle se mit au service de Jésus-Christ et de ses disciples. Comme il s'en allait encore vers la cité de Naïm, il rencontra devant la porte une grande multitude d'hommes qui portaient en terre un jouvencel, fils d'une pauvre veuve. Mû de pitié, il le ressuscita incontinent et le rétablit en pleine vie. Mais, lorsqu'un scribe voulut le suivre pour apprendre à opérer des signes et miracles, dans le seul but du lucre et de la vaine gloire, et lui demanda où était sa demeure, il le repoussa en disant : Les renards ont leur fosse pour se retirer, et les oiseaux ont leur nid; mais le Fils de l'homme n'a pas un lieu où il puisse

reposer son chef. A un autre, au contraire, il commanda de le suivre sans délai, et ne lui permit pas même d'aller ensevelir son père. Puis il monta dans une nacelle avec ses disciples pour passer à Genezareth, et se mit à dormir; car il passait une bonne part de la nuit en oraisons, et se fatiguait fort, le jour, par la prédication ou autrement.

Or, tandis qu'il dormait ainsi, une très-violente tempête s'émut sur la mer, de telle façon que ses disciples eurent peur d'être noyés. Et de fait ils éveillèrent Notre Seigneur, qui incontinent se leva, et, les reprenant de leur peu de foi, commanda aux vents et à la mer de s'apaiser. La tempête, qui était horriblement déchaînée, prit fin tout à coup. C'est pourquoi, lorsque nous sommes en tribulation ou en tentation, nous devons être constants et fermes dans la foi, sans rien redouter; car, bien que Notre Seigneur nous semble dormir et ne pas s'occuper de nos faits, néanmoins il est toujours attentif à notre garde.

*Comment Notre Seigneur consentit à la mort d'un grand nombre de pourceaux pour délivrer deux personnes.*

Notre Seigneur Jésus, étant ainsi passé et arrivé en la terre de Genezareth, y guérit et délivra deux personnes tourmentées de plusieurs légions de diables, dont chacune contient six mille six cent soixante-six; lesquels, contraints de partir du corps de ces deux personnes, et voulant leur nuire à tout le moins dans leurs biens, requièrent à Notre Seigneur de pouvoir se bouter en une troupe de pourceaux, qui se trouvait là. Il le leur octroya; et incontinent ils envahirent deux mille pourceaux, et les menèrent tant qu'ils les firent trébucher dans la mer. Notre Seigneur permit cela, non pas pour donner carrière au mauvais vouloir de ces diables, mais pour que la mort de ces animaux procurât le salut des hommes; et en effet, à peine la chose faite, les porchers s'enfuirent pour l'annoncer à tout le monde. C'était, en outre, pour montrer combien l'homme est plus digne créature que la bête, puisqu'afin de sauver deux hommes il abandonna deux mille pourceaux à la mort, et enfin pour signifier un mystère, à savoir que, si quelqu'un vit à la manière des pourceaux, le diable prend sur lui puissance.

Après ce miracle, Notre Seigneur retourna en Capharnaüm, et guérit un

homme paralytique, que l'on avait levé et placé devant lui sur le pavé. Mais, avant toute opération, il lui remit et pardonna ses péchés, qui avaient été cause de sa maladie ; et la cause cessant, l'effet dut cesser aussi.

En passant par la région de Samarie, et se trouvant au champ de Sichem, près du puits de Jacob, Notre Seigneur, fatigué de cheminer, s'assit. C'est là qu'il convertit une femme dite la Samaritaine, et par elle un grand nombre de Samaritains. Regarde ici le très-débonnaire Jésus, déjà las et épuisé, et néanmoins allant toujours, jusqu'à ce qu'il arrive à ce puits, où il se repose. Bien souvent il se fatigua pour nous, et toute sa vie fut très-laborieuse, surchargée de travail. Regarde encore comment il fut diligent et attentif aux affaires spirituelles ; car il ne voulut point manger qu'il n'eût prêché à ceux de la cité, tenant à faire passer les choses de l'esprit avant celles du corps, quelque besoin qu'il eût de ces dernières. Puis, ses disciples le pressant de prendre sa nourriture, il répondit : J'ai à manger une viande que vous ne connaissez pas ; ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.

*Comment Notre Seigneur, par sa parole, guérit le fils d'un roi et plusieurs autres, et comment nous ne devons attribuer le bien à nous-mêmes, mais à Dieu.*

Revenant ensuite en Galilée, Notre Seigneur Jésus guérit par sa parole le fils d'un petit roi ; puis il vint s'asseoir à dîner en la maison de Lévi, qui depuis fut apôtre et évangéliste, et qui est nommé saint Mathieu. Les Phariséens lui cherchant querelle, il s'excusa lui-même de recevoir et de hanter les pécheurs, et il excusa les disciples de ne point jeûner. Bientôt après, il ressuscita la fille d'un prince, qui était morte ; et comme il allait par devers elle, il guérit du flux de sang l'hémorroïsse, par le seul attouchement de la frange de son habit. On dit que cette femme était Marthe, la sœur de la Madeleine. Et ici tu as encore une notable leçon d'humilité, comme le fait entendre saint Bernard en cette manière : Quiconque sert parfaitement Notre Seigneur peut être appelé la frange de son vêtement, c'est-à-dire la partie extrême, par une humble assimilation. Celui donc qui sera parvenu à un assez haut degré pour être exaucé de Notre Seigneur en guérissant et

délivrant les malades ou en opérant d'autres miracles, qu'il n'en soit pas glorieux ni outrecuidant; car ce n'est pas lui qui le fait, mais seulement Notre Seigneur. Bien que Marthe touchât la frange dans l'espérance d'être guérie, ce qui lui advint ainsi, néanmoins ce ne fut pas de la frange, mais de Jésus-Christ que la vertu de sa guérison partit. Et c'est pourquoi Notre Seigneur dit alors : J'ai senti qu'une vertu était sortie de moi. Note donc soigneusement cette circonstance, et jamais ne t'attribue rien de bien; car tout vient de Dieu.

Notre Seigneur Jésus-Christ illumina encore deux aveugles. Il délivra un démoniaque de l'ennemi qui le tourmentait fort, puis guérit un sourd-muet aveugle, en lui donnant bonne ouïe, parole et lumière. Et par des raisons claires et appertes, il montra pleinement qu'il ne faisait rien de tout cela par Belzébuth, l'ennemi de l'humaine lignée. Invité ensuite au dîner d'un pharisien, il se mit à table très-humblement; car il se rendait toujours avec empressement aux invitations, tant par zèle et jalousie des âmes, qu'il attirait à lui en conversant, que par un effet de son amour pour la pauvreté, qui l'empêchait de se réserver pour soi ou les siens aucune part des biens de ce monde.

Lors donc que cela fut venu aux oreilles de la Madeleine, qui déjà peut-être avait ouï prêcher Notre Seigneur, et qui avait le cœur navré au-dedans pour ses crimes, tout embrasée de son amour, elle s'en alla sans plus tarder à ce dîner. Là, le visage incliné, les yeux baissés vers la terre, elle passa par devant les convives sans se tourner vers l'un ni vers l'autre, jusqu'à ce qu'elle parvint à Notre Seigneur Jésus. Et alors elle se jeta à ses pieds, tint sur eux son visage avec une lueur d'espérance, car elle l'aimait déjà par dessus toutes choses; puis elle se mit à sangloter et pleurer très-fort, et de ses larmes, qui découraient largement, elle baigna et lava les pieds de Notre Seigneur. A la fin, son pleur s'arrêtant, elle les essuya de ses cheveux, et, comme son amour croissait, elle les baisa en grande dilection et par maintes fois. Puis, les voyant échauffés et fatigués par la marche, elle se prit à les oindre et adoucir de précieux onguents, qu'elle avait, pour ce faire, apportés avec soi.

Regarde donc bien cette femme et sa grande dévotion, et sur toutes ces choses veuille méditer et mûrement penser; car cet acte fut très-solennel. Regarde aussi le débonnaire Jésus, comment il la reçoit en grande bénignité, comment il endure patiemment tout ce qu'elle fait, cessant et s'abstenant de manger jusqu'à ce qu'elle ait fini sa besogne. Les autres pareille-

ment cessèrent de manger; car tous ne se pouvaient assez émerveiller d'une telle nouveauté. Et lors Notre Seigneur, voulant montrer que toutes les actions deviennent parfaites par amour et dilection, leur dit : Beaucoup de péchés sont pardonnés à cette femme, parce qu'elle a beaucoup aimé. Et puis, s'adressant à elle, il lui dit : Va en paix.

O parole délectable et très-suave, et que volontiers l'ouït la Madeleine! En quelle grande joie elle se départit de là, parfaitement convertie et décidée à vivre saintement! Et, en effet, elle s'attacha pour toujours à Jésus-Christ et à sa mère. Ici tu vois appertement que la charité reforme la paix entre Dieu et le pécheur, et, comme saint Pierre le dit, recouvre la multitude des péchés; la charité, sans laquelle c'est chose impossible que de plaire à Dieu, et avec laquelle chacun lui plaît, quel qu'il soit!

*De la question que saint Jean Baptiste fit faire par ses disciples à Notre Seigneur : Es-tu celui qui devait venir ?*

Saint Jean Baptiste était emprisonné quand il fut averti des miracles que faisait Jésus-Christ. Il envoya devers lui ses disciples, qui en faisaient doute, lui demander s'il était le Christ. Saint Jean lui-même, qui avait dit : Voici l'Agneau de Dieu, n'en doutait aucunement. Néanmoins saint Grégoire semble vouloir dire que saint Jean doutait si Jésus avait à dépouiller l'enfer par soi-même ou par un autre, et que c'est pour ce motif qu'il le fit interroger en cette manière : Es-tu celui qui devait venir, ou si nous en attendons un autre ? Et Notre Seigneur leur ôta ce doute, en leur déclarant par trois signes son avènement.

Or, regarde bien et avise comment il leur répond sagement, en premier par les faits, et après par les paroles. En leur présence et en celle de beaucoup d'autres qui étaient là, il guérit les sourds, les aveugles, les boiteux, les muets, les lépreux, et dit, entre autres choses : Allez et annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu. Ils revinrent donc et le lui racontèrent. Et après la mort de saint Jean, ils s'attachèrent fermement à notre Rédempteur Jésus-Christ.

Quand ils s'en furent allés, Notre Seigneur loua saint Jean à la multitude en différentes manières. Et à cette fin que saint Jean ne fût pas soupçonné d'avoir été mû de jalousie, et que l'on sût bien qu'il avait fait faire

cette demande non pour soi, mais pour ses disciples, il le loua premièrement de sa constance et fermeté de foi, puis de l'âpreté de sa vêtue, de l'excellence de sa personne, de l'autorité de celui qui l'avait envoyé, de la dignité de son office, de sa pauvreté de vie. Et le comparant aux autres saints, il ajouta : Entre les enfants nés de femmes, il n'en a point surgi de plus grand que Jean Baptiste. Par ce mot de femmes, il entendait dire celles qui ne sont point vierges ; et par là Notre Seigneur était excepté, car dans ce sens la bienheureuse Marie, sa mère, ne fut point femme. Puis il ajouta encore : Toutefois, celui qui est le moindre au royaume des cieus est plus grand que lui. Cette parole, selon la glose, s'entend de Notre Seigneur lui-même, qui alors, ayant pris rang dans l'église militante ici-bas, était inférieur à saint Jean aux yeux d'un grand nombre. Mais elle est aussi interprétée en la manière suivante : Le dernier ange du ciel, ou le dernier des saints régnant avec Dieu en l'Église triomphante, est, dans la charité, plus grand que tout homme vivant et accomplissant son pèlerinage sur la terre.

*Comment le roi Hérode consentit à la décollation de saint Jean Baptiste, et des bontés de ce même saint Jean.*

Hérode, qui était roi de quatre principautés, célébrait la fête de sa naissance avec les princes et les grands de Galilée. Une pucelle, qui avait sauté et dansé devant eux, lui demanda, pour récompense, que le chef de saint Jean Baptiste lui fût offert et octroyé sur un plat. Et bien est à croire qu'au-paravant Hérode et sa femme avaient pourparlé et traité secrètement de la mort du saint homme, afin de n'avoir plus personne pour les blâmer de leurs péchés, comme la glose semble dire expressément. Note, en saint Jean Baptiste, la hardiesse avec laquelle il reprenait les autres ; laquelle vient de trois choses qu'il faut posséder en soi. La première, c'est d'être franc de péché ; car c'est très-honteux au docteur et enseigneur quand il advient qu'il tombe lui-même dans la coulpe qu'il reproche à autrui. La seconde, c'est de mépriser les choses terriennes en paroles comme en actions, à l'exemple de saint Jean ; la troisième, c'est d'avoir en soi la charité, comme lui encore, car il était plein d'ardeur.

Regarde maintenant saint Jean en grande révérence et considération. Vois comment, à l'ordre d'un vil et infâme bourreau, il apprête, en toute humilité, son digne col; comment il se met à deux genoux, et, rendant grâce à Dieu son créateur, tend doucement en avant son précieux chef; comment il soutient et endure avec patience les horions, jusqu'à ce que la tête lui tombe et soit séparée du corps. Certes, vous pouvez voir maintenant comment s'en va le très-cordial ami de Jésus-Christ et son parent, le grand secrétaire de Dieu, mis à mort par le très-cruel tyran comme un horrible malfaiteur. Mettons donc devant nos yeux la bataille et passion des saints, tellement que chacun de nous, pour l'amour de Dieu, affronte plus volontiers les adversités et contre-temps. Car la volonté de l'amour divin se trouve d'autant plus prompte et plus prête, que les choses endurées pour lui sont plus répugnantes et plus contraires à notre volonté propre. Les saints sont recommandés spécialement pour avoir soutenu plusieurs tribulations et adversités par amour de Dieu, à l'encontre de la volonté humaine. Et au livre des Macchabées, nous entendons Éléazar s'écrier, tandis qu'on le tourmentait : Je souffre en mon corps de très-dures douleurs; mais en l'âme, certes, je les endure très-volontiers pour l'amour de toi, ô mon vrai Dieu !

A cela nous exhorte aussi saint Jean Bouche-d'Or, en disant : Écrivons en notre cœur, comme sur des tables, les luttes et tourments des saints et des saintes. Méditons-les accoutumément, et faisons-en notre armure contre nos ennemis spirituels. Proposons-nous la patience de ces saints comme un exemple de vertu invaincue. Ayons jalousie de leurs souffrances, afin d'arriver par la même voie à la couronne perdurable. Et contre les passions déraisonnables, c'est à entendre l'ire ou l'avarice, la concupiscence ou l'amour de la vaine gloire, et autres vices semblables, opposons autant de constance qu'ils en ont montré contre les périls corporels. Battons et combattons ces vices en munissant nos sens de la crainte de Dieu, et détruisons en nous les desseins du diable. Car, si nous vainquons les feux et embrasements des passions comme les saints ont vaincu les flammes et tortures des tyrans, nous pourrons être établis auprès d'eux en la même gloire et devenir leurs semblables.

# QUATRIÈME PARTIE



VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp. fonds français N°181

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Hartuel, exc.

Imp. brev. Georges Hartuel

VOCATION DES DISCIPLES



## QUATRIÈME PARTIE



CI COMMENCE LA QUATRIÈME PARTIE DE CE LIVRE,  
A LIRE, MÉDITER ET PENSER LE JEUDI.

### *Des soixante et douze disciples de Jésus-Christ et de leur élection.*

Après tout ce qui a été dit ci-dessus, notre Sauveur et Rédempteur Jésus désigna, ordonna et envoya soixante et douze disciples, en dehors des douze apôtres déjà nommés. De même que les douze apôtres avaient été envoyés aux douze lignées d'Israël, pareillement ces soixante et douze disciples durent prêcher l'Évangile à des gentils et païens d'autant de langages différents. Et de même que les apôtres étaient le type des évêques, pareillement ceux-ci furent le type des prêtres. Étant donc envoyés deux à deux, ils s'en allèrent prêcher avec joie; et ils avaient très-grande gloire de ce qu'au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ les diables leur étaient obéissants et soumis. Mais, de peur qu'à l'exemple de Satan l'orgueil ne les fit trébucher, Notre Seigneur rappela ces mêmes disciples, et tous les autres hommes ensemble, à la vraie humilité; et les attirant à soi, il leur dit: Venez à moi, vous tous qui travaillez et fatiguez au travail des vices, et qui êtes chargés du faix des péchés, et je vous donnerai réfection en vous nourrissant et rassasiant. Et les exhortant à pratiquer l'humilité entre

toutes les autres vertus, il dit encore : Prenez et portez sur vous mon joug, et apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur.

Sur quoi saint Bernard ajoute : Quel objet enseigna finalement Notre Seigneur Jésus, auteur et donneur de toutes vertus, en qui la plénitude de la Divinité habitait et habite corporellement ? Ne se glorifia-t-il pas uniquement de l'humilité, comme de la souveraine de ses doctrines et vertus ? Apprenez de moi, dit-il, non pas que je suis sobre, ou chaste, ou prudent, mais que je suis débonnaire et humble de cœur. Apprenez de moi ; car je ne vous renvoie pas aux doctrines des patriarches ni aux livres des prophètes, mais je m'exhibe et montre à vous comme le modèle de l'humilité. Je ne sais par quel dessein ou par quelle cause la Divinité a coutume de s'approcher plus familièrement de l'humilité que de toute autre vertu. Notre Seigneur s'est revêtu d'elle pour la faire apparaître aux yeux des hommes : car il se montra humble de science, de forme et d'habit, nous commandant et louant singulièrement cette vertu, qu'il honora grandement par sa très-spéciale préférence. Ainsi parle saint Bernard.

*Comment Notre Seigneur reprit ceux qui blâmaient ses disciples  
et leur remontra leurs vices.*

Un jour de sabbat, comme Notre Seigneur passait auprès des moissons dans les champs, aucuns de ses disciples, ayant grand faim, prirent des épis et les frottèrent entre leurs doigts pour manger les grains. Les pharisiens les en blâmèrent, disant qu'ils violaient le sabbat. Mais Notre Seigneur les excusa, tant pour la nécessité de la faim qu'ils enduraient, comme David quand il prit et mangea les pains de proposition au temple, que parce qu'ils agissaient en la présence du Seigneur et de son autorité. Regarde-les donc et avise, réduits en pareille extrémité. Sans doute ils l'endurent joyeusement et bellement pour l'amour de la pauvreté. Mais quelle chose à penser, que les princes du monde, en la présence du Créateur et Seigneur de tout, soient dans une si étroite et si austère indigence, qu'il leur convienne se sustenter d'une semblable pâture, à la manière des animaux !

Oh ! qu'elle était douce et agréable aux affamés, cette nourriture ! Pas plus ne l'était aux assoiffés cette eau dont il est dit : Il les désaltéra de la pierre

miellée. Saint Jean Chrysostome remarque à ce propos : Onques en nul lieu ne trouvâmes que le miel ait coulé de la pierre. Mais, au milieu des grandes lassitudes de la route et des tourments de la soif, ils virent de l'eau froide découlant hors des roches : ils la puisèrent et la burent avec de très-violents désirs. C'est pourquoi ils appelèrent cette eau du miel, non pas que sa nature fût changée, mais parce qu'un tel breuvage, dans leur soif ardente, leur était doux comme le miel.

Notre Seigneur Jésus donc regardait en grande compassion ses disciples, car il les aimait très-tendrement. Néanmoins il ressentait aucune joie de les voir ainsi, tant à cause de leur mérite que pour la leçon qu'ils nous donnaient. Cet exemple, en effet, peut nous faire profiter en plusieurs vertus. Et ici reluit merveilleusement l'amour de la pauvreté. La pompe ruineuse du monde est montrée vaine et méprisable. Le savoureux apprêt des viandes est détruit ; la voracité de la bouche, avec sa laide convoitise et ses gloutons appétits, est ralentie et jetée bas. Ici semble se renouveler la bienheureuse simplicité de l'âge primitif, où les hommes se contentaient des fruits des arbres, d'herbes et d'eau pure. Et si aujourd'hui l'on faisait de même, nous n'aurions pas besoin de lits mollets, de cuisiniers, de garde-manger, de plats raffinés, de provisions de toute espèce, d'habillements luxueux et de tant de choses superflues, dans lesquelles l'humain lignage est si malheureusement embesogné et trop ordinairement enlacé.

*Comment Notre Seigneur guérit plusieurs malades ; des paraboles qu'il proposa, et comment de cinq pains et deux poissons il repa cinq mille hommes.*

Au sabbat suivant, Notre Seigneur entra en la synagogue et assemblée des Juifs ; et devant eux, qui l'avisèrent et l'épiaient, il guérit un manchot qui avait la main desséchée. Un autre jour, comme il s'était anuité en oraison, il monta dans une nacelle ; et de là il enseignait la foule qui se tenait au rivage de la mer. Il leur proposa ainsi quatre paraboles : la première de la semence qui tombe sur les terrains battus et secs ; la seconde de la zizanie, c'est-à-dire de la mauvaise semence sursemée après la bonne ; la troisième du grain de sénevé ; la quatrième du froment caché en trois mesures de farine. Puis Notre Seigneur laissa le peuple et s'en vint à la maison. Et là,

comme il avait expliqué en la nef la première parabole, ses disciples lui demandèrent de leur expliquer la seconde ; ce qu'il fit. Et avec ce, il leur en exposa trois autres : la première du trésor caché en un champ ; la seconde de la bonne marguerite, c'est-à-dire de la perle trouvée et achetée ; la troisième du filet lancé et mis en la mer.

Quand le trépas de saint Jean Baptiste fut dénoncé à Notre Seigneur, aucuns jours après, il s'en alla hors de Judée et s'en retourna en son pays de Galilée. Étant venu à Nazareth, il enseignait aux synagogues et assemblées des Juifs, qui s'émerveillaient, croyant que c'était un charpentier, parce qu'ils le disaient fils de Joseph, lequel était charpentier. Aussi ne guérit-il là que peu de personnes, à cause de leur mécréantise. Et lorsqu'il leur dit : Nul n'est accepté ni tenu pour prophète en son pays, ils furent remplis de colère et le boutèrent hors de la cité, pour le mener au sommet d'une montagne et l'en précipiter. Mais il s'évada et leur échappa ; car il leur laissait encore lieu et temps de repentance, et aussi parce que l'heure de sa passion n'était pas arrivée et qu'il n'avait point choisi cette manière de mourir. On montre encore en ce pays le lieu appelé le *Saut de Notre Seigneur*, là où Jésus-Christ, en descendant, se heurta contre la roche, qui à son passage lui fit place ; et les traces des franges de son vêtement, ainsi que la marque de son dos, y apparaissent toujours et se voient très-clairement.

Quand le roi Hérode ouït parler de la renommée de Notre Seigneur Jésus, il dit : J'ai fait, il n'y a pas longtemps, décoller Jean, qui introduisait une nouvelle loi de baptême inusitée, ce pour quoi on l'appelait Jean Baptiste. Quel est donc celui de qui j'entends dire tant de choses ? Ainsi cherchait-il comment il le pourrait voir. Aussitôt que le débonnaire Jésus l'apprit, il se retira secrètement en un lieu désert pour y habiter, afin d'empêcher ses ennemis d'ajouter au meurtre de saint Jean un autre homicide. Notre Seigneur guérit là nombre de gens dans la foule qui le suivait ; et de cinq pains et deux poissons il reput et rassasia environ cinq mille hommes, avec cela que des reliefs ses disciples emplirent douze coffins ou paniers.

Regarde et avise comment Notre Seigneur prend ces pains et ces poissons, et, rendant grâces à Dieu le Père, les baille à ses disciples pour qu'ils les mettent devant la multitude du peuple. En leurs mains il les multiplie par telle manière, que tous en mangent autant qu'il leur plaît ; et néanmoins que de reliefs il en demeure ! Regarde aussi comment ils s'émerveillent entre eux de ce miracle, comment ils en parlent les uns aux autres avec très-grande joie. Ils rendent à Dieu grâces et louanges ; ils mangent et se re-

paissent non pas seulement de corps, mais aussi peut-être de cœur et de pensée.

*De la fuite de Jésus-Christ au désert, lorsque les foules le voulurent ravir pour en faire leur roi.*

Après que notre Sauveur Jésus-Christ eut rassasié la multitude, ils le voulurent ravir et en faire leur roi ; car ils considéraient qu'il pouvait très-bien les secourir et aider dans leurs nécessités, et bien leur semblait que sous un tel chef ils ne pouvaient avoir disette ni famine. Notre Seigneur, connaissant leur volonté, se retira en arrière sur une haute montagne, si doucement qu'ils n'y prirent garde, et pour cette fois ils ne le purent trouver ; car il ne quérât pas les honneurs temporels. Il envoya ses disciples par mer, afin que, si on le cherchait parmi eux, on ne le rencontrât point, et il monta seul en la montagne pour prier.

Tu peux comprendre avec quelle grande étude et cautèle il déclina cet honneur de roi, nous enseignant à tous à faire de même. Ce n'est pas pour lui qu'il le fuit, c'est pour nous. Il savait combien c'est grande folie à nous de penser à tendre aux honneurs qui sont de ce monde. L'honneur est un des plus grands lacs qui nous soient tendus, et l'un des plus griefs que je connaisse pour attraper et trébucher les âmes, soit qu'il consiste en prélation, ou en puissance, ou en savoir. A peine se peut-il faire qu'il ne soit en péril ou en voie de trébuchement, ou même déjà tombé, celui qui se délecte dans les honneurs ; car l'ambition et la convoitise de parvenir jusqu'à eux est un très-mauvais vice et la racine de beaucoup d'autres. Sur quoi saint Bernard nous dit : L'ambition, certes, c'est un mal dangereux, venin secret et pestilence cachée, maître ouvrier en tricherie, maître en hypocrisie, source de vices, aliment de crimes, enrouillure de vertus, teigne rongeur la santé, détruisant les bons remèdes et les tournant en poisons. N'est-ce point la vérité de Dieu qui parle ainsi : Quel profit est-ce à l'homme de gagner le monde entier, s'il se perd soi-même ? Et encore : Vous, puissants, vous serez tourmentés puissamment. Qu'il considère, celui qui veut sérieusement profiter, combien, dans l'ambition, la consolation est vaine et frivole, l'usage court et la fin méconnue. C'est là ce que dit saint Bernard.

Aucuns ambitieux se flattent d'avoir pour mobile le bien des âmes d'au-

trui, et prétendent par là mieux travailler au salut de leurs frères. Mais que leur répond saint Bernard? C'est chose trop forte, voire même impossible, que de la racine amère d'ambition vienne à sortir aucun fruit suave de charité. Et saint Jean Chrysostôme dit aussi : Bien user des honneurs du monde, c'est comme si un homme conversait avec une très-belle et très-gracieuse pucelle, sous cette condition de ne jeter sur elle aucun regard qui ne soit chaste en tout point. Ainsi donc, c'est l'œuvre d'une personne de bon et fort courage de n'user que convenablement de la puissance ou de l'honneur à elle octroyés. Mais, hélas! aujourd'hui l'on considère communément la gloire seule, et non pas la peine. Et, comme ajoute saint Bernard, les clercs de tout ordre, sages et non sages, courent tous ensemble après les charges et cures de l'Église, comme si elles n'impliquaient ni cure ni charge. Combien d'entre eux qui, s'ils sentaient les fardeaux et périls de ces dignités, n'y courraient point avec tant de joie et de confiance parce qu'ils en craindraient la pesanteur! Maintenant qu'on ne voit plus que l'honneur, on a honte d'être simple clerc dans l'Église, et l'on tient pour vils ceux qui ne sont pas élevés aux plus apparents bénéfices.

Et le même docteur, comme pour railler l'ambitieux qui convoite les honneurs, l'apostrophe en cette manière : Fais donc, fais; car le jugement sera très-dur pour ceux qui seront élevés au-dessus des autres, et les très-puissants souffriront très-puissamment. Monte, orgueil, monte, et suis toujours le diable, ton roi. Dresse-toi vite et lève les yeux pour voir toute hauteur. Hâte-toi d'atteindre à quantité de chanoines et de prébendes; envolé-toi jusqu'à aucun archidiaconé. Puis avise en diligence à gagner l'évêché : et dans ce dernier état tu ne seras pas encore en repos. Comment peux-tu t'élever et te conduire de la sorte? Mais ne sais-tu pas que du plus haut degré la chute est plus grave? Car tu ne déchoiras pas petit à petit comme tu seras monté; mais ainsi que la foudre, tout soudainement et en grand désarroi, tu seras trébuché et jeté bas, comme il advint à Satan.

*Comment, la mer ayant accueilli par une tempête le bateau des disciples, Notre Seigneur les remit de frayeur en sûreté, même saint Pierre.*

Pendant que Jésus-Christ Notre Seigneur était sur la montagne en oraison, comme il a été dit, le bateau sur lequel il avait ordonné aux disciples

de le devancer se trouvait fort poussé et démené par les flots. Regarde-les et prends pitié d'eux. Les voilà en grande tribulation et douleur. La tempête les envahit, et tout de nuit; encore sont-ils sans leur Seigneur et maître.

Alors notre Sauveur Jésus, les voyant en peine, descendit de la montagne vers la quatrième veille de la nuit, et se rapprocha d'eux en marchant et passant sur la mer. Vois-le, tout fatigué d'avoir veillé et prié par grand espace, descendre seul dans les ténèbres par un chemin raide et pierreux, dangereux peut-être; et il est nu-pieds. Il va sur la mer d'un pas ferme et aussi sûrement que sur la terre; car alors la créature reconnut son Créateur.

Quand il approcha de la nef, ses disciples épouvantés, croyant que c'était un fantôme, se prirent à crier. Et le débonnaire Sire, qui ne les voulait plus voir en ce tourment, les rassura par ce mot : C'est moi; n'ayez point peur. Alors saint Pierre, confiant en la parole et puissance de Dieu, commença aussi, sur son ordre, à marcher sur la mer. Mais après il chancela et prit peur, et voilà qu'il s'effondrait dans l'eau. Notre Seigneur donc lui tendit la main et le releva, pour qu'il ne se noyât point. Suivant la glose, il le fit aller sur la mer pour montrer la puissance de la Divinité; et il le fit effondrer pour qu'il n'oubliât pas sa propre faiblesse, pour qu'il ne se crût pas égal à Dieu et ne s'enorgueillît point.

Notre Seigneur entra ensuite dans le bateau. Et aussitôt la tempête cessa, et tout rentra dans le calme. Nous trouvons plusieurs fois que le bateau des disciples fut ainsi heurté par les vents et les flots de la mer; mais onques ne trouvons-nous qu'il fut noyé ou chaviré. C'est que toujours Notre Seigneur est présent et prêt à secourir les siens dans le danger. Ce qui fait dire à saint Bernard : Dans la tribulation, je suis avec lui. Or, suivant la parole du Psalmiste, il me vaut mieux être en tribulation avec toi, ô Seigneur, que vivre et régner sans toi, et sans toi posséder la gloire.

*Du sacrement du corps de Notre Seigneur Jésus-Christ  
et de l'instruction touchant ce sacrement.*

Le jour suivant, le peuple vantait fort la nourriture dont Notre Seigneur l'avait ainsi repu. Néanmoins ils prisait encore plus la manne que leurs pères jadis avaient mangée au désert. Alors Jésus leur fit entendre, sur son

précieux corps, un langage tout spirituel; et telles furent ses paroles : Vraiment, vraiment, je vous dis que, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point en vous la vie. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie perdurable.



L'ENSEIGNEMENT DE L' EUCHARISTIE.

Ces paroles, aucuns de ses disciples, qui étaient encore des hommes charnels, ne les comprirent point. Ils les reçurent charnellement, à tel point qu'ils en eurent horreur et dirent entre eux : Ce langage est dur; qui peut l'ouïr ou le comprendre? Et ils s'en retournèrent et le quittèrent. Notre

Seigneur dit à ses douze apôtres : Ne voulez-vous pas aussi partir d'ici ? A quoi saint Pierre, pour lui-même et pour les autres, répondit : Sire, à qui irions-nous ? Tu as en toi les paroles de la vie perdurable.

Nous devons donc être des hommes spirituels et vivre selon l'esprit, tellement que les paroles de Notre Seigneur ne puissent pas nous sembler étranges comme à ces disciples qui, se voyant incapables de les endurer, se départirent de lui. Nous savons qu'elles sont les paroles de la vie perdurable, et nous devons, ensemble avec les douze apôtres, les suivre parfaitement. Mais aujourd'hui on en trouve bien peu qui soient des hommes spirituels, quoique beaucoup en portent l'habit. Les charnels et les spirituels peuvent se reconnaître par ces mots de l'Apôtre : Ceux qui sont selon la chair assavent les choses de la chair, et ceux qui sont selon l'esprit sentent les choses de l'esprit. Toutefois ceux-ci se distinguent plus spécialement à certaines choses, c'est à savoir s'ils sentent le détriment et dommage de l'âme autant et aussi tôt que celui du corps ; s'ils fuient les temps, les lieux et les hommes qui peuvent les blesser en l'esprit aussi promptement comme les dangers corporels ; s'ils s'étudient à méditer sur l'esprit aussi volontiers que sur le corps, et s'ils ne négligent pas plus la nourriture du premier que celle du second (car l'oraison, la prédication, la sainte Écriture, le corps de Notre Seigneur, le divin office réconfortent l'âme comme la viande le corps) ; enfin, s'ils sont soigneux et diligents envers l'esprit comme d'autres envers la chair. Les hommes sont très-soucieux d'avoir en tout temps les vivres et les vêtements convenables, soit pour l'hiver, soit pour l'été. De même, l'homme spirituel doit considérer et bien aviser de quelle grâce il aura besoin en adversité, de quelle grâce en prospérité, quelle chose il doit demander pour ses amis, quelle chose pour ses ennemis, comment il se doit tenir et comporter dans la solitude, comment parmi les hommes, et ainsi du reste.

*Comment Notre Seigneur reprit un pharisien qui blâmait ses disciples, et comment la Chananéenne obtint pour sa fille la guérison.*

Il advint un jour qu'un Samaritain invita Notre Seigneur à dîner, et il y alla, lui et ses disciples. Lorsqu'ils furent assis à table, le Samaritain blâma ces derniers parce qu'ils mangeaient sans se laver les mains. Mais Jésus-Christ le reprit, lui, de son hypocrisie, parce qu'il gardait, ainsi que ses pareils, les coutumes des anciens malgré le commandement de Dieu, et

qu'il cherchait la netteté du dehors plutôt que celle du dedans. Ce qui entre dans la bouche, dit-il, ne souille point l'homme ; mais ce qui sort de la bouche le souille. Et comme ses disciples demandaient ce que cela voulait dire, il répondit : Tout ce qui entre en la bouche s'en va au ventre et passe sans autrement souiller l'homme ; mais du cœur à la bouche viennent les mauvaises pensées, paroles iniques, homicides, adultères, fornications, larcins, faux témoignages et blasphèmes. Telles sont les choses qui souillent l'homme : mais manger à mains délavées ne le souille point. Il appert de là que nous devons beaucoup plus nous inquiéter de la pureté intérieure que de l'honnêteté extérieure.

Notre Sire Jésus s'en allait avec ses disciples aux confins de Tyr et de Sidon, lorsqu'il vint à lui une femme de la terre de Chanaan, dite la Chananéenne, et qui était de la gent des païens. Elle pria Notre Seigneur humblement, et très-doucement, de vouloir bien guérir sa fille, cruellement tourmentée du diable. Et comme elle ne recevait pas de réponse, néanmoins elle insista et cria avec une telle constance, que les disciples le supplièrent pour elle. Alors, parce qu'elle s'était humiliée profondément, elle obtint ce qu'elle demandait. Et toi de même, si, de cœur entier, fidèle et pur, tu persévères en l'oraison et t'humilies devant Dieu, te réputant indigne de ses bienfaits, très-certainement tu verras ta demande exaucée, quelque chose raisonnable que tu sollicites. Ainsi que les apôtres le prièrent pour cette femme Chananéenne, ton ange aussi le priera pour toi et lui présentera ta requête. Car saint Bernard nous dit : Le fidèle et loyal messager désire et quiert la gloire de son Seigneur, et non pas la sienne. Il court et raccourt, et il sert d'intermédiaire entre l'ami et l'amie ; il présente les vœux de l'un et rapporte les dons de l'autre ; il émeut celle-ci, il apaise celui-là. Et, bien qu'il soit une petite personne, c'est lui qui les met en rapport et les réunit ensemble. Aussi est-il connu et familier dans le palais, et n'a-t-il aucune peur d'être repoussé. Ainsi fait l'ange, qui voit à toute heure la face de Dieu.

Tu peux voir par là combien les anges nous servent loyalement. C'est pourquoi nous sommes tenus envers eux à grande révérence. Tous les jours nous les devons louer et honorer, et en leur présence, qui est continuelle, nous bien garder de dire et de faire aucune chose laide ou illicite. A quoi saint Bernard nous exhorte encore en ce langage : Dieu t'a recommandé à ses anges, afin qu'ils te gardent en toutes tes voies. Oh ! que cette parole de l'Écriture doit exciter en toi de révérence, de dévotion et de fiance envers

les anges ! révérence pour leur présence, dévotion pour leur bonté, fiance pour la garde qu'ils font de nous. Va prudemment et sagement là où ils sont présents ; et, en quelque lieu que tu sois, montre ton respect pour ton ange en ne faisant rien de ce que tu n'oserais faire à ma vue. Que rendras-tu à Notre Seigneur pour toutes les choses qu'il te donne et te fait journellement ? En vérité, à lui seul honneur et gloire. Et pourquoi à lui seul ? Parce que c'est lui qui a mandé à ses anges de te garder en toutes tes voies, et que tout bienfait ne vient et n'émane que de lui. Et s'il les a chargés d'un tel soin, s'ils lui obéissent avec tant de charité et nous secourent en des nécessités si grandes, vraiment il ne nous est pas permis d'être ingrats et méconnaissants. Soyons-leur donc dévots ; sachons gré à Dieu d'une si haute et bonne garde. Réclamons-les, honorons-les autant que nous le pouvons et autant que nous le devons. Telles sont les paroles de saint Bernard.

*Comment derechef Notre Seigneur guérit et sauva plusieurs malades, et comment les Juifs le guettaient.*

Notre Seigneur Jésus s'en vint alors à un lieu voisin de la mer, contre la région de Décapolis ou des dix cités, ainsi appelée en mémoire de dix des lignées d'Israël, comme Pentapolis en mémoire de cinq. Il entra là, et guérit un sourd-muet. Puis, étant monté à Jérusalem, un jour de fête, il guérit un homme atteint de langueur à la piscine Probatique. C'était un amas d'eau situé près du temple, et où on lavait les brebis servant aux sacrifices. En ce même endroit, dit-on, fut trouvé le fût de la croix de notre Sauveur. Une fois chaque année, l'ange du Seigneur agitait ladite eau, et alors le premier malade qui entrait dedans était guéri : c'est pourquoi les malades se tenaient tout auprès de cette piscine. Il y avait donc là un paralytique, gisant au lit depuis trente-six ans. Et Notre Seigneur le guérit un jour de sabbat. Puis il s'en vint à Bethsaïde, et on lui amena un aveugle, qu'il conduisit hors de la cité et qu'il guérit également, en lui mettant de sa salive aux yeux et en lui imposant les mains.

Note ici, premièrement, que Notre Seigneur demanda au malade s'il voulait être guéri. Ainsi, nul n'obtiendra le salut sans son propre consentement. C'est pourquoi les pécheurs ne sont point excusables quand ils résistent à la volonté de Dieu et à leur sauvement. Car, selon le mot de saint Augustin,

celui qui sans toi te créa ne te justifiera pas sans toi. Secondement, nous devons soigneusement éviter de reglisser dans le péché; car, si Notre Seigneur nous en a tirés et que nous y rentrions, à bon droit notre ingratitude et méconnaissance en sera plus durement punie, comme Notre Seigneur le dit à cet aveugle : Va et tâche de ne plus pécher, de peur que pire ne t'en advienne. Troisièmement, note que les mauvais tirent de toutes choses leur perte et dommage, comme les bons en toutes choses gagnent et font leur profit. Ainsi, quand ledit paralytique fut délivré de son mal, et au moment où il remportait son lit, les Juifs lui dirent que ce n'était point loisible un jour de sabbat. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri et sauvé m'a dit : Prends ton lit et t'en va. Et alors ils lui demandèrent : Quel est celui qui t'a dit : Prends ton lit et t'en va? Mais ils ne demandèrent pas : Quel est celui qui t'a guéri et sauvé? Et par là nous devons entendre qu'ils cherchaient comment ils pourraient bien reprendre et blâmer Notre Seigneur, et non comment ils le pourraient louer.

Souvent aussi, il advient que les pervers jugent en mauvaise part tout ce qu'ils voient ou entendent; et ainsi, comme on vient de le dire, ils tirent de toutes choses leur dommage et perte. Au contraire, les bons les interprètent en bonne part et ne doutent point qu'elles se fassent selon les desseins de Dieu, qui les opère ou les permet justement. Ainsi prennent-ils en tout leur gain et profit, et tout leur tourne à bien, même les œuvres du diable, et non pas seulement les péchés d'autrui, mais les leurs. Car, après ses péchés, l'homme spirituel en devient plus débonnaire, plus fort à se corriger, plus ardent à travailler, plus sage et avisé dans l'amour, plus prudent et adroit dans l'humilité; par conscience il est plus empressé, par vergogne plus prêt à obéir et plus soigneux à rendre grâces à Notre Seigneur.

*Comment Notre Seigneur remontra aux Juifs leur aveuglerie.*

Notre Seigneur alors, connaissant l'ignorance et félonie des Juifs, se prit à les enseigner très-raisonnablement; car ils avaient murmuré et murmuraient souvent de ce qu'il travaillait le samedi. Et là-dessus, il leur dit que son Père n'avait pas travaillé les six premiers jours seulement, mais qu'il n'avait jamais cessé de travailler pour nous jusqu'à cette heure, et lui-même

avec son Père. Depuis lors, pour cette parole, les Juifs cherchèrent activement à le faire mourir, non-seulement parce qu'il ne gardait pas leur sabbat, mais parce qu'il nommait Dieu son Père et par là se faisait l'égal de Dieu. Il leur parla encore de la puissance, à lui donnée, de ressusciter les morts et de faire le jugement. Et parce qu'ils ne l'avaient point reçu, lui, venant au nom du Père, il leur prédit et annonça franchement qu'ils accepteraient l'Antechrist et l'auraient pour très-agréable, quoiqu'il dût venir en son propre nom.

Revenant ensuite auprès de la mer de Galilée, Notre Seigneur Jésus se retira au désert, où il trouva une multitude de gens. Et là il reprit encore, de sept pains et d'un peu de poissons, plus de quatre mille hommes, sans les femmes et les petits enfants. Lorsqu'il fut arrivé au pays de Césarée de Philippe, il reçut de saint Pierre, pour tous les autres, la confession de la foi, et promit de lui donner les clefs de l'Église. Puis il annonça et prédit à ses disciples sa passion à venir, et il les exhorta à le suivre. C'est alors qu'après avoir exhaussé et glorifié saint Pierre, il l'appela du nom de Satan, parce que le grand et charnel amour qu'il portait à son bon maître lui faisait déconseiller à Notre Seigneur de souffrir sa passion. A l'exemple de Jésus-Christ, tiens aussi pour tes ennemis et adversaires tous ceux qui, sous prétexte d'aucun allègement du corps, te voudraient détourner du bien et de l'exercice spirituel.

*De la transfiguration de Notre Seigneur Jésus-Christ au mont de Thabor.*

Le sixième jour après ce qui vient d'être raconté, Notre Seigneur Jésus mena en la haute montagne de Thabor saint Pierre, saint Jean et saint Jacques. Il les prit à part, et là se transfigura devant eux. Dans sa chair mortelle il leur montra la gloire de son immortalité. En même temps vinrent à lui Moïse et Élie, qui lui parlèrent de sa passion à venir. Le Saint-Esprit y fut aussi présent, sous l'espèce et semblance d'une nuée brillante; et l'on ouït la voix de Dieu le Père dans les nues, disant : C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui je me suis bien complu. Écoutez-le et croyez. Aussitôt les disciples churent à terre, et, comme aveuglés, ils ne virent plus que Jésus seul.

Regarde et avise bien toutes ces choses, et représente-les à ton esprit; car elles sont grandes et hautes.

Le lendemain, à la prière d'un homme, Notre Seigneur guérit son fils, qui était lunatique, attaqué et tourmenté de plusieurs diables, et que ses disciples n'avaient pu délivrer. Quand il fut venu à Capharnaüm et que les quêteurs du cens ou tribut personnel s'approchèrent de lui, il envoya saint Pierre à la mer; et saint Pierre trouva dans la gueule d'un poisson une pièce pesant comme une demi-once, qu'il leur paya pour Notre Seigneur et pour soi. Car, bien que Jésus-Christ eût en sa compagnie une bourse à deniers, il ne voulut point dépenser pour son usage ce qui lui avait été donné pour les besoins des pauvres.

Comme, dans cet acquittement du cens, saint Pierre avait été, pour ainsi dire, égalé et comparé à Notre Seigneur, les disciples quéraient et se demandaient lequel d'entre eux serait le plus grand. Et ils s'approchèrent de leur maître pour le prier de décider cette question. Mais Notre Seigneur, pour les rappeler de leur orgueil à l'humilité, leur montra en exemple un petit enfant, qu'il accolait et embrassait. Et l'on tient pour certain que cet enfant fut saint Martial, qui devint ensuite l'apôtre des Limousins.

*A propos de trois paraboles, et comment nul ne doit désespérer  
de la miséricorde de Dieu.*

Notre Seigneur Jésus montra ensuite, par certaines figures, que l'on doit retrancher et débouter ceux qui scandalisent les petits enfants ou leur sont nuisibles. Et, pour montrer que les tout petits sont vis-à-vis de Dieu très-grands et agréables, il leur proposa trois paraboles, à savoir celle de la brebis perdue et retrouvée, celle de la drachme pareillement perdue, et celle du fils prodigue. Il leur enseigna semblablement la manière de reprendre secrètement le prochain quand il pèche, comment il fallait remettre l'offense de son frère jusqu'à soixante-dix fois sept fois, comment on devait pardonner à celui qui se reprenait à pécher. Puis il leur expliqua la parabole du serf auquel son seigneur rappela la grosse dette qu'il lui avait remise, parce que lui-même refusait d'avoir merci de son propre débiteur pour une très-petite créance.

Ne te veuille donc point désespérer jamais, puisque tant de portes de salut nous sont ouvertes. Saint Jean Chrysostôme nous dit : Si tu désespères à cause de la grandeur de ton péché, rappelle-toi saint Pierre, qui renia la foi ; certes, c'est là un énorme péché, et cependant il est écrit qu'au même instant Notre Seigneur le regarda. Si tu désespères, au contraire, à cause de la multitude de tes fautes, tu as l'exemple de sainte Marie Madeleine, qui avait en elle jusqu'à sept démons ; et néanmoins il est écrit d'elle : Beaucoup de péchés lui sont pardonnés. Si tu te voulais désespérer à cause de leur grande et longue continuation, tu as l'exemple de Dymas le larron, qui persévéra ainsi jusqu'à la mort ; et pourtant il lui fut dit : Tu seras aujourd'hui en paradis avec moi. Si tu désespères pour la notoriété de ton péché, tu as saint Mathieu le publicain, qui siégeait publiquement pour percevoir le tonlieu, et à qui Notre Seigneur dit néanmoins : Suis-moi. Si tu désespères pour la cruauté de ton péché, tu as saint Paul l'apôtre, qui fut présent à la lapidation de saint Étienne, et de qui il est écrit : C'est un vase d'élection. Enfin si tes crimes sont sans nombre, tu as là-dessus une autorité expresse, certifiant que, toutes et quantes fois le pécheur retournera vers Dieu repentant et contrit, il obtiendra son pardon.

Saint Augustin dit à son tour : Si un homme avait perpétré les crimes de tous les autres hommes, s'il s'était désespéré comme Caïn et Judas ; si, de plus, Dieu eût juré qu'il ne lui pardonnerait jamais, et qu'après tout cela ce malheureux, contrit et repentant, lui demandât merci, Notre Seigneur serait plutôt parjure que de ne pas lui pardonner. Et note bien que Dieu, pourtant, onques ne change la disposition et ordonnance de ses secrets conseils. Il fait tout ce qu'il lui plaît, et sa volonté demeure perdurable ; par conséquent il ne se repent de rien, et ne revient pas sur son arrêt pour l'œuvre ou l'action d'un homme quelconque. Mais on peut dire que sa sentence change lorsqu'elle est une menace seulement, et qu'elle n'est pas une disposition arrêtée dans ses mystérieux et éternels desseins. Comme il est dit ci-dessus, si le pécheur se retourne et change par repentance, qui est un don de Dieu seul, pareillement Notre Seigneur modifie sa sentence, qui avait été portée régulièrement, mais autrement qu'il n'était réglé à l'avance dans son plan immuable.

*Comment Notre Seigneur enseigna trois manières de continence, et comment il donna réponse aux Juifs sur la remontrance qu'ils lui firent.*

Quand Notre Seigneur eut ainsi instruit ses disciples, il vint en Judée et fut environné aussitôt de pharisiens, qui lui demandèrent pour quelles causes un homme pouvait laisser et abandonner sa femme. Il leur répondit qu'on ne pouvait la laisser, sinon pour cause de fornication seulement. Et il ajouta que la loi du divorce, par laquelle ils pouvaient en certaine façon refuser et débouter leurs épouses, ne leur avait été octroyée que pour la dureté de leur cœur.

Sur ce, les disciples lui dirent : Il n'est donc point expédient de se marier? Et Notre Seigneur répondit que sa parole n'était pas comprise d'eux tous, mais de ceux-là seuls à qui Dieu donnait de l'entendre. Puis, afin qu'ils ne crussent point que toute espèce de continence fût méritoire, il en distingua trois genres ou manières, c'est à savoir : la continence native et naturelle, qui vient du défaut de la nature; la continence forcée, qui a lieu par contrainte et par un autre motif que la crainte de Dieu; et la continence volontaire, qui est appelée victorieuse, et qui seule est méritoire.

Comme en Judée l'on épiait Notre Seigneur pour l'accuser et le mettre à mort, il s'en retourna de nouveau en Galilée. Vers ce temps, plusieurs personnes de sa compagnie lui parlèrent de certains Galiléens que Pilate avait occis, mêlant leur sang à celui de leurs sacrifices. Un imposteur, qui se disait fils de Dieu, et qui avait séduit nombre de gens du pays, les avait menés à Garizim, prétendant que là il monterait au ciel devant eux. Ils étaient en train d'y accomplir leurs sacrifices, lorsque Pilate survint à main armée, avec une troupe nombreuse, et mit à mort ce soi-disant sauveur, ainsi que tous les autres. Car il craignait fort que cet homme ne séduisît et ne déçût pareillement les Juifs de Judée, qu'il connaissait pour des gens désireux de toutes les nouveautés. Et, comme la compagnie de Notre Seigneur croyait que ces Galiléens avaient été punis de mort parce qu'ils étaient plus mauvais que les autres, il leur dit que les Juifs n'étaient en rien moins pervers et déloyaux, et que, s'ils ne se repentaient, ils périraient pareillement. A ce propos, il leur raconta la parabole du figuier qui ne portait point de fruits, et que son maître voulut, pour cette cause, faire abattre et dépecer.

On approchait d'une fête des Juifs, dite la Cénophège, c'est-à-dire la dédicace du tabernacle. Aucuns de la parenté de Notre Seigneur lui dirent d'aller à Jérusalem en cette occasion, pour montrer la gloire de ses miracles; et cette gloire, ils la quéraient pour en être eux-mêmes participants. Mais Notre Seigneur n'y voulait nullement consentir. Néanmoins il y alla plus tard sans eux et tout seul. Et comme aucuns disaient qu'il était vraiment bon, d'autres qu'il dévoyait et trompait le peuple, il s'éleva là-dessus une discussion dans l'assemblée des Juifs. Les princes des prêtres et les pharisiens envoyèrent de leurs ministres pour le prendre sans coup férir et le leur amener. Mais ceux-ci, étant arrivés devant Notre-Seigneur et ayant à peine commencé à s'entretenir avec lui, furent tellement ébahis, tellement éperdus, qu'ils s'en retournèrent, disant que jamais homme n'avait si hautement parlé.

*Comment Notre Seigneur, après avoir absous une femme accusée d'adultère, prêcha contre l'avarice, et comment les Juifs le voulurent lapider au temple.*

Quand Notre Seigneur se rendit secrètement au temple, comme il vient d'être dit, il eut l'occasion d'absoudre et délivrer une femme accusée d'adultère. Ainsi, là où il rendit la sentence de justice, il rendit aussi la sentence de miséricorde; car l'un et l'autre lui appartiennent, à savoir de punir et de faire merci. C'est alors qu'il enseigna que tout homme doit se garder du péché d'avarice, parce que la vie est courte. Et à ce sujet il proposa une parabole. Un homme très-riche, ayant amassé cette année-là une grande abondance et pleineté de récoltes, décida qu'il ferait élargir ses greniers et dirait à son âme : Mange et bois, et mène bonne vie. Mais soudain il lui fut dit d'en haut : Cette nuit, les diables emporteront ton âme. A qui donc sera tout ce que tu as amassé?

Pour ces propos, et parce qu'il se disait la lumière du monde, le fils de Dieu, existant avant qu'Abraham fût né, les Juifs le voulurent lapider. Alors le débonnaire pasteur se retira et partit sans bruit du temple; car l'heure de sa passion n'était pas encore venue. Sortant de là, il s'en alla par Jérusalem, et rendit la vue à un homme qui était né aveugle, en lui mettant seulement un peu de boue faite avec sa salive. L'homme ainsi

enluminé reconnut tellement ce bienfait, qu'il soutint avec une grande vaillance et fermeté le parti de notre Sauveur Jésus contre les princes des prêtres et les plus grands des Juifs.

Notre Seigneur enseigna encore à un jouvencel, qui lui demandait la voie de la vie perdurable et du salut, quels étaient les signes de la perfection; et à ceux qui laisseraient toutes choses pour l'amour de lui, il promit double récompense, c'est à savoir le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. Il faut entendre par ce centuple les consolations spirituelles et vertus intérieures, que nous connaissons par expérience, et non par doctrine. En effet, lorsque l'âme goûte le parfum de pauvreté, la fleur de chasteté, la saveur de patience, et lorsqu'elle se délecte en elles, te semble-t-il pas qu'elle ait déjà reçu au centuple son salaire? Et si elle monte encore plus haut, jusqu'à visiter l'Époux céleste et posséder la gloire de sa présence, ne reçoit-elle pas alors plus de mille fois la valeur de ce qu'elle avait laissé pour lui? Ne possède-t-il pas toutes choses, dit saint Bernard, celui à qui toutes choses tournent en bien, et n'ont-ils pas le centuple de toutes choses, ceux qui sont emplis du Saint-Esprit, qui ont Jésus-Christ en la poitrine? La visite du Saint-Esprit reconforteur et la présence de Notre Seigneur Jésus, n'est-ce pas plus encore que le centuple? Oh! qu'elle est grande, Sire, l'infinité de ta douceur! dit l'Écriture. Tu l'as réservée pour ceux qui te craignent; tu y mets le comble pour ceux qui espèrent en toi. C'est là le feu que Notre Seigneur voulait voir s'allumer et s'étendre partout. C'est cette vertu d'en haut qui fit saint André embrasser sa croix, saint Laurent railler le tyran qui le torturait, saint Étienne s'agenouiller et prier pour ceux qui le lapidaient. C'est cette paix que Jésus-Christ laissa aux siens quand il leur dit : Je vous donne ma paix. C'est la grâce de dévotion et d'onction qui toutes choses enseigne et que nul ne connaît, hors ceux qui l'éprouvent et la reçoivent. Réjouis-toi donc et rends grâce à Dieu, qui t'a procuré un tel profit, que tu peux ici-bas gagner cent pour un, et néanmoins avoir après la vie perdurable en paradis.

*Comment les pharisiens épiaient à toute heure Notre Seigneur, et comment il leur apprenait le chemin du royaume de Dieu.*

Un jour de sabbat, que Jésus mangeait en la maison d'un prince des pharisiens, il y guérit devant eux un homme hydropique, bien qu'ils l'é-

piassent pour voir si, dans ce jour, qui était la fête des Juifs, il ferait aucune cure ou guérison. Et il leur prouva qu'il lui était bien licite de guérir ainsi durant le sabbat, parce que, si, à pareil jour, aucun de leurs animaux domestiques venait à choir en un puits, ils l'en tireraient aussitôt. Les Juifs avaient d'anciennes ordonnances et coutumes sur les différentes œuvres que l'on devait cesser au sabbat, selon les soixante-dix interprètes; mais, parmi elles, on ne trouve aucune mention de la guérison des maladies, surtout de celle qui s'opérait par la seule vertu de la parole.

Pour blâmer encore l'orgueil des pharisiens, Notre Seigneur exhortait ceux qui étaient invités à quelque fête ou dîner à s'asseoir humblement au plus bas lieu; car tout homme qui s'élève sera rabaissé, et quiconque s'abaisse sera exhaussé et relevé. Il disait, en outre, que celui qui voulait inviter des convives ne devait point prier ses parents, amis ou voisins riches, mais bien les boiteux, les infirmes, les aveugles et les pauvres. Ceux-là n'auraient pas de quoi le lui rendre, et alors le Père céleste le lui rendrait pour eux. Il enseigna encore à certaines gens, assis à table avec lui, que bienheureux serait celui qui mangerait du pain au royaume des cieux, et c'est à cette occasion qu'il proposa la parabole du festin.

Vers l'époque où le Lazare fut ressuscité par Notre Seigneur, on célébra en Jérusalem les fêtes de la dédicace du temple. C'était durant l'hiver; et ainsi cette fête ne regardait pas la première ni la seconde dédicace du temple, mais la troisième. En effet, la première fut faite par Salomon, qui consacra le temple, après l'avoir achevé, le dixième jour de septembre. Le temple ayant été détruit par le roi de Babylone et réédifié par les Juifs revenus du servage, il fut dédié cette fois en printemps, à savoir le douzième jour de mars. Mais, après que le roi Antiochus l'eut souillé des ordures des idoles et qu'il eut profané les vases et ustensiles sacrés, Judas Macchabée restaura et purifia tout, et fit une nouvelle dédicace le cinquième jour de décembre.

Notre Seigneur se rendit donc alors au porche de Salomon, c'est-à-dire à la porte du temple où Salomon avait coutume de se tenir pour prier, et où, le jour de la dédicace, il dressa une colonne d'airain, contre laquelle il pria à genoux. Et comme les Juifs, pour tendre un piège à Notre Seigneur, lui demandaient s'il était le Christ, fils de Dieu, il tempéra sa réponse en disant : Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Ils le voulurent lapider comme blasphémateur, parce qu'en affirmant qu'il était une seule et même chose avec Dieu le Père, il donnait à

entendre qu'il était Dieu lui-même. Mais il leur répondit que la sainte Écriture appelait les hommes des dieux. Or, considère ici la merveilleuse déraison des Juifs : ils voulaient savoir s'il était le Christ, fils de Dieu, et, parce qu'il leur répondait par ses œuvres et miracles, ils le voulaient lapider.

Après les avoir calmés par cette subtile parole, Jésus-Christ partit et s'en alla au delà du Jourdain, au lieu où saint Jean Baptiste avait baptisé. Là, il s'arrêta et demeura avec ses disciples. Regarde-les donc, eux et leur maître, se départir tout tristes, et de tout ton pouvoir aie compassion d'eux.

*Comment Notre Seigneur fut averti de la mort du Lazare  
et le ressuscita.*

Quand Notre Seigneur ouït dire, par un messenger que la Madeleine envoya devers lui, que le Lazare était malade, il resta encore par deux jours au delà du Jourdain, afin de laisser accomplir les trois jours que le Lazare devait passer dans le tombeau. Ensuite il dit à ses disciples, entre autres choses : Lazare, notre ami, est mort, et je suis aise pour vous que je n'aie pas été là. En effet, s'il y eût été, le malade ne serait point mort. Mais allons vers lui, ajouta-t-il.

Considère ici l'émerveillable et diligente bonté de Notre Seigneur envers ses disciples, qui avaient encore besoin de plus de force et de vertu qu'ils n'en avaient. Ils s'en retournèrent donc avec lui, et ils arrivèrent près de Béthanie, où Marthe la première, puis Marie, sa sœur, vinrent au-devant de Jésus. Étant allé avec elles au monument où gisait Lazare, Notre Seigneur commanda d'ôter la pierre posée par-dessus le corps. Mais Marthe, comme pour s'y opposer, lui dit : Sire, il sent déjà mauvais; car il y a quatre jours qu'il est mort. Vois l'amour que ces deux sœurs avaient pour Jésus, puisqu'elles ne voulaient même pas que la puanteur du corps de leur frère arrivât à son nez. Mais lui, levant les yeux au ciel, rendit grâces à Dieu le Père, et, par la vertu de sa voix, ressuscita le Lazare. On croit que le fait eut lieu au même jour qu'on le lit en l'Église durant le carême, c'est-à-dire la sixième férie avant le dimanche où l'on chante *Judica*, ce qui tombait, suivant la loi, le premier jour du premier mois. Et il y avait déjà quantité de gens venus à Jérusalem pour se sanctifier avant la fête de Pâques.

Quand ce miracle fut divulgué, les princes des prêtres et les pharisiens prirent conseil ensemble contre Notre Seigneur : ils craignaient de perdre par lui leurs fidèles et leurs places; car toute la tourbe du peuple s'en allait après lui et croyait en lui, et en même temps il prêchait que leurs sanctuaires étaient devenus inutiles et bons à démolir. Alors Caïphas, l'évêque de cette année-là, déclara, bien qu'il ne le sût point, que la mort de Jésus était expédiente et nécessaire à tout l'humain lignage. O détestable et déloyal conseil ! O mauvais gouverneurs et meneurs du peuple ! O juges félons et très-iniques ! Que faites-vous, malheureux ? A quoi vous conduit votre délire ? Quel motif avez-vous pour traiter de la mort de Jésus-Christ ? Et n'est-il pas là présent parmi vous ? Si vous ne le savez, il entend et connaît chacune de vos paroles et de vos intentions, en sa qualité de maître de toutes choses. Mais il convient qu'il soit fait ainsi que vous l'avez délibéré ; car Dieu, son père, l'a remis et livré en vos mains.

Ce conseil fut connu et divulgué. Mais le sage et prévoyant Seigneur, sachant que tout n'était pas accompli, ne voulut point paraître apertement devant eux. Il se retira secrètement en un désert, près de la cité d'Éphraïm ; et ainsi l'humble Sire s'enfuit loin de ses serfs félons, serfs du diable bien plutôt, en attendant que son heure fût venue. Regarde donc ces excommuniés maudits, s'échauffant et enflammant, dans leur faux et déloyal conseil, contre le débonnaire Jésus et ses disciples, qui s'éloignent comme de pauvres gens perdus. Que crois-tu que dit alors la Madeleine ? En quel état fut mis le cœur de Notre Dame, sa mère, quand elle le vit ainsi partir et qu'elle sut que les Juifs le voulaient occire ? Tu peux ici méditer et penser qu'elle demeura lors avec ses sœurs et la Madeleine, et que Notre Seigneur Jésus les reconforta toutes par l'annonce d'un prompt retour.

*Comment Notre Seigneur revint s'offrir à la mort,  
et comment il mangea en la maison de Zachée.*

Le temps de sa passion approchant, Notre Seigneur, qui plusieurs fois s'était enfui des Juifs, voulut retourner vers eux. Comme il avait usé de prudence, pour montrer qu'en temps et lieu nous devons éviter la fureur des persécuteurs, il usait maintenant de force, et revenait de son plein gré

se livrer aux mains de ses bourreaux. Comme il cheminait avec ses disciples vers Jérusalem et passait par la contrée de Samarie, les gens du pays, fort excités contre tous ceux qui allaient prier au temple, ne voulurent héberger ni lui ni sa compagnie. Saint Jean et saint Jacques, fils de Zébédée, s'en courroucèrent, et ils requirent que le feu du ciel descendît pour les consumer et détruire. Mais cette vengeance, qui, longtemps auparavant, avait été approuvée en Élie le prophète, lorsqu'il obtint que le feu du ciel tombât sur les messagers de Jézabel la mauvaise reine, envoyés pour le mettre à mort, fut blâmée et réprouvée en saint Jacques et saint Jean; car ils ne la désiraient point par charité, comme avait fait Élie, mais par courroux et fureur.

Jésus-Christ, entendant que l'on refusait de l'héberger en Samarie, se remit en route sans murmurer, tout débonnairement, et s'en alla très-loin jusqu'à une autre ville, où il fut logé. Et quand, le soir, il eut mangé avec ses disciples, mû par son grand amour, il leur répéta secrètement ce qu'il leur avait déjà dit : Sachez que je souffrirai la mort sur la croix, et qu'au troisième jour je ressusciterai. Alors saint Jean et saint Jacques, croyant qu'ensuite il régnerait charnellement et temporellement sur Jérusalem, engagèrent leur mère à demander une grâce à Notre Seigneur sans la désigner. Une fois qu'elle vous sera octroyée, lui dirent-ils, vous le prierez de nous faire asseoir l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, en son royaume futur. Mais Notre Seigneur, connaissant leur folie, les rappela à l'humilité et leur montra que, par cette vertu, ils arriveraient plus haut que par l'ambition ou la convoitise des honneurs.

Arrivant ensuite à Jéricho, il guérit et enlumina un aveugle assis sur la voie, qui lui demandait miséricorde à grands cris. Et comme il s'en allait par la cité, un nommé Zachée, qui était prince des publicains et qui désirait le voir, monta sur un arbre; tellement que Notre Seigneur, connaissant et agréant son désir, l'appela et se rendit en sa maison. Or, vois la bénignité dont il usa envers cet homme : il lui donna plus qu'il ne souhaitait; car il lui donna sa propre personne, qu'il n'eût osé demander. Vois aussi la vertu de l'oraison; car le grand désir est la voix de l'oraison fervente. Et c'est pourquoi le prophète s'exprime ainsi : Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres. Ailleurs, Dieu dit à Moïse : Pourquoi cries-tu vers moi? Et néanmoins Moïse se taisait de bouche, mais il parlait du cœur. Regarde donc Notre Seigneur et ses disciples mangeant avec ces pécheurs et conversant familièrement avec eux, afin de les attirer à soi.

*Comment Notre Seigneur retourna en Béthanie, où la Madeleine oignit son chef et ses pieds.*

Six jours avant la Pâque, c'est-à-dire la veille du dimanche que nous appelons Pâques-Fleuries, Notre Seigneur se rendit à Béthanie, qui était à deux milles de Jérusalem. Il se tint en la maison de Simon le lépreux, qu'il avait guéri autrefois, mais qui avait conservé ce surnom; et beaucoup de Juifs, assemblés pour la fête, vinrent le trouver là, principalement pour voir Lazare, dont ils savaient la résurrection. Ils avaient très-grand désir de le voir aller, parler, boire et manger comme avant sa mort. Plusieurs l'avaient déjà vu; et comme il avait été quatre jours entiers au tombeau, que son corps avait subi corruption et vermine, ils s'émerveillaient fort de ce ressuscitement (mais sans raison, puisque Dieu est tout-puissant). Les princes des prêtres imaginèrent donc et délibérèrent entre eux qu'il fallait mettre à mort le Lazare.

On avait apprêté à Notre Seigneur une cène ou souper. Marthe, sœur de Lazare, y servait, et son frère était un de ceux qui séaient à table. Saint Augustin dit même qu'il décrit en détail à ceux qui mangeaient avec lui les lieux des peines et le siège de l'enfer. Marie Madeleine ouvrit alors un vase de marbre, plein d'onguents très-précieux, et en répandit sur le chef de Notre Seigneur Jésus. Puis elle oignit pareillement ses pieds et les essuya de ses cheveux, faisant par dévotion ce qu'elle avait fait autrefois par contrition; car elle aimait Jésus-Christ par-dessus toutes choses, et ne pouvait se rassasier de le servir et de lui complaire. C'est en mémoire de cette action que, le samedi d'avant Pâques-Fleuries, le pape doit, chaque année, faire don et aumône aux pauvres : car les pauvres sont les pieds de Notre Seigneur, touchant encore la terre tandis qu'il trône au ciel. Et, à cause de la distribution qui l'occupe, le pape n'entre en aucune église ce jour-là, bien qu'aux autres jours de la sainte quarantaine il ne manque pas de faire station.

*Comment Judas Iscariote fut poussé, par sa convoitise désordonnée, à vendre aux Juifs son Dieu et son Seigneur.*

Judas Iscariote, qui était à ce dîner chez Simon le lépreux, montrait un grand dédain et paraissait murmurer de la perte des onguents répandus sur Notre Seigneur; car il était larron et homme de large conscience. Toutefois, il portait la bourse contenant l'argent que l'on donnait à Jésus-Christ; et il en volait une part pour sa femme et ses enfants. Lorsque Notre Seigneur, selon sa manière accoutumée, soutint et défendit la Madeleine, Judas demeura fort courroucé, et cette maudite indignation lui inspira l'idée de vendre et trahir son Seigneur et son Dieu. Dès le quatrième jour ensuite, il le vendait pour trente deniers d'argent.

Regarde donc et avise Notre Seigneur, soupant en la maison de Simon le lépreux, et conversant avec lui et les siens un petit nombre de jours, c'est à savoir jusqu'à sa passion. Cependant il demeurait plus encore dans la maison de Lazare, qui était en ce moment son principal refuge; et là aussi sa mère reposait avec ses sœurs, très-honorée de tous et en particulier de la Madeleine, qui, à toute heure, l'accompagnait en grande humilité et ne s'en départait en aucune manière. Considère encore combien cette tant sainte et tant noble dame était craintive et épouvantée pour son bien-aimé fils, qu'elle ne voulait plus quitter. Et lorsque, défendant la Madeleine contre le murmure de Judas le faux traître, il disait : Cette femme a versé des onguents sur mon corps afin de m'ensevelir; ne crois-tu point qu'à cette parole le glaive transperça le cœur de sa très-glorieuse mère? Pouvait-il plus clairement et plus expressément annoncer sa mort? Aussi, tous les autres étaient pareillement effrayés; tous, remplis d'angoisseuses pensées, conversaient ensemble, allant de ci, de là, comme font les gens qui ont à se dire de pénibles choses. Aie donc compassion d'eux, et mêle-toi volontiers à leur entretien.

CINQUIÈME PARTIE



# VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp. Fonds Français N° 181

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Huet, sc.

Imp. brev. Georges Huetzel

1. ENTRÉE DE JÉSUS À JÉRUSALEM
2. JÉSUS CHASSE LES VENDEURS DU TEMPLE
3. ON AMÈNE À JÉSUS LA FEMME ADULTÈRE
4. JÉSUS INTERROGÉ PAR LES PRÊTRES



## CINQUIÈME PARTIE



*CI COMMENCE LA CINQUIÈME PARTIE DE CE LIVRE,  
A LIRE, MÉDITER ET PENSER LE VENDREDI.*



*De la dernière venue de Notre Seigneur Jésus-Christ en Jérusalem.*

Le temps était venu où Notre Seigneur Jésus-Christ voulait donner remède au monde par la passion de son propre corps. Le lendemain donc, c'est-à-dire le dimanche de Pâques-Fleuries, de très-grand matin, il s'appêta pour aller en Jérusalem d'une manière nouvelle et inusitée, toutefois en la forme et condition qui depuis longtemps avait été prophétisée. Au moment où il allait se mettre en chemin, Notre Dame, sa mère, d'un très-piteux regard, le retenait comme elle pouvait; et pour ses disciples pareillement, cela semblait chose dure et griève. Ah! c'est qu'ils l'aimaient alors à grand amour et à grande charité, et tout ce qui le blessait ou l'offensait leur était amer et pénible. Mais Notre Seigneur en avait disposé autrement: il savait ce que demandait le salut de tous. Il se mit donc en route avec sa compagnie, pauvre et petite, mais loyale et fidèle. Et quand il fut arrivé à Bethphagé, à mille pas de Jérusalem, vers l'orient, près d'une voyette appelée la Voyette des Prêtres, il s'arrêta et attendit. De là, il en-

voya deux de ses disciples en la ville de Jérusalem, pour lui ramener une ânesse et un ânon, qui se tenaient en un carrefour et qui étaient à louer pour le service des pauvres. On dit même que l'ânesse était commune aux pauvres qui n'avaient ni juments ni autres bêtes pour s'aider; et quand aucun d'eux s'en était servi, il lui donnait à manger, ainsi qu'au petit ânon. Tous deux étaient nourris de la sorte et gardés pour l'usage public; pourtant l'ânon, jusqu'à ce jour, n'avait été monté par personne. Ces animaux peuvent représenter la chair et le vain désir, que nous devons mettre tous les deux sous le joug, afin que Notre Seigneur, par sa grande bonté, daigne seoir et habiter en nous.

Jésus-Christ monta premièrement sur l'ânesse, et un instant après, par humilité, il monta sur l'ânon. Les disciples avaient posé leurs vêtements sur sa monture. Ainsi chevauchait le Sire de l'univers. Et bien qu'il fût très-juste et très-convenable de lui rendre honneur, il n'usa de nuls destriers, coursiers ni roussins dans ses triomphes. Regarde donc comment, en cette glorieuse circonstance, il condamna et dédaigna la pompe fastueuse du monde. Car ces deux chétives et pauvres bêtes n'étaient point ornées de freins et de selles dorées, ni couvertes de draps d'or et de soie, à la manière outrecuidante des grands. Elles n'étaient parées que d'humbles et vils habits; et au lieu de freins dorés, elles avaient chacune un licol de corde. Pourtant c'était le Roi des rois et le vrai Seigneur des seigneurisants.

*Comment, à l'entrée de Notre Seigneur en Jérusalem, il lui fut fait grande fête et grand honneur.*

Quand Notre Seigneur fut arrivé à la descente du mont Olivet, beaucoup de ceux qui l'avaient accompagné étendirent leurs vêtements sur son passage, au milieu de la voie publique. Les autres coupaient, au bas des arbres, des rameaux de palmiers et d'oliviers, et les jetaient devant lui sur le chemin. Et la grande foule qui s'était assemblée pour la fête, ainsi que les enfants et le petit peuple de Jérusalem, apprenant cela, prirent et portèrent dans leurs mains des rameaux semblables, et coururent à sa rencontre jusqu'au mont Olivet. Avec des hymnes, avec des tapis de vêtements, avec des branches d'arbre, et en grande liesse, ils le reçurent comme roi

et le menèrent ainsi jusque dans la ville. Et ceux qui allaient devant, comme ceux qui suivaient, criaient : Hosannah ! c'est-à-dire : Je te prie, sauve-nous !

Aucuns pharisiens de la foule disaient à Notre Seigneur d'empêcher ses disciples de crier de la sorte. Il répondit : Si ceux-là se taisent, les pierres crieront. Et en effet, au moment de la passion, quand les disciples se turent, les pierres se fendirent et crièrent qu'il était le Seigneur du monde. Mais ceux qui l'avaient accueilli avec tant de révérence et d'honneur n'attendirent pas longtemps avant de faire tout le contraire, comme on le verra ci-après. Par un même peuple, dit saint Bernard, en un même lieu et en un même temps, ou très-peu de jours après, notre Sire fut reçu en triomphe et cruellement crucifié. Oh ! quelle différence et quelle opposition, de cette parole : Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! à cette autre parole qui suivit : Ote, ôte-le, crucifie-le ! Et de ce nom de roi d'Israël, qu'on lui donnait alors, à cette déclaration : Nous n'avons point de roi, sinon César l'empereur. Que ces rameaux verdoyants sont dissemblables de la croix ! Que ces fleurs sont loin des épines ! Et pourtant celui qu'on faisait passer sur les habits d'autrui fut bientôt après dépouillé des siens propres, et on jeta le sort pour se les partager. Maudite sois-tu, amertume de mes péchés ! C'est pour te chasser et te détruire à tout jamais que mon Seigneur fut condamné à endurer tant et de si horribles douleurs.

*Comment Jésus-Christ Notre Seigneur pleura en ce monde par trois fois, et la cause spéciale pourquoi il pleura.*

Notre Seigneur, à la gloire et aux louanges qu'on vient d'entendre, mêla aussi les pleurs. Quand il fut arrivé à deux bons traits d'arc de Jérusalem, sachant la destruction à venir de cette cité, il pleura sur elle, en disant : O cité ! si tu connaissais ta chute prochaine et les causes qui l'amèneront, certes tu pleureras, et non sans raison.

Nous devons savoir que, d'après l'Écriture, Notre Seigneur pleura par trois fois en ce monde : la première, à la résurrection de Lazare, par compassion pour la misère humaine, à laquelle celui-ci retournait ; la seconde fois, il pleura sur l'ignorance et l'aveuglement des hommes, qui ne con-

nurent point l'heure de sa visite ; et la troisième fois, il pleura, suspendu à la croix, sur la malice du genre humain, prévoyant que sa digne mort et passion ne profiterait pas à tous. Il est fait mention de ces trois fois au texte de l'Évangile. Mais notre mère sainte Église tient et croit qu'il pleura en outre aux jours de son enfance. C'est pourquoi elle chante : L'enfant crie et pleure tendrement, couché en l'étroite et dure crèche. Ce qu'il faisait alors pour céler au diable le mystère de son incarnation.

Regarde-le donc et avise-le bien, pleurant encore maintenant. Il ne pleure point de petites larmes ni d'involontaires, mais il pleure largement et sans feinte. Il s'afflige vraiment avec son peuple, et de cœur amer il plaint et déplore son grand péril, et lui prédit sa destruction temporelle. Regarde aussi comment ses disciples s'empressent autour de lui, avec crainte et révérence. Et ne crois pas que, lorsqu'ils le voient pleurer, ils puissent eux-mêmes retenir et arrêter leurs larmes.

*Comment Notre Seigneur Jésus, en entrant au Temple, abattit  
les tables des changeurs.*

Notre Seigneur entra donc en la cité de Jérusalem avec tant d'honneur et de liesse, que tous les habitants, spécialement les plus grands, demandaient : Quel est celui-ci ? Et le peuple répondait : C'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. Il s'en vint droit au temple et y pénétra, pour montrer que la ruine de Jérusalem, sur laquelle il avait pleuré, adviendrait surtout par la faute des prêtres de la loi. En effet, les prêtres, dans un but d'avarice, vendaient au porche du temple des offrandes de toute espèce, afin que les visiteurs ne s'en retournassent point sans offrir quelque chose. Et pour que les pauvres, qui n'apportaient rien avec eux, ne pussent prétexter le défaut de pécune, ils avaient mis là de grands étaux et établi des changeurs, qui leur prêtaient de l'argent sous caution. Alors Notre Seigneur fit avec des cordes un grand et gros fouet, à l'aide duquel il chassa hors du temple les vendeurs et les acheteurs ; puis il abattit tables et tréteaux, en disant : Il est écrit que ma maison sera appelée la maison de prière ; et vous, vous en avez fait et voulez faire une fosse à larrons.

Aucuns maintiennent que des yeux de Jésus-Christ partait en ce moment comme une foudre rayonnante, dont les prêtres et lévites furent tellement épouvantés, qu'ils n'osèrent ni ne purent lui résister. Pareillement les clercs et religieux, qui sont députés et ordonnés pour le service de Dieu dans l'église, doivent craindre, s'ils s'emploient aux affaires séculières et mondaines, d'être rejetés de Notre Seigneur et en butte à son indignation.

Ensuite il vint à Jésus des boiteux, des infirmes, des aveugles, et il les guérit dans le temple même. Les princes des prêtres et les scribes, très-émerveillés, lui dirent : Montre-nous tel signe que nous puissions croire ; car, pour ceux-là, nous ne croyons pas qu'ils t'appartiennent. Et Notre Seigneur répondit : Défaites ce temple, et en trois jours je le referai. Cette parole, notre Rédempteur Jésus la disait de son très-précieux corps, qui devait mourir et ressusciter au troisième jour, et non par manière de commandement ni de conseil, mais simplement pour prédire le fait.

Et comme il regardait les riches déposer leurs dons et offrandes au gazophilace ou tronc de l'église, il vit une pauvrete qui mettait dans ledit tronc deux petites pièces de cuivre, pouvant valoir le quart d'un sicle, c'est à savoir cinq quarts d'un petit denier. Alors il dit à ses disciples que cette femmelette y avait, à son gré, plus mis que tous les autres ; car c'était tout son avoir, tandis que, pour ceux qui avaient donné largement et abondamment, ce n'était qu'une partie du leur, et encore bien petite. Il enseigna aussi à ceux qui se confiaient en eux-mêmes et s'appuyaient sur leurs bonnes œuvres la parabole du pharisien et du publicain ; et il leur répéta que tout homme qui s'exhausse sera abaissé, mais que tout homme qui s'humilie sera exhaussé.

*Comment, le jour de Pâques-Fleuries, au soir, Notre Seigneur retourna en Béthanie.*

Tout le jour de Pâques-Fleuries, Notre Seigneur Jésus demeura au temple, prêchant au peuple et répondant aux princes des prêtres, jusques vers le soir. Et bien qu'au matin il eût été reçu et honoré comme dit est, néanmoins il ne s'en trouva pas un qui l'invitât chez lui et l'hébergeât. Tout ce jour donc, lui et les siens demeurèrent en Jérusalem sans manger,

ni boire ; et le soir seulement, après avoir avisé à toutes choses, il retourna en Béthanie avec ses disciples et y séjourna. C'est, dit la glose, parce qu'il était pauvre et éloigné de toute flatterie, que pas une âme, dans cette grande ville, ne lui voulut offrir l'hospitalité.

Regarde-le maintenant, et considère avec quelle humilité il s'en retourne suivi de sa petite compagnie, lui qui était venu le matin si honorablement. Donc tu peux bien voir que l'on ne doit guère compter sur les honneurs mondains, qui en si peu de temps finissent et disparaissent. Considère aussi comment les disciples étaient joyeux en leur cœur quand la multitude glorifiait ainsi leur Seigneur et maître, et plus encore quand ils s'en revenaient avec lui à Béthanie, dans un gîte certain ; car toutes les fois que Jésus allait à Jérusalem, ils avaient grand peur et frayeur pour sa personne et pour eux-mêmes. Néanmoins il y retourna chaque jour au plus grand matin, depuis le samedi d'avant Pâques-Fleuries jusqu'au jeudi suivant, jour de la Cène ; et chaque jour il parlait aux Juifs et accomplissait publiquement sa besogne dans la cité. A la nuit, il s'en allait avec les siens et revenait à Béthanie, où il restait jusqu'au matin.

C'est pourquoi cette semaine est dite la semaine peineuse : car, dans toute sa durée, Notre Seigneur travailla grandement pour restaurer le monde, comme il avait travaillé la première semaine pour le créer. Et même au milieu de la nuit, Nichodémus, un prince des Juifs, par crainte du peuple ou parce qu'il avait honte d'apprendre (car il était docteur), s'en vint à Jésus-Christ pour se faire instruire : et, à sa demande, Notre Seigneur l'enseigna de nuit très-humblement, et lui apprit l'entrée du royaume de Dieu son père ; si bien que Nichodémus s'en retourna tout réconforté en sa maison.

*Des choses que Notre Seigneur fit et dit les lundi, mardi et mercredi de la grande semaine ; et premièrement comment il renvoya quitte la femme accusée d'adultère.*

Le jour suivant, c'est à savoir le lundi de la semaine peineuse, à l'aube du jour, Notre Seigneur Jésus partit de Béthanie avec sa compagnie, et s'en vint à Jérusalem. Il entra au temple ; et là il enseignait debout le peuple et les pharisiens, qui le jalouaient et l'épiaient, parce qu'ils le savaient

# VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp. fonds français N° 181

Manuscrit du 15.<sup>me</sup> Siècle



Georges Harivel, exc.

Imp. brev.® Georges Harivel

1. JUGEMENT DE LA FEMME ADULTÈRE      2. JÉSUS ENSEIGNANT DANS LE TEMPLE



prêcheur de pitié et de miséricorde et qu'il avait pour ce motif la faveur de la foule. Ils lui amenèrent une femme prise en adultère, qui, selon la loi, devait être lapidée, et lui demandèrent ce qu'il en fallait faire : ils espéraient, s'il la condamnait à être lapidée, pouvoir le railler comme cruel et dépourvu de cette miséricorde qu'il prêchait au peuple, et, si au contraire il l'absolvait, le condamner lui-même comme ennemi de la loi. Mais Notre Seigneur Jésus évita l'une et l'autre embûche, et dans son jugement garda tout à la fois justice et miséricorde. Il s'inclina humblement, et de son doigt écrivit sur la terre ; puis il se redressa en disant : Celui de vous qui est sans péché, qu'il lui jette la première pierre.

Quelle chose écrivit Notre Seigneur ? Cela n'est point certain, quant à la lettre. Toutefois aucuns disent, comme saint Jérôme semble l'affirmer dans une épître, qu'il écrivit ces mots : Terre, terre, engloutis ces hommes dévoyés ! Ou bien, selon la glose, il écrivit : O terre ! tu accuses la terre. Ou encore, suivant une autre glose, il écrivit les péchés de ces mêmes hommes ; et cette écriture était de si grande vertu, que chacun d'eux y lisait et reconnaissait ses propres fautes. Ils se départirent tous et s'en allèrent ; et alors Jésus dit à la femme : Où sont ceux qui t'accusent ? Comme s'il eût voulu dire : Ceux qui étaient venus ici requérir et demander justice sont chassés par le jugement de justice. Nul ne t'a condamnée ; car chacun d'eux se savait pareillement coupable et entaché. Et moi non plus, je ne te condamnerai point. C'est-à-dire : Ces hommes t'ont laissée sans te juger, à cause de leurs crimes ; et moi, je t'absous et délivre par ma débonnairété. Va et ne veuille plus pécher. Ainsi rendit-il un jugement de miséricorde et de justice, de miséricorde en pardonnant les péchés passés, de justice en recommandant de ne plus pécher : car les voies de Dieu sont toujours bonté et vérité.

*Comment aucuns païens voulurent voir Notre Seigneur, et comment, ce jour-là, Jésus-Christ fut glorifié de Dieu son père.*

Aucuns païens étaient en ce jour venus à Jérusalem, afin d'y honorer Dieu durant la fête. Ils rencontrèrent saint Philippe et lui dirent : Sire,

nous voulons voir Jésus. Alors saint Philippe prit avec soi saint André, et tous deux avertirent Notre Seigneur, qui très-humblement répondit : L'heure est venue où doit être glorifié le Fils de l'homme. Comme s'il eût dit : La plénitude des nations et païens croira en moi. Mais cela ne devait advenir qu'après sa douloureuse passion ; ce qu'il déclara en ajoutant : Vraiment, vraiment, je vous le dis ; si le grain de froment tombant sur la terre n'y meurt point, il demeure stérile ; mais, s'il y meurt, il produit beaucoup de fruit. Parole qui doit s'entendre aussi de la mortification de la chair et des vices, produisant la vivification de l'esprit et l'accroissement des vertus.

Jésus-Christ dit ensuite : Père, glorifie-moi dès cette heure. Et incontinent une voix vint du ciel, disant : Je t'ai glorifié aussi, et je te glorifierai de rechef. C'est à savoir : Je t'ai glorifié au baptême et à la transfiguration ; je le ferai encore en ta résurrection et ascension, et au jour du jugement. Aucuns disaient de cette voix que c'était le tonnerre, et d'autres que c'était des anges qui parlaient à Notre Seigneur. Alors il dit à ses disciples : Cette voix s'est fait entendre non pour moi, mais pour vous. Maintenant le jugement du monde va se faire, maintenant sera jeté dehors le prince du monde (ce qui signifie : le prince de ceux qui aiment le monde perdra la puissance d'attirer à soi comme il a fait jusqu'ici) ; et moi-même, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi toutes choses.

*Des questions posées à Notre Seigneur, et comment il parla de César.*

Le mardi matin, Notre Seigneur revint au temple, et les princes des prêtres l'abordèrent en disant : Par quelle puissance agis-tu ainsi journellement ? Pourquoi jettes-tu hors du temple ceux que tu veux, quand tu n'en es pas l'huissier ? Et toi, qui nous veux prêcher et enseigner, tu n'es pas suffisant ni compétent pour le faire. Mais Jésus-Christ, rabattant le clou par un clou, se tourna vers les autres et leur expliqua la droite vérité. Il leur montra la cause qui le faisait agir au moyen de la parabole des deux frères, dont le père dit à l'un : Va travailler en ma vigne. Celui-ci répondit : Je n'irai pas. Et après, néanmoins, il se repentit et y alla. Le père dit aussi

à l'autre fils : Va travailler en ma vigne. Et il répondit : Je m'en y vais. Toutefois il n'y alla point. Puis il leur proposa la parabole des ouvriers de la vigne, qui insultèrent, battirent et blessèrent les sergents envoyés par leur sire, et ensuite mirent à mort son fils unique. Enfin il leur raconta la parabole des noces du roi, et de celui qui n'était point vêtu des habits de nocés, c'est-à-dire du vêtement de charité.

Alors les scribes et pharisiens, pour le surprendre, lui posèrent une question venue des Juifs, à savoir s'ils devaient ou non payer le cens et tribut à César l'empereur. Mais il leur répondit qu'ils gardassent à Dieu son droit, puis ensuite à César. Et il évita prudemment leurs pièges en disant : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Après plusieurs autres enseignements, il sortit du temple, et prédit à ses disciples la destruction dudit temple, les signes de la ruine de Jérusalem et ceux de son second avènement, au jour du jugement et de la consommation du monde. De même qu'en la grange on vanne et purifie le froment pour le mettre au grenier, tandis que la paille est laissée pour brûler au feu, ainsi sera fait, dit-il, à ce dernier jugement.

*Comment, le mercredi de la sainte semaine, Judas traita avec les Juifs pour livrer Notre Seigneur.*

Le même jour, c'est-à-dire le mardi, vers le soir, Jésus-Christ dit à ses disciples : Vous savez qu'après deux jours passés, à savoir le cinquième jour de cette semaine, sera sacrifié l'agneau de Pâques ; alors le Fils de l'homme sera trahi, livré et crucifié. Or, le quatrième jour, le mercredi, les princes des prêtres et les plus anciens du peuple, considérant que Notre Seigneur Jésus s'en était allé et qu'il avait dit : Vous ne me verrez plus, s'assemblèrent en la salle de Caïphas, et cherchèrent par tous les moyens comment ils le pourraient prendre et mettre à mort. Judas Iscariote, quand il ouït parler de cette assemblée, y vint aussitôt, et fit avec eux un traité pour leur livrer Jésus-Christ le lendemain, pour le prix de trente deniers d'argent. Il lui avait entendu dire que dans trois jours il serait mis à mort, et, croyant qu'il resterait détenu dans le tombeau, il voulait faire en sorte que cette mort si prochaine lui rapportât gain et profit. Car il était larron,

et, en vendant son propre maître, il espérait recouvrer l'argent que lui avait fait perdre la généreuse onction de la Madeleine : tant son cœur était plein de rapine, de trahison et de mauvais génie.

Que me voulez-vous donner ? dit-il aux Juifs, et je vous le livrerai. Ainsi met-il son Seigneur en vente, comme l'on fait d'un pauvre et vil serf. Et encore leur laisse-t-il le prix à fixer, comme lorsqu'on met en vente des choses de minime valeur ; car, au contraire, quand ce sont choses précieuses et tenues pour chères, l'acheteur vient demander au vendeur : Combien en voulez-vous avoir ? C'est en ressouvenance de cette vente de Notre Seigneur qu'entre tous les jours de jeûne de l'année le mercredi tient la première place, après le vendredi.

*Comment les Juifs persévérèrent en leur ingratitude à l'encontre de Notre Seigneur, quelque bien qu'ils trouvassent en lui.*

Quand Judas Iscariote eut ainsi fait sa convention, il chercha comment il pourrait livrer Notre Seigneur convenablement, sans s'exposer au mécontentement du peuple. Or, considère combien Jésus-Christ, dans ces mêmes jours, travailla grandement pour les Juifs, et comme ceux-ci, méconnaissant toutes ses bontés, lui rendirent le mal pour le bien. Sur quoi saint Anselme s'écrie : O Sire Jésus ! tu vins aux brebis de la maison d'Israël, qui périssaient ; tu éclairas la lampe de la parole divine pour l'enluminement du monde, et tu annonças le royaume de Dieu à tous ceux qui voudraient t'obéir et te suivre ; tu montras la vertu de la divinité en guérissant et délivrant toutes personnes malades, grevées et tourmentées : et tu fis toutes ces choses de ton plein gré, pour néant ! Mais leur cœur fol et insensé était tant obscurci, qu'ils jetèrent loin d'eux tes paroles et ta sainte doctrine, excepté un petit nombre de nobles champions, que tu avais élus, Sire, entre les rebuts du monde, pour combattre et vaincre par eux les puissances. Ils ne se sont pas contentés d'être ingrats, rebelles et méconnaissants de tant de bienfaits bénins et gracieux ; mais, qui plus est, ils t'ont par maintes fois et en maintes manières accablé de vilenies et d'outrages, toi, le Seigneur des seigneurisants. Ils ont dit : Cet homme n'agit pas de par Dieu, mais de par le prince des diables. Il déçoit et formène la multitude du peuple.

C'est un dévoreur, qui mange et boit avec excès, et qui est l'ami des publicains et des pécheurs.

Et toi, Sire, tu enduras très-patiemment ces blasphèmes et dérisions ; tu souffris débonnairement le danger d'être lapidé, et tu te contins devant eux comme un homme qui n'entend point et qui n'a dans la bouche ni arguments ni répliques. Certes, grande confusion devrait retomber sur nous, quand nous ne savons supporter aucunes petites adversités qui nous adviennent, après que Jésus-Christ Notre Seigneur a enduré tant de tribulations. Et ne méritons-nous pas l'ire de Dieu, qui nous a fait et tous les jours nous continue tant de bien, lorsque nous ne pouvons souffrir pour l'amour de lui un petit peu de peines et d'injures ?

*De la cène de Jésus-Christ Notre Seigneur avec ses disciples ;  
et premièrement de l'apprêt et ordonnance de ladite cène.*

Quand fut arrivé le temps déjà imminent des miséricordes et misérations de Jésus-Christ Notre Seigneur, le temps où il avait décidé de sauver et de racheter son peuple, non point par des choses corruptibles comme l'or ou l'argent, mais par son sang très-précieux, il voulut faire avec ses disciples une mémorable cène ou souper, avant de se départir de leur compagnie. Cette cène fut, certes, un très-grand fait ; et grandes et puissantes sont les choses qu'y accomplit le débonnaire Jésus. Présente-toi donc avec une souveraine attention pour y assister : car, si tu te tiens dignement et diligemment, le très-vertueux Sire ne te laissera pas t'en retourner sans être repu. En cette cène sont à considérer et méditer quatre objets principaux : premièrement la cène ou souper corporel ; secondement le lavement des pieds des disciples par Jésus Notre Seigneur ; troisièmement l'institution et établissement du saint sacrement de son très-digne et très-précieux corps ; quatrièmement la composition et ordonnance du très-authentique sermon que prononça Notre Seigneur. Et nous pourrons amplement voir et comprendre ces quatre objets en continuant notre matière tout par ordre.

Au premier jour des azymes, c'est à savoir au jour où l'on devait, vers le soir, sacrifier l'agneau pascal et le manger avec des azymes, qui sont des pains sans levain, Jésus envoya en avant saint Pierre et saint Jean vers un

sien ami qui demeurait au mont de Sion. Il y avait chez celui-ci une grande salle toute parée pour y apprêter et y manger la pâque. Au défailir du jour, Notre Seigneur avec ses disciples entra en Jérusalem et s'en vint audit lieu. Or, regarde-le dans cette maison, parlant aux siens des paroles de salut. Entre-temps, aucuns des soixante-douze disciples préparaient le souper; et même on lit en la légende de saint Martial que ce dernier fut occupé, durant toute la vèprée, à servir Notre Seigneur et les douze qui étaient assis en sa compagnie. C'est lui qui porta au très-débonnaire Jésus l'eau dont il lava les pieds des apôtres. Et l'on raconte encore que saint Martial était ce petit enfant que Notre Seigneur plaça au milieu de ses disciples en disant : Je vous dis pour vrai que, si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez point au royaume des cieux. Le petit enfant, s'il voit aucune belle femme, ne s'y délecte point. Il ne convoite ni richesses ni possessions. S'il est battu, il ne s'en souvient pas, et ne requiert pas vengeance. Il suit volontiers son père et sa mère, bien qu'ils soient pauvres ou souffreteux, et pour nul autre ne les veut abandonner.

*Comment Notre Seigneur avec ses disciples mangea l'agneau de Pâques ; comment il parla de celui qui le trahirait, et du pain qu'il brisa.*

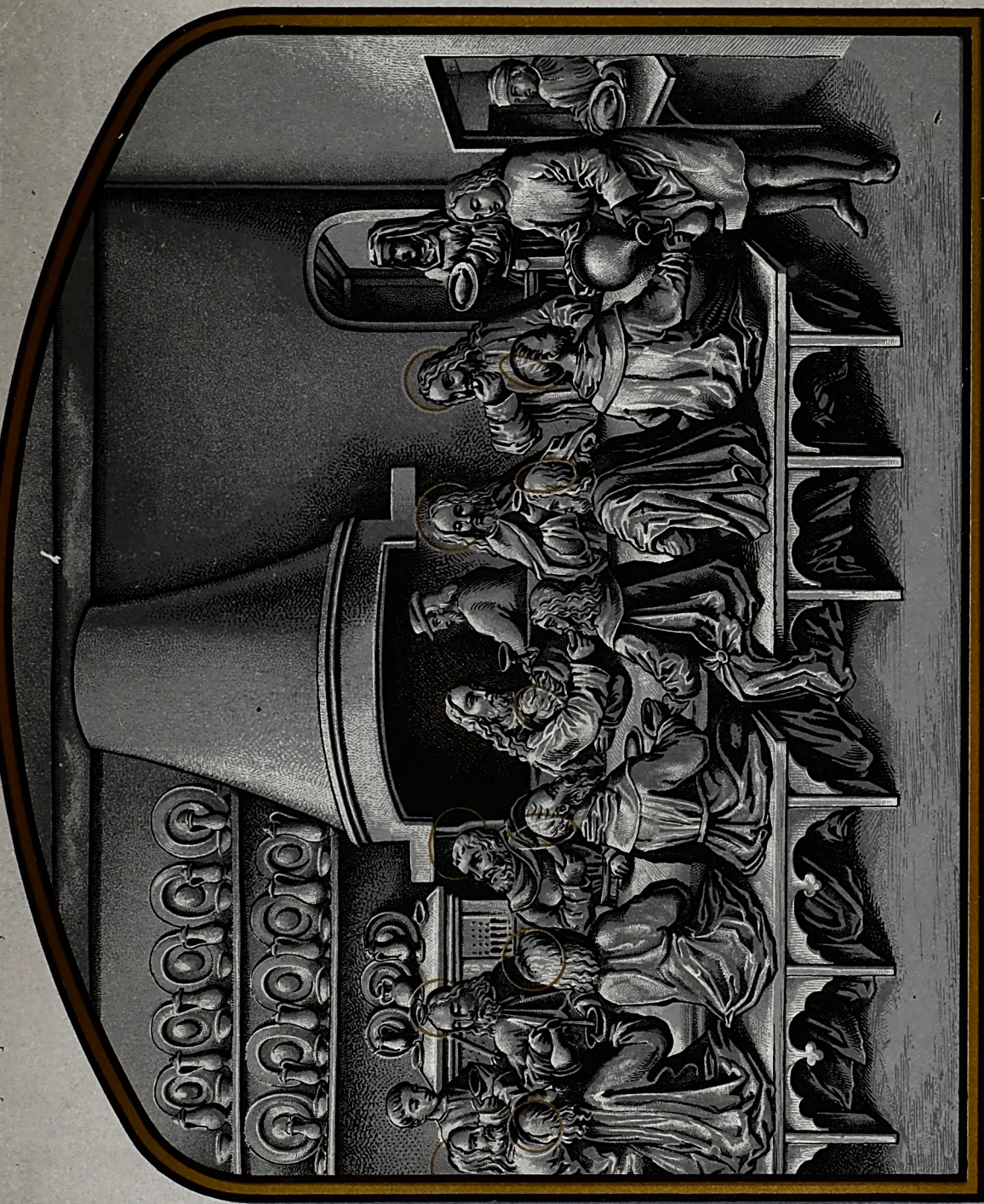
Quand donc toutes choses furent disposées en la salle, notre Sauveur y entra, et avec lui ses disciples s'y lavèrent les mains. Puis on leur apporta l'agneau de Pâques tout rôti, et, la bénédiction faite par Notre Seigneur, ils dépecèrent ledit agneau et le mangèrent au jus de laitues champêtres, se tenant debout avec des bâtons en leurs mains, et gardant les autres observances et coutumes commandées par la loi. On ne lit en aucun lieu que Jésus-Christ ait mangé d'autre chair que celle de l'agneau pascal; et il la mangea débonnairement par manière de figure, en substituant la nouvelle pâque à l'ancienne.

Ils s'assirent à table tout alentour, et saint Jean l'évangéliste à côté de Notre Seigneur; car il n'eût su bonnement se mettre sur sa poitrine sinon assis. Et pour méditer et penser sur toutes ces choses, tu dois savoir que cette table était basse, et qu'à la manière des anciens ils s'assirent par terre

VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp.<sup>le</sup> fonds français N<sup>o</sup> 181

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Hurler, exc.

Imp. brev.<sup>te</sup> Georges Hurler.

LA CÈNE.



autour d'elle. On croit qu'elle était formée de plusieurs tablettes. Néanmoins, comme raconta celui qui l'avait mesurée à Rome en l'église de Saint-Jean dite de Latran, un de ses côtés avait deux brasses et trois doigts, tandis que l'autre avait deux brasses et une paume ; ce qui ne l'empêchait pas d'être contournée, par élégance. A chacun des côtés s'étaient assis trois apôtres, et Notre Seigneur se tenait humblement à un angle, en telle manière que tous pouvaient atteindre et se servir à un même plat. C'est pourquoi, lorsque Jésus dit tout haut : Celui qui mange au plat avec moi me trahira, les disciples n'entendirent point duquel il parlait ; car tous ensemble y mangeaient.

Pendant qu'ils soupaient, Notre Seigneur leur dit, entre autres choses : J'ai désiré de grand désir manger avec vous cette pâque, avant ma passion. Bien joyeux furent les apôtres, en entendant leur maître leur parler si débonnairement. Or, pense combien de temps son désir avait été différé, et ne va pas défaillir si le tien, d'aventure, souffre du retard, et s'il ne t'arrive pas selon ta volonté. Ensuite Jésus, troublé d'esprit, s'écria : Vraiment, je vous dis que l'un de vous doit me trahir. Et, s'il était ainsi troublé, c'était par compassion miséricordieuse pour Judas, qu'il désignait. Ainsi sont troublés les benoîts saints du paradis, quand ils voient qu'il faut séparer le froment de l'ivraie avant la moisson, c'est-à-dire que les mauvais vont être triés et périr. Et lorsqu'il dit en mangeant : L'un de vous me trahira, cette parole entra dans leurs cœurs comme un glaive tranchant, au point qu'ils en laissèrent le manger. Se regardant l'un l'autre, ils disaient à Notre Seigneur, chacun à part soi : Au moins, Sire, ce n'est pas moi qui dois vous trahir. Alors derechef il déclara : Celui qui mange avec moi au plat me trahira. Or, les douze mangeaient seuls en ce moment avec lui, et non les autres disciples ; c'était donc à dire : L'un de vous douze me trahira.

Regarde bien maintenant comment le débonnaire Seigneur et aussi ses disciples sont plongés dans la douleur. Judas, ce déloyal et traître marchand, afin que cette parole ne semble pas dite pour lui, continue longuement de manger. Puis, à la requête de saint Pierre, saint Jean l'Évangéliste demande à Jésus : Sire, quel est celui qui te trahira ? Et le bon Seigneur, familièrement et tout bas, comme on parle à son ami particulier, lui apprend que le traître est celui auquel il tend le pain mouillé. Saint Jean, très-ébahi et comme percé d'un glaive par le milieu du cœur, s'incline vers son maître et derechef pose la tête sur sa poitrine. Mais ni l'un ni l'autre n'en disent rien à saint Pierre. Et celui-ci pourtant avait grand désir de savoir ; car,

s'il eût connu le traître, il l'eût auparavant déchiré à belles dents, comme dit saint Augustin.

*Comment Notre Seigneur quitta la cène et lava les pieds de ses disciples, puis enseigna l'humilité.*

Les disciples demeurant ainsi troublés et courroucés, notre Sauveur Jésus se leva de la cène, et aussitôt ils en firent autant, sans savoir où leur maître voulait aller. Alors il descendit dans une autre salle, située plus bas en la même maison, comme rapportent ceux qui ont vu le lieu; et il les fit seoir tous les douze de front. Puis il commanda qu'on lui apportât de l'eau et une petite tîne. Et quand tout fut prêt, il ôta une partie de ses vêtements, se ceignit d'un grand linge, et se mit à laver leurs pieds et à les essuyer. Saint Pierre, très-ébahi d'une si merveilleuse aventure, ne la trouvait pas du tout à son gré. Aussi, quand Notre Seigneur en vint à lui pour faire comme aux autres, il refusa tout net. Mais, quand il l'entendit le menacer de n'avoir point part avec lui s'il ne se laissait laver, prudemment il changea d'avis et fit pour le mieux. Notre Seigneur dit encore à ce sujet : Celui qui est déjà lavé n'a pas besoin d'autre chose que d'avoir les pieds lavés. Ce qui a fait penser à plusieurs que les apôtres étaient baptisés : mais on ne le lit en aucun lieu.

Or, maintenant, considère un à un tous les actes du débonnaire Jésus. La majesté souveraine s'incline, le maître s'humilie et très-volontiers s'abaisse jusqu'aux pieds des pécheurs. Il se tient courbé, enclin et agenouillé devant eux, qui sont assis; et de ses propres mains il lave les pieds de chacun, les essuie et puis les baise. Mais, qui plus est, et ce qui surmonte toute humilité, il rend le même service à celui qu'il connaît pour son traître. Ah! cœur pervers et dur au-dessus de toute dureté, si tu ne t'amollis au récit d'un tel abaissement, si tu n'as peur et honte devant Notre Seigneur, si tu ne considères tant de bienfaits, suivis d'une mort tant douloureuse, malheur à toi! Car, ce que tu auras ainsi conçu dans l'endurcissement, tu l'enfanteras et le garderas.

Saint Anselme dit sur ce point : O bon Jésus, ils ont acheté ton sang du fils de perdition, afin que ton âme trébuchât dans la mort. Et toutefois,

dans cette cène, sachant la très-énorme perversité de ton damnable traître, tu n'as pas dédaigné de t'agenouiller devant lui, de laver, de manier, d'essuyer, de tes précieuses et dignes mains, ses pieds maudits, prêts à aller chercher tes bourreaux. Et toi, homme pauvre et chétif, tu t'en vas encore le cou tendu, la tête levée! Toi qui es terre et cendre, tu te laisses emporter par l'orgueil et l'impatience! Regarde au moins et avise le vrai miroir d'humilité, Notre Seigneur Jésus, créateur et faiseur du ciel et de la terre, juge redoutable des vivants et des morts; regarde-le aux pieds de son déloyal traître, plier ses genoux et s'incliner bien bas. Apprends donc de lui qu'il est débonnaire et humble de cœur. Aie confusion et vergogne de ton outrecuidance, de ta présomption, de ton arrogance.

Ainsi parle le vénérable docteur M<sup>sr</sup> saint Anselme.

*Comment, après la cène, Notre Seigneur endoctrina ses disciples, et comment, mettant fin aux sacrifices de l'ancienne loi, il se fit lui-même holocauste pour nous.*

Après que le mystère susdit fut terminé, Notre Seigneur Jésus retourna au lieu de l'assemblée, et derechef s'assit avec ses disciples. Alors il leur enseigna et déclara pourquoi il avait accompli ce mystère, c'est à savoir pour leur donner exemple de se servir ainsi mutuellement à toute heure. Et par là il les réconforta puissamment.

Tu peux méditer et penser qu'en cette nuit Jésus-Christ nous proposa le modèle de cinq vertus bien grandes: de l'humilité, en lavant les pieds de ses disciples; de la charité, dans l'institution du sacrement de son très-précieux corps et dans son sermon plein d'admonestements charitables; de l'oraison, en priant par trois fois au jardin d'Olivet; de patience, en supportant la trahison et toute sorte d'outrages; enfin d'obéissance, en allant paisiblement à sa passion, par soumission à Dieu le Père. Efforce-toi donc de l'imiter en ces différentes vertus. Et maintenant écoute comment tu dois méditer sur cette tant miséricordieuse charité, par laquelle il nous bailla et laissa son propre corps en nourriture.

Quand Notre Seigneur se fut rassis avec ses disciples, voulant mettre fin

aux sacrifices de l'ancienne loi et commencer l'alliance nouvelle, il se fit lui-même holocauste pour nous. Et prenant le pain, les yeux levés vers Dieu le Père, il institua le très-saint et très-haut sacrement de son précieux corps, qu'il donna aux apôtres en disant : C'est ici mon corps, que vous voyez sous les espèces du pain, mon corps, qui sera trahi et livré pour vous. Puis, prenant pareillement le calice, il dit : C'est ici mon sang, qui pour vous sera répandu. C'est par ces mots que le très-débonnaire Jésus établit le nouveau sacrement et abolit les anciens sacrifices ; et il attacha aux mêmes paroles la même force et vertu pour le temps à venir.

Or, regarde comment Notre Seigneur réfectionne sa bienheureuse famille de cette très-sainte nourriture. Les disciples ne se servent pas à eux-mêmes le corps reçu de la main du Sauveur ; mais celui-là le sert qui l'a consacré. Car il leur dit : Prenez et mangez ; ce qu'il faut entendre sacramentellement et spirituellement. Et à la fin, en témoignage de son amour, il ajouta : Faites ceci en commémoration et souvenance de moi. Commémoration qui devrait embraser et enivrer l'âme fidèle, lorsqu'elle reçoit le sacrement ou qu'elle médite sur lui avec attention, et qui devrait la transformer complètement en Notre Seigneur par la merveilleuse force d'amour : car il ne pouvait nous laisser aucune chose plus chère, plus douce, plus sainte ou plus profitable que lui-même. Oui certes, celui que tu reçois aujourd'hui au saint sacrement de l'autel, par lui ordonné, est celui-là même qui prit chair dans le sein de la Vierge, et qui pour toi naquit et mourut ; c'est celui qui ressuscita de la mort à la vie, qui monta glorieusement aux cieux, et qui sied à la droite de Dieu son père ; c'est celui qui créa le ciel et la terre, et qui dirige, modère et gouverne toutes choses ; c'est celui de qui ton salut dépend, et qui a le pouvoir de te donner le royaume de paradis. C'est lui-même qui s'offre et s'exhibe à toi sous une si petite hostie ; c'est Jésus Notre Seigneur, de qui nous parlons, et qui est le fils du Dieu vivant.

*Comment Judas s'en alla pour livrer son maître, et comment Notre Seigneur annonça aux disciples ce qu'il leur adviendrait en cette nuit.*

Le très-perfide Judas, selon quelques-uns, ne fut point à la communion des disciples. Notre Seigneur lui dit : Ce que tu fais, achève-le au plus tôt. Et

incontinent Judas sortit dehors. Il faisait nuit. Alors Jésus dit aux autres : C'est maintenant qu'est glorifié le Fils de l'homme ; c'est-à-dire quand le mauvais ténébreux s'en est allé et que les bons et fidèles disciples restent seuls avec leur maître. Sur quoi saint Anselme s'écrie : Ce fut par ta débonnairété, ô Jésus, que tu voulus découvrir et jeter dehors ce déloyal traître. En l'admonestant légèrement, tu lui commandas de se hâter de parfaire son œuvre. Et malgré toutes ces bontés et faveurs sans nombre, sa fureur ne se détourna point de celui qui les lui avait prodiguées. Sans remords d'aucune sorte, il se sépara de la noble compagnie, plein de son criminel dessein et désireux d'accomplir jusqu'au bout son damné maléfice, comme il avait appris à le faire par coutume naturelle. Ainsi que toi, Lucifer, tu trébuchas et descendis du haut du ciel jusqu'en bas, toi qui étais né au matin dans les délices du paradis et qui te montras le glorieux compagnon des anges, ainsi Judas fut précipité avec les fils de ténèbres, après avoir été nourri dans la splendeur et les délices.

Jésus-Christ dit alors à ses disciples : Cette nuit, vous souffrirez tous le scandale à cause de moi. Mais saint Pierre, ardent et subit, répondit tout haut : Quand même tous se scandaliseraient à cause de toi, moi, du moins, je ne serais pas pour cela scandalisé. Et le Sauveur lui dit : Avant que le coq ait jeté son cri, tu me renieras par trois fois. En effet, aussitôt après le reniement de saint Pierre, le coq se mit à chanter, comme on le verra plus au long en son lieu. Le même apôtre ajouta encore : Puisqu'il me convient de mourir avec toi, certes, je ne te renierai point. Et il ne mentait pas en disant ces mots ; car il croyait bien tenir sa promesse.

*Comment Notre Seigneur sermonna ses disciples sur cinq choses principales.*

Quand Judas le pervers se fut départi de la notable compagnie, comme il a été dit, Notre Seigneur, voulant consoler et reconforter débonnairement ses disciples, leur fit un très-profitable sermon, non pas en peu de mots, mais tout à loisir, et tout pourvu de charbons embrasés de douceur et d'amour. Ce sermon, saint Jean l'Évangéliste l'a reproduit en disant : Que votre cœur n'ait ni trouble ni frayeur, etc. A propos de quoi saint An-

selme écrit : O Jésus ! lorsque ta famille fut éclaircie et devenue comme une compagnie angélique, tu abreuvas cette sainte communauté de l'eau purifiante de ta divine parole. Il fallait, auparavant, qu'il fût repris et jeté dehors, ce tant déloyal trahisseur, que tu savais être indigne de cette boisson limpide et resplendissante.

De cette prédication vénérable tu peux tirer cinq choses principales à penser et à méditer. Premièrement, Notre Seigneur, en causant avec les apôtres, les conforta en cette manière : Je suis encore avec vous pour un peu. Mais je ne vous laisserai point orphelins. Je m'en vais et reviendrai à vous ; je vous verrai derechef, et vous aurez joie au cœur. Il leur disait ces choses et d'autres semblables, qui leur transperçaient le cœur ; car ils ne pouvaient rien augurer que de pénible de leur séparation d'avec lui.

Secondement, regarde comment il les instruit cordialement et avec instance, par plusieurs fois, à observer la charité. Il leur dit : Mon commandement, c'est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. Et par là tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, quand vous aurez ensemble amour et dilection. Troisièmement, il les exhorte à être fidèles à ses leçons : Si vous les gardez, vous resterez en mon affection. Et il leur dit encore d'autres paroles sur ce point.

Quatrièmement, médite et pense comment, pour leur donner confiance à l'égard des tribulations qu'il leur avait annoncées, il les encourage à la patience : Au monde, vous serez grevés et torturés. Mais ayez fiance ; car j'ai vaincu le monde. Si le monde vous a en haine, sachez qu'il m'a haï le premier avant vous. Et, de vrai, le monde mènera liesse et joie, tandis que vous serez dans la douleur et amertume. Mais votre douleur sera tournée en consolation perpétuelle. Et il leur tint plusieurs discours semblables.

Cinquièmement, médite comment Notre Seigneur Jésus, regardant aux cieux, se tourna vers Dieu le Père et dit en priant : Père, garde ceux que tu m'as donnés. Père saint, je te prie pour eux, et non pas pour le monde. Je te prie, non-seulement pour tous ceux qui sont ici, mais pareillement pour tous ceux qui par eux croiront en moi. Père, je veux que tous ceux que tu m'as donnés soient avec moi là où je suis et serai, afin qu'ils voient ma splendeur. Et par ces paroles et par d'autres qu'il leur adressa encore, leurs cœurs étaient vraiment touchés.

*Comment nous devons méditer et penser sur le sermon devant dit, et sur l'allée de Notre Seigneur au mont d'Olivet, qui se fit à l'heure de complies.*

Si donc tu considères et rumines soigneusement le dit sermon, te reposant en la douceur des paroles qu'il contient, tu pourras être saisi et embrasé d'amour, à l'aspect de la bénignité, sollicitude et charité de Notre Seigneur, et des autres choses faites par lui en cette vêprée. Écoute-le parlant à ses amis; vois comment il grave en eux, efficacement et vigoureusement, ses divines leçons; repais-toi de la grande plaisance et beauté de ses discours. Considère aussi les disciples, tristes, soupirants et empleurés. Ils sont pleins d'amertume, comme en témoigne ce mot de leur Seigneur : Parce que je vous ai dit ces choses, vos cœurs sont gonflés de douleur et de tristesse.

Regarde bien, entre les autres, saint Jean l'Évangéliste, qui approchait plus familièrement Jésus-Christ et d'une manière plus intime. Vois comme il contemple avec attention celui qu'il aime tant, comme il recueille et met en souvenance chacune de ses paroles. Car lui seul les a gardées par écrit et nous les a transmises dans l'évangile. Il n'y eut personne qui s'attacha plus fidèlement au Sauveur : aussi, en la cène, fut-il placé au plus près de lui, bien qu'il fût de tous le plus jeune. Et quand Notre Seigneur fut pris par les Juifs, il le suivit jusqu'en la salle du prince des prêtres, où il fut mené d'abord ; et même quand il fut crucifié, il ne s'éloigna de lui ni avant ni après la mort, jusqu'à ce qu'il fût mis au sépulcre.

Après le sermon fini, Jésus dit à ses disciples : Sus, levez-vous ; allons-nous-en d'ici. C'est-à-dire : Allons à ma passion, à mon angoisse, à ma séparation corporelle d'avec vous. Et quiconque voudra venir après moi, qu'il renonce à soi-même, prenne la croix, et me suive en pénitence. Oh ! comme la peur envahit alors les disciples, qui, tout tremblants, ne savaient ni où ni comment ils devaient aller. Chacun d'eux s'approche du maître le plus qu'il peut. Ils vont comme un troupeau, à la manière des poussins qui suivent la géline, se boutant l'un l'autre par grand désir de le toucher et de l'entendre. Et le débonnaire Seigneur endure volontiers la presse qu'ils lui font.

A la fin, vers l'heure de complies, il se mit en route avec eux et s'en alla

au delà du ruisseau de Cédron, qui est un nom grec, donné à ce lieu à cause des cèdres qui croissent là en grand nombre. Il s'arrêta au village dit Gethsémani, au pied du mont d'Olivet; et là, il voulut attendre les Juifs armés, ainsi que son traître, qui connaissait l'endroit. Il entra donc avec ses disciples en un jardin, sachant qu'il allait se livrer à toutes les persécutions. Et cette heure pouvait bien s'appeler complies; car, de même que le cours du jour était accompli alors, ainsi l'était le cours de la sainte prédication de Notre Seigneur. Maintenant va s'exécuter ce que le prophète avait depuis longtemps prédit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront éparses.

Nous nous tairons donc ici sur les choses advenues dans la journée du jeudi qu'on nomme *absolu*, et nous parlerons plus loin de la passion et mort de Jésus-Christ, notre doux Rédempteur et Sauveur.

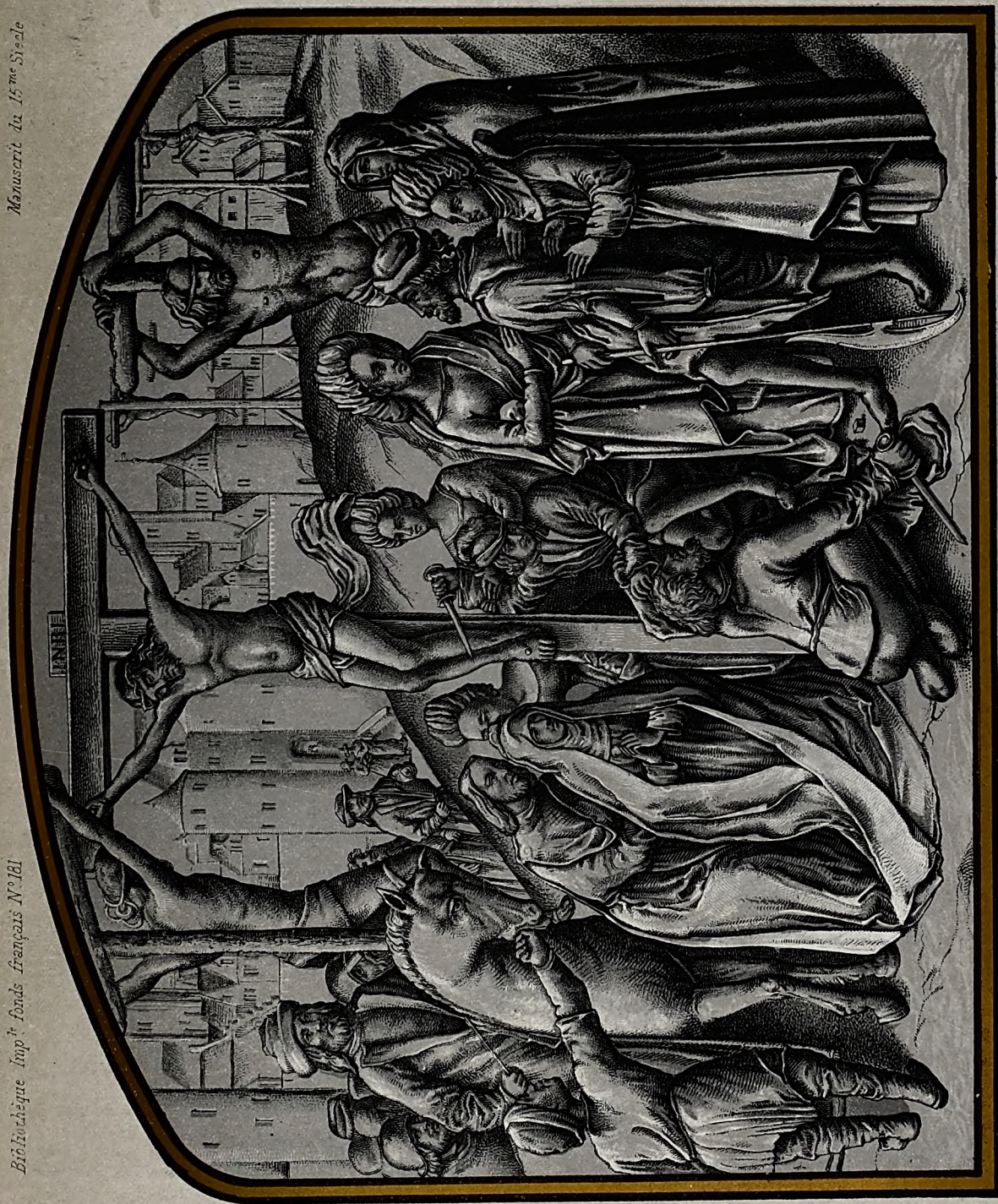
SIXIÈME PARTIE



VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp. fonds français N° 161

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Huetzel. exc.

Imp. brev. G. Huetzel.

LE CRUCIFIEMENT



## SIXIÈME PARTIE



*ICI COMMENCE LA SIXIÈME PARTIE DE CE LIVRE,  
A LIRE, MÉDITER ET PENSER LE SAMEDI.*

*De la très-amère et dure passion et mort de Notre Seigneur,  
et premièrement le prologue.*

Nous avons maintenant à traiter de la très-douloureuse et amère passion de Jésus-Christ Notre Seigneur. Quiconque désire se glorifier en la croix du débonnaire Rédempteur doit s'y arrêter et s'y attacher par une attentive méditation. Si nous considérons de toute notre pensée les mystères qui s'accomplirent alors, crois bien que nous serons amenés par là en un état tout nouveau : car celui qui du fond du cœur voudra les enquérir et les étudier trouvera une foule d'endroits subtils et profitables, auxquels il ne prenait garde, et en rapportera une nouvelle compassion, un amour nouveau, une consolation nouvelle, par conséquent tout un nouvel état de douceur.

Et sache que, si tu veux avancer en cette science, qui surpasse toutes les sciences, il te faudra t'abstenir avec grand soin du boire et du manger délicats, et ne prendre de l'un et de l'autre que par nécessité : car le souper de

nuit, comme le boire, empêche la contemplation après complies. Tu devras encore te garder de coucher sur un lit mol et paré, qui est souvent un obstacle à la dévotion et une cause de paresse ; te vêtir d'habillements qui ne soient point trop curieux ni pompeux ; éviter de parler beaucoup, et fuir toute liesse vaine et inconvenante. Car celui qui veut sentir les douleurs de la passion de Jésus-Christ ne saurait s'occuper en discours inutiles, ni en risées ou ébattements frivoles ; et, à parler bref, il lui convient de s'éloigner avec grande diligence de tout souci et embesognement temporel, de toute délectation et consolation charnelle, pour ne plus contempler que cette mémorable passion. Certes, dit saint Bernard, la croix de Jésus-Christ est absolument contraire au plaisir, et le plaisir à la croix. La chair et l'esprit ne se peuvent délecter ensemble ; mais, comme l'apôtre nous enseigne, ils sont ennemis. Très-délicate est la divine consolation ; elle ne se donne point à ceux qui en reçoivent une autre.

Aie donc grand pitié de notre Rédempteur Jésus-Christ, et remémore continuellement en ton cœur ses persécutions, ses souffrances, ses plaies, son agonie, avec la confiance très-certaine que, dans le temps à venir, tu auras part à ses consolations. Car, si en la vie présente tu es le compagnon de ses peines, par quelle manière pourrait-il te dénier sa gloire, quand il n'a point voulu celer sa résurrection à la Madeleine qui le pleurerait ? C'est ce que nous montre bien la parole du prophète : Ceux qui sèment en pleurs moissonnent en liesse. Dieu aime fort que l'homme porte en son cœur le souvenir de sa passion et de ses plaies, lesquelles, suivant ce qui fut révélé à une sainte personne, atteignirent le nombre de cinq mille quatre cent quatre-vingt-dix. Et, si tu veux toutes les révéler et honorer, tu diras chaque jour par quinze fois l'oraison ordonnée par Jésus-Christ lui-même, *Pater noster*, avec la Salutation angélique à la Vierge sa mère, *Ave, Maria*. De cette manière, l'année de trois cent soixante-six jours étant révolue, tu auras salué chacune de ces plaies, chose très-agréable à Notre Seigneur, suivant la susdite révélation.

*Comment Notre Seigneur, depuis qu'il fut pris jusqu'à sa condamnation, endura des maux et injures sans nombre.*

Or, retournons à notre propos. Si donc tu as attentivement considéré les faits de la vie du Sauveur qui précèdent, applique et mets ici davantage encore tout ton esprit et toute ta vertu ; car ici apparaît spécialement cette grande charité, qui devrait raisonnablement émouvoir et embraser nos cœurs. Ce tant pénible et tant mortel crucifiement, avec tous les durs labeurs qui l'accompagnèrent, n'est pas l'unique sujet de compassion, d'amertume et d'ébahissement : c'en est un aussi que les différents faits advenus immédiatement avant.

Quelle chose à penser, en effet, que notre Rédempteur Jésus-Christ, Dieu et Seigneur universel, dès l'heure où il fut pris, le soir, jusqu'au lendemain à midi, qui fut l'instant de sa très-douloureuse mort, demeura en bataille continuelle de supplices et de tourments ! Durant cet espace, il ne lui fut laissé aucun repos, si petit fût-il. Les uns le saisissent, les autres le lient, les autres lui courent sus, les autres crient après lui, les autres le tirent, les autres le poussent, les autres le heurtent, les autres le blasphèment, les autres l'outragent, les autres crachent sur lui, les autres l'interrogent, les autres lui cherchent de faux témoins, les autres le raillent, les autres l'accusent, les autres lui couvrent les yeux, les autres le frappent au visage, les autres l'attachent à la colonne, les autres le battent, les autres l'écorchent, les autres le vêtent de pourpre, les autres le couronnent d'épines, les autres lui mettent à la main un bâton en guise de sceptre, les autres le lui arrachent furieusement pour en fêrir sur son précieux chef, les autres, par dérision, ploient le genou devant lui, les autres le saluent par moquerie, en l'appelant roi des Juifs.

Toutes ces choses et bien d'autres semblables lui furent faites, non-seulement coup sur coup, mais à la fois. Il fut mené et ramené, tourné et retourné, ployé et courbé, tantôt de çà, tantôt de là, comme un pauvre sot, niais et malotru. Avec cela, on le traîna et promena comme un larron et déloyal malfaiteur, tantôt dehors, tantôt dedans, d'abord à la maison d'Anne, puis devers Pilate, puis chez Hérode, puis derechef par devant Pilate. O beau Sire Dieu et mon vrai Dieu ! quelle pestilence et quelle maladie est-ce

ici ! Et toi, créature misérable, je te demande s'il ne te semble pas que ce fut là une très-dure et très-amère bataille, longue et continue. Certes oui, il en fut ainsi. Mais attends un peu, et tu verras encore des choses plus âpres et plus terribles.

Contre lui sont assemblés les princes des prêtres, les pharisiens et le peuple ; et tous ensemble, par milliers, crient impitoyablement et sans cesser : Qu'il soit crucifié ! Sur ses dignes épaules, brisées et entamées, ils chargent la croix pour qu'il la porte et qu'il y soit étendu. De toutes parts citoyens et étrangers se réunissent, les grands, les moyens, les petits, et même plusieurs vils ribauds et ivrognes. Et ce n'est pas pour en avoir pitié, ni pour l'aider ou plaindre ses douleurs, mais pour le railler et le tourner en moquerie. A la vérité, il n'y en a pas un seul qui le veuille reconnaître. A pleines mains ils jettent sur lui, très-inhumainement, fange, ordures et viletés ; et, le débonnaire Seigneur soutenant avec patience leurs avanies, ils en font leur fable et l'objet de leurs mauvais propos. Où se reposa-t-il enfin ? Ne fut-ce pas la croix, le douloureux lit de son repos ? Et le repos ne lui fut-il pas plus dur et plus âpre encore que la bataille ?

Or, voyons diligemment et en détail chacune des choses qui sont mises ici par manière de généralité. Car nous ne saurions être ennuyés de considérer tout ce que Jésus-Christ voulut sans émoi endurer pour nous.

*Comment Notre Seigneur voulut prier Dieu le Père avant d'être arrêté.*

Reprenons donc ces méditations et pensées du commencement de la passion de Notre Seigneur, et les poursuivons par ordre jusqu'à la fin. Et toi, prête à chaque fait une diligente attention, comme si tu y étais présent.

Quand Jésus-Christ fut parti de la cène, à l'heure de complies, il s'en alla au jardin avec ses disciples ; et ce fut là le dernier chemin où ils lui tinrent compagnie avant sa passion. Entré au jardin, il leur dit : Asseyez-vous ici, jusqu'à ce que j'aie été là et que j'aie prié. Puis il prit avec soi saint Pierre, et saint Jacques et saint Jean, les deux fils de Zébédée, comme pour lui servir de secrétaires, afin qu'après avoir vu la gloire de sa majesté en la transfiguration, ils fussent témoins de la douleur et amertume de son agonie.

Il s'en alla un peu plus loin, à la distance d'un jet de pierre ; et alors il se prit de tristesse, pour montrer la réalité de l'humanité qu'il avait revêue. L'évangile dit bien : Il se prit à être triste ; car ce mouvement de tristesse n'eut sur lui aucune seigneurie, mais il l'accepta en soumission à la volonté divine. Et, suivant la glose, il l'endura, non point seulement par crainte de la mort, qui est horrible et redoutable à l'humaine nature, mais à cause du malheur de Judas, du scandale de ses apôtres, du châtement des Juifs et de la destruction de Jérusalem. Sur quoi saint Anselme dit : Sire, tu n'eus pas honte de jeter aux oreilles de tes frères ce que tu souffrais, en t'écriant : Mon âme est triste jusqu'à la mort ! Et, t'agenouillant, tu te mis le visage contre terre pour prier, comme dans les angoisses et tourments de la mort. O mon père ! dis-tu, si la chose est possible, qu'il passe outre, ce calice, sans que je le boive et endure ; toutefois qu'il soit fait, non pas suivant ma volonté, mais suivant la tienne !

Notre Seigneur retourna ensuite à ses disciples, et les trouva dormant. Il dit à saint Pierre, qui s'était vanté plus que les autres dans la nuit : Pierre, dors-tu ? Comme s'il eût dit par courroux : Est-ce là ce qu'il fallait faire, ou est-ce ainsi que tu accomplis ta promesse ? Veille et prie ; car l'esprit est prompt pour agir, mais la chair est faible et fragile pour endurer. Toi aussi, en ton oraison, tu diras : O Sire Dieu, qui nous commandas de veiller et prier, donne-nous la grâce pour le faire ! Car, bien que l'esprit soit très-prompt, la chair toutefois est infirme et paresseuse, sommeilleuse, alourdie par la nourriture, et elle ne peut supporter de veiller avec toi une heure sans tomber en tentation.

Une seconde et une troisième fois, Jésus retourna à son oraison, en divers lieux éloignés l'un de l'autre environ d'un jet de pierre. Et dans chacun de ces lieux, à ce que l'on assure, se voient encore les traces des églises qui y furent bâties anciennement. Il pria donc dans les mêmes termes que nous avons dit. Et dans cette horrible angoisse, au milieu de sa longue oraison, le sang de son très-précieux corps sortit par manière de sueur et décourut abondamment jusqu'à terre. Vois donc comme son âme était en grande souffrance et douleur ; et gardons-nous d'impatience, quand Notre Seigneur prie ainsi par trois fois avant de recevoir de Dieu le Père réponse et consolation.

Tandis que Jésus priait ainsi, voici que saint Michel l'archange, prince de la chevalerie du ciel, parut en sa présence et le réconforta. Et lui, l'humble Sire, reçut très-révèrement ce confort de sa créature, considérant

qu'il était un peu au-dessous des anges durant son séjour en cette vallée de pleurs. De même qu'il était triste comme un homme eût pu l'être, ainsi fut-il consolé comme un homme par les paroles de l'archange. Et lui-même se reconfortait aussi par raison, disant à Dieu le Père : Non pas ma volonté, mais la tienne. Ainsi combattait-il contre la mort, et déjà il la vainquait en esprit, avant de la vaincre de fait à sa résurrection.

Notre Seigneur donc, la troisième fois, se leva de son oraison tout mouillé de sang. Regarde-le lavant son très-saint visage au ruisseau, et par dedans toi, jusqu'aux entrailles, aie compassion de lui. Car cette chose ne lui pouvait advenir sans une très-grande acuité de souffrance, et onques ne vit-on de créature mortelle répandre une sueur de sang par horreur de la mort. D'où il appert que nulle douleur ne fut semblable à sa douleur. Cette sueur guérit et sauve les maladifs; et à ceux qui sont en angoisse elle donne soulagement et consolation profonde.

Regarde aussi comment les disciples gisaient endormis, et comment Notre Seigneur leur montra la manière de prier, dans le maintien du corps, les paroles débonnaires et l'apparence angoisseuse. C'est en cette manière que tu dois également te contenir, c'est-à-dire en courbant la face contre terre, en priant de bouche et sans avoir le cœur autre part. Et ne fais pas ton oraison tièdement, mais en grand labeur, contrition et repentance, longuement et dévotement ; et ainsi tu pourras te voir promptement reconforté. Car c'est pour notre exemple que l'ange apparut à Jésus-Christ et le consola. Et de même tu ne dois pas te mettre en prière une fois seulement, mais bien souvent, comme Notre Seigneur le montra en priant par trois fois.

Ces trois fois nous enseignent à prier pour un triple objet, à savoir pour les trépassés, pour les pécheurs vivants et pour les justes. Ou bien, selon la glose, elles signifient que nous devons requérir de Dieu le pardon de nos péchés, la garantie et défense contre les maux présents, et la préservation des maux à venir. C'est encore pour que nous adressions notre oraison à la Trinité, ou afin que nous soyons protégés contre les trois genres de tentation. On lit en plusieurs endroits que Notre Seigneur pria : mais il le faisait alors comme notre avocat, et maintenant il le fait pour soi. Aie donc pitié de lui et émerveille-toi de sa très-profonde humilité. Car, bien qu'il soit égal à son père et perdurable avec lui, il le prie tout comme un petit hommelet du peuple, agenouillé par terre. Considère aussi sa très-parfaite obédience : Dieu le Père veut qu'il meure ; il obéit et met cette volonté à exécu-

tion. Vois enfin la charité non racontable, tant du Père que du Fils, à l'égard des hommes. Car c'est pour nous que cette mort est ordonnée, puis soutenue et endurée, par le grand amour de l'un et de l'autre.

*Comment Judas amena les Juifs pour leur livrer Notre Seigneur, et comment Notre Seigneur fut pris et durement traité.*

Jésus-Christ s'en revint ensuite à ses disciples et leur dit : Dormez et reposez. Ils dormirent donc un peu, et pendant ce temps le bon Pasteur veillait à la garde de son très-petit troupeau. Oh ! de quel grand amour il les aima effectivement jusqu'à la fin, quand, au milieu d'une telle angoisse, il s'occupa encore et prit soin de leur repos !

A la fin, il vit venir de loin ses adversaires, armés et embâtonnés, portant falots et brandons. Toutefois il n'éveilla pas ses disciples avant que ces gens ne fussent tout près ; et alors il leur dit : Il suffit ; vous avez assez dormi. Levez-vous et partons ; vous allez voir celui qui me doit trahir et livrer, car il approche.

Comme Notre Seigneur parlait encore, ce mauvais traître et déloyal marchand s'avança devant tous les autres, et vint baiser perfidement le débonnaire Jésus, son maître, qui lui avait fait tant de bien : car on dit que Notre Seigneur avait coutume, lorsqu'il avait envoyé quelque part ses disciples, de les accueillir au retour par un baiser. C'est pourquoi Judas avait donné aux Juifs ce signe de reconnaissance. Il se sépara donc de ceux qui l'accompagnaient et baisa Jésus-Christ, comme pour donner à entendre : Je ne suis point de la compagnie de ces gens armés, mais je reviens d'aucun autre endroit où j'étais allé ; et, suivant la coutume, je te baise, en disant : *Ave, Rabbi.*

Alors les Juifs prirent l'agneau innocent et durement le malmenèrent, puis le lièrent. C'est ainsi que les Philistins se saisirent brusquement de toi, Samson ; et comme toi, à l'heure de sa capture, le Sire du monde les fit trébucher à terre par la terreur de sa puissance, non pas pour se défendre, mais afin que l'outrecuidance humaine sût qu'elle ne pouvait rien contre lui, hors ce qu'il voulait permettre et endurer.

Quel est l'homme qui pourrait écouter sans gémir la manière dont ils ru-

dochèrent et meurtrirent ta très-digne personne, bon Jésus, et comment ils étreignirent de liens très-cruels tes mains tant précieuses ? Et toi, agneau débonnaire, qui ne soufflais mot, tu te laissais tirer et bouter durement, comme un larron ou un meurtrier que l'on mènerait à la mort. Et tu ne cessais pas même de répandre sur eux ta grâce et douceur ; car, à cette heure encore, par ton saint attouchement, tu restituas à l'un d'eux l'oreille que Pierre, ton disciple, lui avait abattue de son couteau, et tu empêchas ton défenseur de nuire à ceux qui te maltraitaient de la sorte ! Maudite fureur et obstination, que ne pouvaient arrêter ni la majesté du miracle ni la reconnaissance du bienfait ! Et à Judas, le cruel traître, tu dis benigne-ment ces mots : Ami, pourquoi es-tu venu ? Tu savais qu'il venait te baiser en trahison, et tu lui tendis affectueusement la bouche !

Considère quelle fut la douleur des disciples, quand il leur fallut se séparer de leur très-aimé Seigneur et maître. Oh ! comme ils s'en allaient chagrins et courroucés ! Comme ils pleuraient ! Ils jetaient des clameurs et des gémissements, tout comme des orphelins tremblant de peur. Souvent ils se retournaient, pour regarder leur Seigneur vilainement lié et déshonné-tement poussé ; et, à cette vue, leur peine croissait de plus en plus.

Regarde, toi aussi, comment les soldats le traînent du ruisseau de Cédron jusqu'en haut de Jérusalem, en grande hâte et désarroi, ayant, à ce qu'on dit, une chaîne de fer au col, dépouillé de son manteau, sa robe toute déchirée, le chef tout découvert. Ces cruels tyrans le mènent ainsi devant les évêques, là où sont assemblés les princes des Juifs, qui l'attendent. Ceux-ci, le voyant pris, se montrent tout joyeux et font grande chère, comme le lion affamé lorsqu'il a saisi sa proie. Ils le reçoivent avec mépris, et très-rudement le font asseoir par terre devant eux. Saint Pierre et saint Jean l'Évangéliste l'ont suivi de loin, pour observer ce qu'on ferait de leur Seigneur ; et comme saint Jean est assez connu à l'hôtel de l'évêque, il y fait entrer avec lui saint Pierre.

Pendant que Jésus-Christ demeure là, au milieu de cet âpre et dur combat, tu peux, non sans grande compassion et gémissements, prendre quelque peu de repos.

*De la passion de Notre Seigneur à l'heure de matines, et des grandes injures qui alors lui furent faites.*

A l'heure de matines, tu t'éveilleras de ton sommeil plein de larmes et de douleur pour avoir pensé à toutes les choses ci-dessus racontées, et tu te représenteras en esprit comment le doux et aimable Sire est assis par terre, dans le mépris et la honte, au milieu de ses ennemis, abandonné et délaissé de ses amis et disciples. Anne, qui avait été évêque l'an passé, l'interroge sur sa doctrine ; et il répond : J'ai parlé publiquement au monde et devant tous ; demandez à ceux qui m'ont ouï. Alors un des serviteurs donne à Notre Seigneur un grand soufflet de sa main en disant : C'est ainsi que tu réponds à l'évêque !

Après cet interrogatoire, Anne l'envoie à l'évêque Caïphe ; et là les Juifs lui font mille outrages et vilénies. Sur quoi saint Anselme s'écrie : O très-amoureux Sire Jésus ! combien d'injures et de dédains tu enduras alors de ta propre nation ! Des crachats de leurs lèvres impures souillèrent ton très-honorable visage, que tous les anges désirent contempler, qui emplit les cieux de liesse et de consolation ! Ce visage, des mains maudites et sacrilèges le frappèrent sans raison ni prétexte, puis le couvrirent d'un voile ; et toi, le Seigneur de toutes créatures, tu fus bafoué et maltraité comme leur vilain serf !

Regarde donc et bien avise comment ces damnés tyrans tourmentent sans pitié notre Rédempteur, puis cherchent de faux témoins contre lui. Ils l'examinent, lui posent des questions ; et quand il y répond comme la raison le demande, ils le traitent de blasphémateur et le jugent digne de mort. Et lui, au milieu de toutes les insultes, se contient patiemment.

Quand Notre Seigneur Jésus-Christ, entre autres choses, dit aux Juifs : Pour vrai, je vous dis que vous verrez le Fils de l'homme séant à la droite de Dieu ; le prince des prêtres déchira ses vêtements et s'écria : Avez-vous ouï le blasphème qu'il a proféré ? Alors tous ceux qui étaient là coururent sus au benoît Seigneur. Les uns le souffletaient, les autres, à main renversée, frappaient sa très-noble et douce bouche, les autres lui crachaient à la face (car c'était la coutume des Juifs de cracher au visage de ceux qu'ils déboutaient et rejetaient d'avec eux), les autres lui arrachaient la

barbe ou le tiraient par les cheveux, et aussi, comme je le pense, foulaiement sous leurs maudits pieds le Seigneur des anges.

Que ferais-tu donc, si tu voyais tout cela? Ne te jetterais-tu point sur lui en disant : Laissez, laissez ; ne traitez pas ainsi mon Seigneur ! Me voici ; prenez-moi, et faites de moi ce que bon vous semble. Battez-moi comme vous l'entendrez ; mais à mon Seigneur épargnez de tels outrages. Et alors, je crois, tu embrasserais avec transport ton Dieu et ton maître, et tu recevrais sur toi de bon cœur les coups et battures. Or, maintenant, dis-toi que tu agirais ainsi, et fais-le comme si tu étais là présent.

Pense aussi combien saint Pierre et saint Jean étaient dolents à ce spectacle. Vois saint Pierre qui s'assied au feu pour se chauffer, car le vrai feu au-dedans de lui était éteint. Il renie son Seigneur en disant : Onques je ne le connus. Et à son troisième reniement, Jésus le regarde : aussitôt il sort d'avec les mauvais auxquels il parlait ainsi ; il s'enfuit se cacher dans une caverne, que maintenant on appelle le *Chant du coq*, et là il pleure amèrement son péché. O bienheureux yeux, qu'échauffe ainsi un seul regard de toi, doux Sire ! Je te requiers, bon père et débonnaire Jésus, je supplie humblement ta clémence très-aimable que tu me daignes souvent regarder de ces yeux de pitié et de miséricorde, dont tu regardas saint Pierre dans ta grande bonté.

A la fin, les princes des prêtres et les Juifs, lassés et harassés, s'en allèrent dormir, et pendant ce temps ils enfermèrent Notre Seigneur dans un cachot. Là, ils le lièrent à une colonne de pierre, dont une partie fut murée depuis et se voit encore, dit-on. Néanmoins, tout le restant de la nuit, il fut encore accablé de moqueries et d'insultes grossières. Et il demeura ainsi lié depuis environ minuit jusques au matin, entre les angoisses de la douleur et du froid ; car c'était en la saison d'hiver, et les nuits étaient alors longues et fraîches.

Tu iras donc par-devers lui, tu t'asseoiras à ses pieds en pleurant tendrement et menant grand deuil, tu baiseras très-dévotement ses mains, ses pieds, ses durs liens, et tu lui diras : O Sire Jésus, mon très-débonnaire Seigneur, à tout le moins veuillez reposer votre digne corps sur mon épaule, puisque je ne puis autrement vous soulager ! Et alors tu te recommanderas à lui, ainsi que tous tes amis ; et sans doute il t'octroiera tout ce que tu demanderas. Demeurant ainsi à ses pieds, tu dormiras et reposeras quelque peu, si toutefois tu peux dormir en voyant ton Seigneur Dieu en pareil état.

*De la passion de Notre Seigneur à l'heure de prime, et comment il fut mené par-devers Pilate, puis chez Hérode, puis de nouveau chez Pilate.*

A l'heure de prime, tu méditeras de cœur très-douloureux comment s'assemblèrent à la maison de Caïphe, de grand matin, les princes des prêtres et les plus grands et plus anciens du peuple, pour tenir conseil. Jésus-Christ, tout abattu et très-faible, fut amené devant eux. Après plusieurs nouveaux outrages, ils le conduisirent tout lié devers Ponce Pilate, prévôt et chef de la justice séculière de Jérusalem. Il avait au cou, dit-on, une chaîne de fer, que l'on montra longtemps en cette ville aux pèlerins, et qu'on leur mettait autour du cou en grande dévotion. Et il suivait doucement ses bourreaux comme un pauvre innocent, sans aucun refus ni contredit.

Par toutes les places de la ville, on disait que Jésus de Nazareth était pris. Ce bruit étant venu aux oreilles de Notre Dame, sa digne mère, elle en fut quasi morte de chagrin, et avec des pleurs, des lamentations et gémissements non racontables, accompagnée de ses deux sœurs et d'autres femmes dévotes, elle s'en alla vers la maison de Pilate pour voir son cher fils, comme si elle eût été avertie qu'on l'avait mené là. Et tous ceux qui la rencontraient se disaient : Oh ! que de malheur est sur cette bonne femme, et encore plus y sera !

A peine la langue de l'homme pourrait-elle raconter ce que ressentirent de douleur Notre Dame et celles qui l'accompagnaient, lorsqu'elles trouvèrent Notre Seigneur enchaîné, torturé, couvert de mépris, abandonné de ses disciples, et dénué de tout aide, parce qu'ils ne pouvaient approcher de lui. Considère en détail toutes ces souffrances, car elles sont un grand sujet de compassion pour les cœurs dévots et piteux qui veulent acquérir des mérites par de saintes méditations.

Les Juifs donc amenèrent Jésus Notre Seigneur à la maison de Ponce Pilate, ou au prétoire, qui était le lieu où il avait coutume de rendre ses jugements. Mais ceux qui étaient juifs n'y entraient point, pour ne pas être contaminés par la maison d'un païen : toutefois ils livrèrent insolemment Jésus-Christ à Pilate et dans sa maison, comme pour le faire dévorer par un chien et un incircconcis.

Toute la multitude du peuple l'entourait et l'assaillait de reproches. D'aucuns lui disaient : Ha ! ha ! Jésus , te voilà donc ici ! Si tu étais prophète, comme on le dit, ne t'en tirerais-tu pas ? Et d'autres lui lançaient mille quolibets et moqueries du même genre, les malheureux et maudits. Aussi, à cette heure de prime, convient-il que le bon peuple chrétien s'assemble pour reconnaître et adorer très-humblement Notre Seigneur, puisqu'à la même heure les Juifs s'assemblèrent pour le condamner à mourir, lui, le souverain juge des vifs et des morts.

Judas, averti que son maître était livré à la justice séculière et qu'il était perdu sans remède, se repentit de ce qu'il avait fait ; mais, désespérant d'avoir merci de Dieu, il s'en alla en un jardin éloigné, et là se pendit à un arbre avec une corde, et s'étrangla.

Pendant ce temps, Pilate sortait hors du prétoire devers les Juifs, et leur demandait quelle accusation ils portaient contre Jésus. Ne trouvant en lui aucune cause de condamnation, mais entendant dire qu'il était natif de Galilée, il l'envoya tout lié, par aucuns tyrans, à Hérode, qui se trouvait alors en Jérusalem ; et dans le trajet beaucoup de peuple courut après lui. Cet envoi apaisa la colère d'Hérode contre Pilate et le rendit très-joyeux ; car il désirait ardemment voir un exemple des miracles ou signes de Notre Seigneur. Mais le débonnaire Jésus se tint devant lui, tout enchaîné, comme un simple et doux agneau, sans qu'il pût en tirer un seul miracle ni même une seule parole.

Hérode, là-dessus, le réputa pour fol et insensé, et le prit en dépit ; tellement qu'il le fit revêtir par dérision d'un vêtement blanc, et le renvoya ainsi bafoué devers Pilate.

*De la passion de Notre Seigneur à l'heure de tierce, et comment Pilate le fit cruellement battre.*

Lorsque Jésus-Christ fut ramené au prétoire, les Juifs, comme des gens forcenés, faisant grande fête de la paix et alliance d'Hérode et de Pilate, qui avaient été longuement en désaccord, poursuivaient avec rage leurs fausses et maudites accusations contre Notre Seigneur. Il était de coutume, au jour de Pâques, que l'on sauvât de la mort et qu'on leur

remît un des prisonniers, celui qu'ils voulaient demander, en reconnaissance de ce qu'à pareil jour le peuple d'Israël était sorti du servage de Pharaon, le roi d'Égypte. Mais ils réclamèrent la délivrance de Barrabas, qui était reconnu pour larron et meurtrier; et Jésus Notre Seigneur, en qui onques ne fut l'ombre d'un péché, ni de pensée ni de fait, ils demandèrent qu'on le fît périr par le tourment de la croix. Ainsi mettaient-ils le loup devant l'agneau, la fange et la boue devant l'or fin.

Oh! quel indigne et malheureux échange! Et Notre Seigneur, à tous ces affronts, se taisait, et très-patiemment endurait les aboiements de ces Juifs félons, pour nous armer de sa patience. Alors la femme de Pilate envoya devers son époux un messenger, par lequel elle lui mandait: Pilate, garde-toi bien de condamner cet homme juste; car j'ai eu cette nuit, à son sujet, beaucoup à souffrir en songe. Pilate s'arrêta et pourpensa longuement sur cette parole. Le diable, qui ne pouvait aucunement connaître la vertu de la croix, travaillait à empêcher la mort de Notre Seigneur. C'est pourquoi Pilate, ne trouvant point de mal en lui, et par égard pour l'avertissement de sa femme, s'efforçait de le délivrer et de le laisser aller.

Enfin, pour contenter les Juifs, il leur dit: Sachez que je le ferai punir et châtier; puis je le renverrai après. Il croyait bien les rassasier en le condamnant à être battu; et ainsi fit-il, pensant qu'ils se désisteraient ensuite de poursuivre sa mort. O Pilate! Pilate! tu t'entremets de châtier un innocent! Mais cet homme est le Seigneur et maître de tous; tu ne sais ce que tu fais, chétif malheureux, car onques ne mérita-t-il mort ni battures, et c'est toi-même que tu devrais châtier à son exemple.

Notre Seigneur fut aussitôt pris et dépouillé par plusieurs forts ribauds, et lié très-étroitement à une colonne de pierre. Et là, de tous côtés à la fois, sa très-sainte et digne personne fut cruellement battue de verges et torturée. Le voilà, ce très-noble et très-excellent jouvencel, bel et bien fait au-dessus de tous les fils des hommes, qui reçoit les plus douloureuses battures de la main de bourreaux sans pitié! Sa chair innocente et tendre, la fleur de toute chair et de toute l'humaine nature, est entaillée, déchirée, en telle manière que son sang royal découle et tombe jusqu'à terre, rougissant de toutes parts son corps très-blanc et très-pur. Comme on le bat de plus en plus, le sang s'amoncèle et se durcit en séchant; les plaies noircissent, et la peau entamée se commence à dérompre. Cela dure ainsi tant que les batteurs se lassent de battre et les regardants de regarder. Alors il fut commandé qu'on le laissât en ce point. Et les historiens rapportent

que la susdite colonne de pierre conserva toujours visibles les taches de son très-précieux sang.

Considère donc diligemment cette douloureuse et longue batture; et si tu n'as de lui pitié ni compassion, je répute ton cœur cent fois plus dur que marbre. C'est alors que fut accomplie la parole du prophète Isaïe : Nous l'avons vu, dit-il, et il n'y avait plus de regard en lui, et nous le réputâmes comme un lépreux et un homme abaissé par Dieu.

O sire Jésus, te voilà pitoyablement dépouillé et mutilé, toi qui revêts les nus ! Te voilà durement lié, toi qui délivres les détenus du diable ou de la maladie ! Soleil de justice, tu avais retiré tes rayons : c'est pourquoi les puissances de ténèbres et les hommes devenus leurs instruments avaient pouvoir sur toi, Seigneur.

*Comment Notre Seigneur, après sa terrible batture, fut couronné d'épines en toute dérision.*

Les félons Juifs délièrent ensuite Jésus-Christ Notre Seigneur de la colonne et dirent à Pilate : Sire, cet homme s'est déclaré roi; vêtons-le donc et couronnons-le à la façon des rois. Ils allèrent alors quérir un vieux manteau de soie rouge comme pourpre, tout usé et très-laid, et ils en couvrirent sa précieuse chair en lambeaux. Au lieu de diadème, ils posèrent sur son vénérable chef une couronne d'épines, et en sa main droite ils mirent un roseau pour sceptre. Puis, l'un après l'autre, ils ployèrent le genou devant lui, et l'adorèrent en disant : Je te salue, roi des Juifs. C'est pourquoi, le jour du grand vendredi, à l'oraison qui se dit pour la conversion des Juifs obstinés, nous ne ployons point les genoux.

Et, crachant encore à son très-noble visage, ils frappaient d'un bâton sur son chef, tellement que les pointes d'épines de la couronne s'y enfonçaient et faisaient couler son très-digne sang au long des joues et du front, et tout autour de la tête. Ne disons donc pas seulement que ses mains et ses pieds et son côté furent teints de sang, mais que tout son corps et tout son vêtement le furent de même; ce pourquoi aucuns des anges dirent, quand il monta aux cieux : Quel est celui-ci, en vêtements teints de rouge ?

Pilate commanda qu'en cet état honteux et inhumain il fût amené par

devant tout le peuple des Juifs, qui était demeuré dehors afin de ne point se souiller pour le jour de sabbat. Mais ces malheureux fils du diable s'écrièrent tous d'une voix : Ote, ôte-le; crucifie-le! Tant qu'à la fin Pilate rendit l'inique sentence de son crucifiement.

Notre Seigneur fut alors ramené dedans et dépouillé de ce manteau de pourpre, qui déjà s'était attaché à sa chair par le moyen du sang desséché. Et là, ils le tinrent tout nu, sans même lui rendre ses propres vêtements pour couvrir son corps endolori. Regarde-le se baisser et recueillir lui-même ses pauvres habits, tout épars, tout souillés, jetés de çà de là sous les pieds des autres, et puis s'en revêtir simplement, par vergogne, devant ces Juifs pervers, qui se le montraient du doigt l'un à l'autre comme si c'eût été le plus malotru, le plus vil et le dernier de tous les hommes. Regarde-le bien et soigneusement, et à cette pensée sois de tout ton cœur ému de pitié et de compassion.

*Comment Notre Seigneur, après qu'on eut enchargé la croix sur lui, fut mené vers la montagne du Calvaire.*

Quand Notre Seigneur Jésus se fut ainsi revêtu, afin que sa mort ne fût aucunement retardée, ils le menèrent incontinent dehors, et chargèrent sur ses très-tendres épaules la croix pesante et matérielle, qui, selon les historiens, avait quinze pieds de long. Et l'agneau débonnaire la reçut très-patiemment et la porta.

Les forcenés le conduisirent ainsi, en le tirant, le boutant et lui faisant le plus de mal qu'ils pouvaient. Derrière lui venait une grande multitude de peuple et des gens de trois manières : les uns étaient de cruels bouchers et tourmenteurs, horriblement acharnés contre lui, qui le pressaient et le violentaient; les autres étaient des prêtres et des disciples de la loi, qui l'accablaient de vilénies et d'injures; et la tierce part se composait de ses amis, déconfortés, égarés, dénués de toute consolation, qui étaient dans l'angoisse et pleuraient à se fondre.

En compagnie de Notre Seigneur on emmenait deux larrons condamnés à mort. Et chacun, par grande admiration, accourait aux portes et aux fenêtres pour voir les cris et la tempête que faisait à travers la cité cette

troupe de félons. Tel était le cortège du débonnaire innocent. O très-doux et très-aimable Seigneur Jésus ! ta souffrance et ta patience onques pourront-elles être racontées par créature mortelle ?

Et toi, tu ferais très-bien si maintenant tu aidais et accompagnais ton Dieu et ton Rédempteur, en disant : Je vous en prie et requiers, baillez-moi la croix de mon Seigneur Jésus-Christ, et je la porterai. Car telle était la multitude du peuple, que sa douloureuse mère et ses disciples ne le pouvaient approcher ni reconforter. Notre Dame et saint Jean s'en allèrent alors hâtivement par un plus court chemin, afin d'arriver plus près de lui, et furent suivis par aucuns de leur compagnie. Et, quand à la croisée des voies, hors la porte de la cité, la pauvre mère se retourna et vit venir devant elle son fils chargé de cette tant lourde croix, elle qui ne savait pas tous les affreux tourments qu'il avait déjà endurés en maintes manières, elle fut saisie au cœur d'une douleur si forte, qu'elle faillit rendre l'âme sur la place. Et en cet instant elle ne put dire un mot à Notre Seigneur, ni Notre Seigneur à elle, tant se hâtaient les félons de le mener à la mort !

Oh ! qu'elles étaient tristes et dolentes, et comme elles pleuraient tendrement, les saintes femmes qui allaient avec la mère de Jésus-Christ, la soutenant par les bras parce qu'elle ne pouvait plus se porter aucunement ! Aussi, un peu plus loin, Notre Seigneur se retourna vers elles et leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et aussi sur vos enfants ; car les jours viendront où l'on dira : Bienheureuses les stériles, qui n'ont point conçu ni porté, et les mamelles qui onques n'ont allaité. Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous. Car, si maintenant ils traitent ainsi l'arbre vert, que fera-t-on à l'arbre sec ?

O sire Jésus ! il est bien vrai : si toi, le saint arbre vert, l'arbre béni et plein de fruits, tu endures tant de rigueurs et te laisses dépouiller de tes branches et rameaux, qu'advientra-t-il de nous, malheureux, qui sommes bois morts et desséchés, bons à jeter au feu ?

Aux deux endroits où se passèrent ces choses apparaissent encore, dit-on, les traces des églises et monuments qui anciennement y furent bâtis en mémoire des mêmes faits. Et quand le débonnaire Jésus fut encore un peu plus loin, il se trouva tant las et froissé de sa croix, que plus ne la pouvait porter : à chaque pas il tombait et retombait sur la voie. Alors les Juifs, de peur que sa mort fût aucunement différée et que Pilate vînt à révoquer sa sentence, arrêterent un homme qui passait par là, et qui avait

nom Simon. Ils le contraignirent à porter la croix jusqu'au mont du Calvaire, puis lui donnèrent congé. Notre Seigneur, ainsi déchargé, demeura étroitement lié par le corps et tenu comme un larron ou meurtrier; et ils le menèrent de la sorte jusqu'au lieu de son supplice, huant et criant après lui.

*De la passion de Notre Seigneur à l'heure de midi, et comment il fut cruellement cloué à la croix par les mains et les pieds.*

A cette heure de midi, tu penseras le plus douloureusement que tu pourras comment notre Rédempteur, tant laidement et honteusement mené, parvint au Calvaire, lieu infect et horrible à regarder, où l'on mettait à mort les malfaiteurs. Tu peux considérer et aviser comment ces ouvriers mauvais et félons s'embesognent autour de lui pour hâter inhumainement sa mort. Les uns lui donnent à boire un vin très-amer, mêlé de myrrhe et de fiel, les autres apprêtent toutes les choses nécessaires au crucifiement, les autres le dépouillent et le mettent tout nu. Ses blessures et écorchures se renouvellent, quand on arrache le vêtement collé à sa chair précieuse par son sang desséché. Et alors apparaît pleinement son très-digne corps, naguère si noblement formé et configuré, mais maintenant tout ensanglanté et mutilé.

En ce moment la très-dolente Vierge, sa mère, le voyant, lui son espoir et son confort, ainsi ployé et tourmenté tout nu, est prise de douleurs et d'angoisses sans mesure. Elle s'empresse d'approcher de lui, elle le ceint de son couvreur-chef, et le retient tant qu'elle a de forces, afin de lui demander ce qu'elle pourrait bien faire pour le soulager un peu. Oh! comme est grande alors l'amertume de son âme! A peine lui peut-elle dire une parole. Et incontinent les bourreaux, par dépit, lui arrachent son fils bien-aimé, pour le tirer et le bouter au plus près de la croix, qui était couchée par terre, et sur cette croix le renversent et l'étendent.

Avec les cordes dont ils lui ont lié les mains, ils tirent celles-ci à grande force, pour les faire venir jusqu'aux trous qu'ils ont percés d'avance en la croix, sans autrement prendre mesure. Puis ils en font autant pour les pieds. Et ces inhumains le tiraillent de telle manière, qu'on lui peut apercevoir un à un les os et jointures, et séparer ses membres les uns des autres.

De trois clous de fer mal forgés, mais gros, carrés, massifs et sans pointe, ils lui percent les mains et les pieds d'outre en outre. Et de chacune de ces parties son très-précieux sang jaillit et découle aussi abondamment qu'un ruisseau sortant de claires fontaines : car il était dans la force de sa jeunesse. Les deux clous de ses mains et celui de ses pieds portaient et soutenaient tout le poids de sa personne; de sorte qu'il endurait ainsi de très-cruelles tortures, et plus encore quand la croix fut levée de terre avec son corps, et portée au trou qu'on avait creusé dans le roc pour la planter.

Quand Notre Seigneur Jésus fut ainsi pendant en la croix, Pilate écrivit sur un tableau son titre et la cause de sa mort, en ces quatre mots : J.N.R.J. (Jésus de Nazareth, roi des Juifs). Car c'est parce qu'il était roi des Juifs qu'il fut crucifié. Et ce titre fut écrit en hébreu, en grec et en latin, afin que bien pussent le lire et entendre tous ceux qui étaient assemblés pour la fête.

Sur cette croix, au-dessus de la poutre traversière, il n'y avait rien autre chose. Mais la croix était en la forme du signe qu'on appelle *thau*, de telle manière : T. Et Pilate fit fichier au-dessus une grosse cheville de bois, à laquelle on attachait le tableau portant le titre susdit.

On rapporte aussi qu'il y avait en cette croix quatre espèces de bois différentes, c'est à savoir : du palmier, du cèdre, du cyprès et de l'olivier, composant respectivement la grande tige, la traverse, le tableau et le tronc planté en la roche, dans lequel fut dressée et fixée la croix.

Notre Seigneur Jésus-Christ fut donc ainsi crucifié et pendu entre deux larrons, qui par leurs démérites s'étaient fait condamner à mort, et placé au milieu comme s'il eût été le duc ou le capitaine des criminels. Puis les quatre soldats qui le crucifièrent départirent ses vêtements entre eux, excepté la robe, qui était sans couture et ouverte comme les filets à pêcher, et que pour cette raison ils ne purent bien partager. Mais ils tirèrent cette dernière au sort, ainsi que le prophète l'avait dit en se plaignant par avance sur lui.

*Ci sont exposées les sept paroles que Notre Seigneur dit en l'arbre de la croix.*

Avec grande dévotion résume et remémore les sept paroles de Notre Seigneur en son crucifiement.

La première fut lorsqu'il pria Dieu le Père pour ceux qui le crucifiaient, en disant : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. C'est-à-dire ils ne savent qu'ils font bien pour moi et mal pour eux. Car celui qui commet le mal ne peut comprendre en quelle grande misère il se met soi-même, ni quel grand mérite il acquiert à autrui. Ce fut donc une parole de patience et de débonnairété, de violent amour et de bonté non racontable. Ainsi, désormais, que nul homme contrit et repentant ne se désespère à cause de ses péchés; mais qu'il pense à l'abondance infinie de la miséricorde et grâce de Notre Seigneur.

La seconde parole fut adressée à Dimas le larron, que Gestas, son mauvais compagnon et blasphémateur obstiné, voulait détourner d'acquérir son pardon. Dimas demandant à notre Rédempteur, en grande foi et repentance : Sire, aie souvenance de moi lorsque tu seras venu en ton royaume; Jésus-Christ lui répondit : Pour vrai, je te le dis; aujourd'hui tu seras en paradis avec moi. Et chaque jour en advient-il ainsi; car ceux qui humblement et dévotement confessent leurs péchés sont incontinent avec Notre Seigneur par la grâce, et après seront avec lui dans la gloire. Or ce larron, étant sur sa croix, confessa aussi son péché, en disant à l'autre : Certes, nous avons reçu justement la punition de nos démérites.

La troisième parole fut quand Notre Seigneur, voyant sa mère dénuée de toute consolation et triste jusqu'à la mort, la recommanda au disciple et le disciple à elle, en disant : Femme, voilà ton fils; et toi, voici ta mère. Il donnait ainsi Jean pour Jésus, le serf pour le seigneur, le disciple pour le maître, le fils de Zébédée pour le fils de Dieu, l'homme au lieu de Dieu lui-même. Voyez ici un échange qui tourmenta fort, intérieurement, la très-sainte dame. Tous les cœurs humains, s'ils n'étaient de pierre, se fondraient de pitié devant sa douleur. Et néanmoins Notre Seigneur ne la nomme point sa mère, pour ne point la rendre encore plus dolente par la tendresse de son très-grand amour.

Dans cette parole, non-seulement saint Jean, mais aussi toute l'Église de

Jésus-Christ et chaque âme féale en particulier sont recommandées à la benoîte vierge Marie, afin qu'elle nous tienne pour fils, en nous procurant notre bien par bonne affection et désir de mère, et que, de notre côté, nous la tenions pour une mère très-chère, en l'aimant à toute heure, de tout notre cœur et de toute notre pensée, et l'honorant, après Dieu, au-dessus de toute autre chose quelconque.

Vers ce moment, et depuis l'heure de midi, toute la terre généralement se couvrit de ténèbres, afin que le soleil ne vît point son Seigneur ainsi pendant en la croix et mourant; car alors le vrai soleil de justice s'éclipsait lui-même et faisait faute. Et ces ténèbres durèrent par trois heures après : c'est pourquoi nous célébrons trois fois ténèbres en l'Église, et aussi afin de faire trois obsèques et services pour les jours que Notre Seigneur demeura trépassé.

Après de la croix de Jésus-Christ se tenaient, avec la glorieuse Vierge, saint Jean l'Évangéliste, les deux sœurs de Notre-Dame, Marie Jacobé et Marie Salomé, la Madeleine, et d'autres peut-être, tous en larmes. La Madeleine surtout, sa chère disciple, pleurait à se fondre; et tous avaient grande compassion de Notre Seigneur et de sa mère. A chaque instant se renouvelaient leurs sanglots; car de plus en plus croissaient les souffrances de leur maître. Tandis qu'ils se tenaient un peu en arrière, les bourreaux étaient à côté de lui qui le tourmentaient. O combien de cris, gémissements et plaintes firent entendre alors ses amis et amies, et par-dessus tous sa très-triste et très-douloureuse mère!

La quatrième parole de Notre Seigneur fut quand il dit : Hely! Hely! Lamasabactani. Ce qui est ainsi interprété : Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné? Comme s'il eût dit : O mon père! tu as bien aimé le monde, puisque pour le sauver tu m'as délaissé aux mains des Juifs. Et par là Notre Seigneur voulait aussi montrer la grandeur de ses peines et travaux; car il endurait des tourments aussi cruels que s'il eût été, non pas le fils de Dieu, mais son mortel ennemi. Ainsi donc la chair de notre doux Sauveur semblait être entièrement abandonnée de son Père, sans recevoir aide ni réfrigèrement quelconque. Et tout cela pour notre bien, afin que nous apprenions à son exemple à souffrir aucunes fois au point de paraître délaissés de Dieu. En entendant parler ainsi notre Rédempteur, aucuns Romains païens, qui n'entendaient point l'hébreu, se dirent l'un à l'autre : Il réclame Élie; voyons donc si, d'aventure, il viendra le délivrer.

La cinquième parole fut celle-ci : J'ai soif. Et cette parole excita grande pitié et compassion chez Notre Dame et sa compagnie. Mais, pour les félons et déloyaux, ce fut un sujet d'ébattement. Car, bien que ces mots puissent s'interpréter : J'ai soif du salut des âmes, toutefois Notre Seigneur avait en vérité grand soif; car la perte de son précieux sang lui avait tout desséché le corps à l'intérieur. Et quand les bourreaux ne purent plus rien trouver pour le faire souffrir extérieurement, ils se prirent à le travailler au dedans en lui donnant à boire du vinaigre très-acide mêlé de fiel. Et voilà quelle cène fut servie ce jour-là à Notre Seigneur Jésus-Christ. O malheureux ! que ferons-nous et quel compte rendrons-nous à Dieu, nous qui sommes si convoiteux du boire et du manger, et tant quérons les délices de ce monde mortel ! Certes, s'il était possible qu'un homme vécût mille ans et chaque jour de sa vie jeûnât au pain et à l'eau, néanmoins ne compenserait-il point encore ce dernier repas de son Sauveur.

La sixième parole fut : Tout est accompli. C'est-à-dire tout mon ouvrage et labeur, que je suis venu entreprendre au monde, est parfait et terminé ; et toutes les peines et souffrances sont aussi finies. Le temps que je devais passer entre les hommes, à l'honneur de Dieu et au profit des bons fidèles, est expiré. Et pareillement j'ai accompli jusqu'au bout la mission que mon Père m'avait donnée.

*De la mort de Jésus-Christ Notre Seigneur, à l'heure de none.*

A l'heure de none, avec pensées pleureuses et très-dévotes, si toutefois tu as l'âme débonnaire, rappelle-toi comment ton Dieu, si plein de dilection et de gracieuseté, a les veines toutes vidées, comment ses forces lui défaillent et ses nobles yeux commencent à pâlir, tandis que petit à petit, tout doucement, il incline son chef vers sa dolente mère. Il la salue, en ce dernier adieu, d'un salut de douleur et de désolation que sa bouche ne peut exprimer, et semble lui recommander son corps, si horriblement déchiré et défait. Puis il recommande son esprit à Dieu son Père, en lui rendant grâce de ce qu'il le rappelle à soi. C'est là sa septième et dernière parole, qu'il profère avec larmes et en jetant un grand cri : O Père, je remets mon esprit entre tes mains ! Et ce disant, il rend l'âme.

A ce cri, le centurion, maître de cent hommes d'armes qui se trouvaient là avec lui, fut converti soudain et dit tout haut: Vraiment, celui-ci était le fils de Dieu ! Et l'on dit que ce cri fut si grand et si fort, qu'il retentit jusqu'en enfer et fit trembler la terre et le ciel. Alors la très-dolente Vierge, transpercée du glaive d'amertume et ne se pouvant plus tenir droite, tomba le visage contre terre, toute pâmée; car au dedans elle endurait tout ce que son fils souffrait au dehors. O créature très-chère, considère comment tous les amis de notre Sauveur pleuraient douloureusement et piteusement, et même ceux qui ne lui étaient rien, comme le centurion et beaucoup d'autres, qui s'en retournaient en frappant leur poitrine, disant : En vérité, cet homme était juste.

Les cieux étaient obscurcis et la terre toute ténébreuse. Les pierres se fendirent et rompirent. Le sol trembla, les tombes et monuments s'ouvrirent, les corps morts ressuscitèrent. Et à l'aspect de tant de miracles et de merveilles, le peuple juif ne croyait pas encore.

Maintenant, ayons compassion profonde de notre Rédempteur, puis de sa très-sainte mère, et ensuite de nous, malheureux et méchants; et après chacune des sept paroles, faisons oraison. Contemplons le Seigneur du monde pendant en la croix, et avec Notre Dame et sa compagnie asseyons-nous au bas, attendant, plongés dans la douleur, que Dieu le Père envoie quelqu'un pour aider à le descendre et à l'ensevelir.

*Comment des gens armés vinrent pour achever les crucifiés, et comment Longin fêrit Notre Seigneur de sa lance au côté.*

Tandis que les fidèles de Notre Seigneur Jésus demeurent ainsi sur le Calvaire, regardant, sans entrelaisser, son corps nu et souillé de sang, voici venir une troupe d'hommes armés, envoyés pour rompre les os des jambes à tous les crucifiés et pour les mettre en terre, afin que les cadavres ne restassent point sur la croix jusqu'au lendemain, jour du grand sabbat des Juifs. Ils s'approchent donc en tumulte, et, trouvant encore en vie les deux larrons, ils leur rompent et brisent les os des jambes, puis achèvent de les tuer. Ils les ôtent de leur croix et les jettent en un grand trou, afin que nulle puanteur n'en advienne.

Venant ensuite à Notre Seigneur et le trouvant déjà mort, ils ne lui brisèrent point les os des jambes, afin que fût accomplie cette parole de l'Écriture : Vous ne froisserez nul de ses os. Toutefois un des soldats, nommé Longin, pour lors cruel et orgueilleux, mais qui plus tard se convertit et mourut saint et martyr, dressa de loin sa lance, et de son fer ouvrit au côté droit de Notre Seigneur une grande plaie. Suivant la glose, il est dit qu'il lui ouvrit le côté, et non qu'il le fêrit ou blessa, pour montrer, en quelque sorte, que par là étaient ouvertes la porte et l'entrée de la vie : car de là décoururent les saints sacrements de l'Église, sans lesquels on n'entre point à la vie perdurable. L'Évangile ajoute : Et incontinent il en partit du sang et de l'eau ; c'est à savoir le sang en mémoire des péchés, et l'eau pour sanctifier le baptême. Chose qui advint miraculeusement ; car du corps d'aucun mort ne coulent jamais sang et eau.

A cette vue, la douloureuse mère tomba comme une morte entre les bras de la Madeleine. Tu peux voir combien de fois aujourd'hui la noble dame fut près de rendre l'esprit, et comment fut accompli en elle ce que Simon lui avait dit au temple : Son glaive transpercera ton âme. Plusieurs fois en ce même jour cette incomparable douleur lui est advenue. Mais, à dire vrai, c'est le tranchant de cette lance, ouvrant ainsi le côté de son très-cher fils déjà trépassé, qui transperça véritablement son âme d'outre en outre ; car il atteignit et entama le cœur du débonnaire Jésus.

A bon droit et non sans cause, en mémoire de ce fait, notre cœur doit être aussi navré par le glaive de la pitié et de la compassion. N'oublie pas cette blessure, et prends soin, maintenant et au jour de ton trépas, de t'y réfugier et tapir, comme le petit oisillon se gare en un trou de pierre contre la froidure. Ainsi pourras-tu éviter la gueule des lions très-cruels, c'est-à-dire des diables infernaux, ennemis de l'humain lignage, et parvenir aux joies perdurables du ciel.

*Comment, à l'heure de vêpres, Notre Seigneur fut ôté de la croix, puis, à l'heure de complies, porté honorablement au sépulcre.*

Vers l'heure de vêpres, Joseph d'Arimathie, homme juste, noble et fort riche, qui n'avait en rien participé à la mort de Notre Seigneur, mais qui espérait, au contraire, participer au royaume de Dieu, entra hardiment

devers Pilate et lui demanda le corps de Jésus pour l'ensevelir. Pilate, émerveillé de ce qu'il fût déjà mort, fit appeler le centurion, qui le lui certifia. Alors il octroya le corps à Joseph, qui en toute diligence acheta un bel et blanc suaire pour l'envelopper, et prit avec soi les instruments pour le déclouer et descendre de la croix. Nichodémus, de son côté, emporta cent livres de myrrhe et d'aloès pour l'ensevelir; et tous les deux s'en vinrent droit au Calvaire.

Quand ils furent assez près du lieu, ils se mirent à genoux et adorèrent Notre Seigneur. Puis ils s'approchèrent, et furent reçus révéremment par Notre Dame, saint Jean et les autres. Ils se mirent à l'œuvre en toute hâte, car déjà il était tard. Notre Dame leva bien haut les mains, et, dès qu'elle put y arriver, elle saisit les bras pendants de son très-cher fils, les tira jusque sur sa poitrine, et, gémissant et soupirant, les baisa plus de cent fois, tellement qu'elle ne s'en pouvait rassasier. Puis, lorsque le corps fut descendu et très-humblement couché sur la terre, elle reprit son noble chef et le mit, ainsi que ses épaules, en son propre giron. La Madeleine baisait et embrassait ses pieds, auxquels elle s'était prosternée autrefois pour mériter son pardon; et les deux autres Marie, avec saint Jean, faisaient entendre sur ce tant précieux corps maintes lamentations éplorées.

Toi aussi, très-bon et très-cher ami, viens-t'en à pas dévots pour aider à ôter de la croix ton Dieu et ton Seigneur, pour le complandre tendrement avec sa digne mère et les autres, pour l'ensevelir et faire avec eux de bon cœur toutes les besognes nécessaires.

Comme la nuit arrivait, le noble vieillard Joseph d'Arimathie requit à Notre Dame de lui laisser envelopper le corps de Jésus-Christ avec son suaire. Mais la douce dame s'y opposait débonnairement et disait : O mes bons amis ! ne veuillez pas sitôt m'ôter le corps de mon cher fils; ou bien ensevelissez-moi tout de suite avec lui, afin que j'aie plus longuement sa compagnie. Et elle pleurait à chaudes larmes, tellement qu'elle en arrosait tout son visage, et sa poitrine, et le corps de son fils, et la pierre même sur laquelle il reposait. En ce lieu, dit-on, ses larmes sont encore apparentes. Et, dans sa profonde amertume, elle lui lavait de ses pleurs et lui essuyait ses plaies ensanglantées, puis les baisait, ainsi que sa précieuse face, par maintes fois.

A la fin, vers l'heure de complies, saint Jean requit à Notre Dame qu'elle voulût bien laisser apprêter et ensevelir le très-digne corps de Jésus-Christ, de peur, s'ils tardaient trop, que les Juifs ne vînssent de nuit leur faire

aucune injure ou vilénie. La dolente mère, prenant en bon gré sa parole, et pensant que son fils l'avait recommandée à saint Jean, n'y voulut pas contredire. Elle leur laissa donc prendre le corps, après l'avoir signé et béni. Alors Joseph d'Arimathie, Nichodémus et les autres l'enveloppèrent du suaire, l'embaumèrent d'épices et le couvrirent de linceuls à la manière des Juifs. Et parce qu'il ne fut revêtu que d'un simple suaire, saint Silvestre, pape, ordonna plus tard que le saint sacrement de l'autel fût célébré seulement en un linge très-blanc.

Notre Dame, voyant qu'elle ne pouvait plus différer et que tout était fini, mit son visage sur le visage de son très-cher fils, l'arrosa de nouveau de ses larmes, plus abondamment qu'en tout le jour la Madeleine n'avait arrosé ses pieds, puis doucement l'essuya, et, baisant sa bouche et ses yeux, elle disposa bien à point son vénérable chef, le recouvrit, et le signa et bénit encore une fois.

Alors tous s'agenouillèrent et l'adorèrent. Et après lui avoir baisé les pieds, ils le prirent tous ensemble et le portèrent au sépulcre, Notre Dame tenant la tête, la Madeleine les pieds, et les autres le milieu du corps.

*Comment Notre Seigneur fut enseveli au tombeau de Joseph d'Arimathie, et comment les Juifs eurent congé d'y mettre des gardes.*

A un grand jet de pierre du lieu où Notre Seigneur fut mis en croix, était un sépulcre tout nouvellement édifié, auquel onques nul corps n'avait été mis, et que Joseph d'Arimathie avait pour soi-même fait entailler dans la roche. C'est là qu'ils ensevelirent le corps de Jésus-Christ, très-révèrement agenouillés, avec maints sanglots, soupirs et pleurs; et ainsi le Seigneur de vie fut-il mené au sépulcre de mort. Puis ils appuyèrent contre l'ouverture du monument une très-lourde pierre.

Le vénérable Bède dit que ce sépulcre était comme une maisonnette ronde, entaillée par le bas dans le roc, et si haute qu'à peine un homme pouvait en atteindre la faite à main étendue. L'entrée était vers l'orient, et en place de porte il y avait une grosse pierre. Dans ledit sépulcre, vers l'aquilon, fut disposée la place du corps de Notre Seigneur, et celle-ci avait sept pieds de long.

Joseph et Nichodémus s'inclinèrent ensuite vers Notre Dame, puis ado-

rèrent le sépulcre et s'en partirent. Les autres, c'est à savoir Notre Dame, saint Jean, la Madeleine et leur compagnie demeurèrent contre le tombeau, que la sainte Vierge embrassait en étendant ses dignes mains, pleurant et se lamentant sans relâche. Toi aussi, arrose de larmes de componction et de repentance le corps de ton Sauveur, pour toi mort et couvert de sang; oins-le des parfums de sainte oraison, porte-le à bras de charité, ensevelis-le en esprit de bonne conversation et doctrine, et le recouvre sous le pavement d'amour et de dévotion, avec le suaire de pénitence; puis demeure auprès de lui au sépulcre, en pieuses méditations.

La nuit venue, Notre Dame se leva pour retourner en la cité, après avoir adoré la croix à deux genoux; car tu peux bien penser qu'elle fut la première à adorer la croix, comme elle avait été la première à adorer son très-cher fils et Seigneur au moment de sa naissance. Elle se mit en marche avec les autres fidèles, mais à chaque instant, dans le chemin, elle se retournait pour regarder vers le Calvaire. On l'emmena dans la maison de saint Jean, où elle resta, avec la Madeleine et ses sœurs, à repasser en son esprit toutes les circonstances de l'angoisseuse passion de notre Rédempteur.

Pendant ce temps-là, les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent par devant Pilate et lui dirent : Sire, nous nous souvenons que ce faux déceveur et séducteur du peuple a prétendu, de son vivant, qu'il ressusciterait trois jours après sa mort. Commande donc que le sépulcre soit bien et sûrement gardé jusqu'au troisième jour, en telle manière que ses disciples ne viennent point le prendre et dire au peuple : Il est ressuscité. Car cette nouvelle erreur vaudrait pis que la première. Pilate répondit : Je vous dirai que vous avez des gardes; ainsi donc, allez et le gardez comme vous jugerez pour le mieux.

Alors ils prirent des gens armés, les emmenèrent, et en ordonnèrent plusieurs pour la garde du sépulcre. Ils scellèrent de sceaux la grande pierre, et recommandèrent qu'en cela rien ne fût dérangé. Ainsi fut accompli ce que Notre Seigneur avait dit de soi-même par la bouche du prophète : Comme Jonas fut au ventre de la baleine par trois jours et trois nuits, pareillement le Fils de l'homme demeurera au cœur de la terre. Et cet espace de trois jours s'entend par figure de synecdoche : car Jésus-Christ fut au sépulcre une partie du vendredi, puis le samedi entièrement, et une partie du dimanche, c'est à savoir toute la nuit qui suivit le samedi, nuit attribuée, suivant la nouvelle manière de compter, au jour de dimanche.

*Du samedi saint, veille de Pâques, et de la descente de Notre Seigneur aux enfers.*

Le propre jour du samedi saint, veille des grandes Pâques, en la maison de saint Jean, à huis clos, Notre Dame et ses compagnons se livraient à la douleur et à l'affliction, comme de pauvres orphelins, se remémorant les grandes pressures et misères du vendredi passé. Et les apôtres et les disciples y survenaient l'un après l'autre, et ne cessaient de pleurer tendrement, par regret d'avoir ainsi abandonné leur Seigneur avec si peu de courage.

Néanmoins la glorieuse vierge Marie était, à cette heure, raisonnablement tranquille et apaisée de pensée ; car elle avait espérance très-certaine de la résurrection de son fils. Et durant ce jour du samedi, la foi demeura en elle seule. C'est pourquoi le samedi est spécialement attribué à Notre Dame, bien qu'elle ne pût guère alors avoir consolation ni joie.

Quand vint le soir, après le soleil couché, Marie Madeleine et les deux autres Marie s'en allèrent acheter des épices et de très-suaves parfums à embaumer : car il leur avait fallu garder le sabbat depuis le coucher du soleil du vendredi jusqu'au coucher du soleil du samedi, qui était la fête des Juifs. Et du mieux qu'elles purent, elles travaillèrent à leurs préparatifs toute la nuit, sous les yeux de la vierge Marie et des apôtres.

Notre Seigneur, sitôt après qu'il avait rendu l'âme, était descendu aux enfers devers les saints pères. Là il se retrouva avec eux, et ils furent tous dans la gloire ; car, à proprement parler, voir Dieu est gloire parfaite. Pleins de consolation et de liesse non racontable, ils s'inclinèrent bien bas et l'adorèrent humblement ; puis, s'étant levés, ils éclatèrent devant lui en louanges et cantiques, et en ébattements sans pareils. Et cette jubilation dura dans les limbes jusque près de l'aube du dimanche. Alors Notre Seigneur Jésus les prit avec lui et les mena hors des enfers, et, allant devant eux glorieusement, il les mit au paradis de délices. Là il s'arrêta un moment avec eux, et pareillement avec Énoch et Élie, qui le reconnurent et l'adorèrent ; et tous ensemble firent encore éclater grande joie et liesse.

Mais Notre Seigneur ne demeura guère, et leur dit qu'il lui fallait s'en aller à sa résurrection et reprendre son corps. Tous les saints patriarches

et prophètes et les autres saintes personnes s'inclinèrent derechef devant lui, et lui requirent doucement de vouloir bien, par sa débonnairté, revenir tôt parmi eux; car ils désiraient, par-dessus toutes choses, contempler son très-glorieux corps.

Tels sont les mystères que tu peux méditer à l'occasion du samedi, veille de la résurrection de Jésus-Christ, notre Rédempteur.

SEPTIÈME PARTIE



VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp<sup>le</sup> Fonds français N<sup>o</sup> 181.

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Huetzel, exc.

Imp. brev<sup>te</sup> Georges Huetzel

LA RÉSURRECTION



## SEPTIÈME PARTIE



CI COMMENCE LA SEPTIÈME PARTIE DE CE PRÉSENT TRAITÉ,  
A LIRE, MÉDITER ET PENSER LE DIMANCHE.

*De la résurrection très-glorieuse de Jésus-Christ Notre Seigneur,  
et comment il apparut à Notre Dame, sa très-sainte mère.*

Le jour du dimanche, Notre Seigneur Jésus-Christ, avec une grande multitude d'anges, s'en vint de bon matin au sépulcre où il avait été déposé, et là, reprenant son très-saint et digne corps, il sortit de ce monument tout fermé, et ressuscita par sa propre vertu. Alors se fit un violent mouvement de terre, tellement que les gardes qui étaient là s'enfuirent épouvantés vers la ville, et racontèrent le fait aux Juifs.

A cette même heure, Marie Madeleine, Marie, fille de Jacobé, et Marie de Salomé, prenant congé de Notre Dame, s'en allèrent au sépulcre avec des parfums, et la vierge Marie demeura en oraison dans son hôtel. Tandis qu'elle priait et larmoyait doucement, voici tout à coup que Jésus-Christ Notre Seigneur, avec un visage glorieux et réjouissant, survint en sa présence. Elle l'adora aussitôt, puis se leva, et, pleurant par l'effet de sa grande consolation, l'embrassa très-humblement. Ils s'assirent tous deux, et

elle le regardait et avisait dans tous les sens, particulièrement au visage, aux pieds, aux mains, cherchant partout les traces et ouvertures de ses plaies. Toute sa douleur s'en était allée.

Ils s'entretinrent ensemble en grande et spirituelle joie, et célébrèrent ainsi la Pâque dans les délices. Notre Seigneur racontait à sa douce mère la délivrance de son peuple d'enfer, et tout ce qu'il avait accompli durant cet espace de trois jours. Voici donc maintenant la grande Pâque. Mais de cette notable apparition l'Évangile ne dit rien. Néanmoins elle est ici mise la première, parce qu'on doit débonnairement croire qu'il en fut ainsi; et même la chose est contenue tout au long dans une légende à part de la résurrection de Notre Seigneur.

*Comment Marie Madeleine et les autres Marie arrivèrent au sépulcre.*

Marie Madeleine et les deux autres Marie partirent donc de la maison de saint Jean pour aller au sépulcre avec leurs parfums. Mais saint Jean, dans son évangile, ne nomme que Madeleine et ne parle pas des autres, parce que Notre Seigneur avait pour celle-ci plus d'affinité. Quand donc elles eurent franchi la porte de la cité, elles se mirent à évoquer, en toute pitié et compassion, la mémoire des souffrances et des travaux de Jésus-Christ, leur Rédempteur et leur maître. A toutes les places où s'était faite contre lui ou par lui aucune chose notable, elles s'arrêtaient un instant, se mettaient dévotement à genoux, baisaient la terre, et se disaient entre elles en gémissant : C'est ici que nous l'avons rencontré portant sa croix sur son cou, lorsque sa mère tomba comme demi-morte. C'est ici qu'il s'est tourné vers les femmes et leur a parlé. C'est ici que sa croix lui fut ôtée, parce qu'il était si épuisé qu'il ne pouvait plus la porter ni faire un pas en avant. C'est à cette pierre qu'il s'appuya un petit moment. C'est là qu'il fut cruellement poussé, parce qu'il n'allait pas assez vite à leur gré. C'est là qu'ils le contraignirent presque à courir. C'est là qu'ils le dépouillèrent tout nu. C'est là qu'ils l'élevèrent douloureusement au gibet de la croix. Et à ce dernier endroit, se jetant la face contre terre avec des cris lamentables, avec des larmes sans fin, elles adorèrent et baisèrent la croix, encore toute vermeille de son très-précieux sang.

Elles se levèrent ensuite pour se diriger vers le sépulcre. Le soleil était déjà levé, et ses rayons tombaient sur la terre. Elles se disaient l'une à l'autre : Qui nous pourra retourner la pierre et la retirer de la porte du monument? Mais, en s'approchant et regardant de plus près, elles virent cette pierre retournée, quoiqu'elle fût énorme; et en entrant au monument, elles aperçurent un jouvencel assis au côté droit, vêtu d'une robe toute blanche, ce dont elles furent très-ébahies. Alors le jouvencel leur dit : Ne vous épouvantez point. Vous allez quérant Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. Mais il n'est pas ici : il est ressuscité. Voici le lieu où ils l'avaient mis. Allez; dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous devancera en Galilée, comme lui-même vous l'a annoncé.

Sans prendre garde aux paroles de l'ange, mais tout éperdues et pleurant tendrement, elles s'en retournèrent aux disciples, et leur dirent que le corps de Notre Seigneur était enlevé. Aussitôt saint Pierre et saint Jean coururent au monument. Or, regarde-les bien : ils courent; la Madeleine et ses compagnes courent aussi, et tous ensemble s'élancent à la recherche de leur Seigneur, leur cœur et leur âme. Ils courent avec ardeur et pleins d'angoisses. Parvenus au sépulcre, ils regardent dedans, et n'y trouvent que le suaire avec les linceuls. Alors les deux disciples s'en reviennent vers la cité en grand déplaisir, tandis que les trois Marie demeurent là, pour regarder encore. Cette fois, elles virent deux anges, vêtus d'aubes, qui leur dirent : Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts? Mais elles ne prirent pas plus garde aux paroles des anges, et ne reçurent de leur vision nulle consolation; car elles ne cherchaient pas des anges, mais le Seigneur du ciel. C'est alors que les deux autres Marie, dans leur effroi, s'éloignèrent un peu de la Madeleine, et s'assirent par terre toutes dolentes.

*Comment Notre Seigneur apparut à Marie Madeleine sous la figure  
d'un jardinier.*

La Madeleine, toute embrasée de pur amour, ne savait plus que faire; car sans son maître elle ne pouvait vivre, et elle ne le trouvait point, et elle ne savait où le chercher. Elle se tenait donc en dehors

du monument, dans un petit jardin qui était devant, regardant toujours si elle l'apercevrait, quand les deux anges se montrèrent à elle de nouveau et lui demandèrent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Et elle leur dit : Ils ont ôté de là mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. Considère ici un effet merveilleux de l'amour vrai. Un instant auparavant,



APPARITION DE NOTRE SEIGNEUR A MADELEINE.

elle venait d'entendre un ange lui dire que Jésus était ressuscité, puis deux anges lui répéter qu'il était vivant. Et néanmoins elle ne s'en souvient pas. Elle s'écrie : Je ne sais où ils l'ont mis. C'est, que suivant la parole d'Origène, son âme n'était plus là : elle était toute avec son maître ; car elle ne savait plus parler, ni penser, ni entendre sans lui.

Alors Notre Seigneur ne se voulut plus cacher à elle. Il raconta toutes

ces choses à sa très-chère mère, et lui dit qu'il voulait aller reconforter la Madeleine. Au moment où celle-ci était au petit jardin et se retournait en arrière, il lui apparut sous la figure d'un jardinier et lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Et que cherches-tu ? Il était bien jardinier en effet ; car il avait arraché et déraciné les plantes qui portaient les semences du vice et de l'infidélité, et tout son soin était de planter des fleurs de foi et de vertu.

Madeleine ne le reconnut point encore ; mais, croyant que c'était vraiment un jardinier, elle répondit comme en délire : Si tu l'as ôté d'ici, veuille me dire où tu l'as mis, et je t'en délivrerai. Car, les jardiniers ayant coutume de jeter hors des jardins tout ce qu'ils trouvent d'inutile et de gênant, elle s'imaginait qu'il avait enlevé, comme un cadavre pourri, le corps de son Seigneur. Mais Jésus, changeant de voix, l'appela par son nom : Marie ! Marie ! Et aussitôt, le reconnaissant à sa parole, toute ravivée et pleine d'une allégresse non racontable, elle s'écria : Rabboni ! Maître ! tu es celui que je querais. Pourquoi t'es-tu tant caché à moi ? Et tombant à ses pieds, elle les voulut baiser. Mais lui, afin d'élever son cœur au ciel et pour qu'elle ne le cherchât plus parmi les morts, lui dit : Ne me touche point ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va dire à mes apôtres que je vais monter à celui qui est mon Père et leur Père, mon Dieu et leur Dieu. Alleluia ! Que la créature loue son Seigneur !

Après être demeuré là quelques instants, Notre Seigneur se départit en disant qu'il lui fallait aller visiter d'autres personnes. La Madeleine, quand elle eut reçu de lui la bénédiction, revint à ses compagnes et leur annonça l'événement. Toutes firent éclater la plus grande joie de la résurrection du Sauveur ; mais elles se lamentaient fort de ne pas l'avoir vu de leurs yeux. Enfin elles quittèrent avec la Madeleine le lieu du sépulcre.

*Comment Jésus-Christ se montra aux trois Marie ensemble,  
et s'humilia en maintes manières.*

Comme les trois Marie s'en retournaient ensemble, et avant qu'elles fussent parvenues à la ville, notre Rédempteur Jésus leur apparut et leur dit : Je vous salue. Ce dont elles furent plus réjouies que langue du monde ne

le saurait raconter. Elles se prosternèrent et lui tinrent les pieds. Ensemble ils parlèrent avec joie et liesse, et firent pareillement une grande Pâque. Notre Seigneur leur dit encore : Dites à mes frères qu'ils s'en aillent en Galilée. Là ils me verront, comme je leur ai promis. La Madeleine et ses compagnes s'en vinrent donc répéter toutes ces choses aux disciples, qui se réjouirent grandement à leur tour.

Tu peux ici considérer comment le maître d'humilité, le Seigneur et le Créateur de tous, appelle ses disciples ses frères, et tu peux reconnaître qu'il n'abandonna onques cette sainte vertu d'humilité, ni avant la mort ni après, ni même son ascension faite. Ne lava-t-il pas les pieds de tous ses apôtres ? Ne se rabaissa-t-il pas plus qu'aucun homme ne pourrait penser, en endurant le très-horrible gibet de la croix ? N'appela-t-il pas ses disciples ses frères après sa résurrection ? Et plus tard ne parla-t-il pas à saint Paul comme à son pareil, en disant : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Et sur son siège de majesté, au jour du jugement, ne dira-t-il pas : Toutes les fois que vous avez fait cela à quelqu'un de mes plus petits frères, vous me l'avez fait à moi ? Ce n'est point sans une très-grande cause qu'il a tant aimé l'humilité. Car il savait bien que, si l'orgueil est le commencement de tous les péchés, pareillement l'humilité est le fondement de tout bien ; et de même que le ciel fut dépeuplé par l'orgueil et outrecuidance de Lucifer, il est convenable qu'il soit restauré par l'humilité et la charité.

*Comment Notre Seigneur apparut à Joseph d'Arimathie, à saint Jacques le Mineur, et à saint Pierre, qui lui demanda merci.*

Jésus-Christ, en quittant les trois Marie, vint se montrer à Joseph d'Arimathie, qui, ainsi qu'on l'a vu, lui avait donné la sépulture. Le soir même, les Juifs étaient venus le prendre en sa maison et l'avaient emmené bien loin de là, puis enfermé dans une étroite cellule de bois, forte à merveille, qui fut scellée sur lui ; car ils voulaient le mettre à mort après le sabbat. Mais Notre Seigneur entra devers Joseph, le réconforta, lui essuya le visage et les yeux, qu'il avait tout éplorés, le baisa, et finalement, sans rompre sceau ni serrure, le ramena dehors sain et sauf jusqu'en son propre logis. Vois donc comme Notre Seigneur n'oublie point ses amis et jamais ne les abandonne, mais au contraire les aide et console en temps opportun.

Il apparut ensuite à saint Jacques le Mineur, qui avait fait vœu de ne point manger avant de l'avoir vu ressuscité. Il lui dit, ainsi qu'à ceux qui se trouvaient avec lui : Mettez la table. Puis il prit le pain, le bénit, et le lui donna en disant : Mon cher et aimé frère, mangez maintenant ; car le Fils de l'homme est ressuscité de la mort. Ainsi le raconte saint Jérôme. Et ob-



JÉSUS-CHRIST SE MONTRE A S<sup>t</sup> PIERRE.

serve ici que saint Jacques ne désirait pas seulement le pain matériel, mais aussi le pain transsubstantiel, c'est à savoir Notre Seigneur lui-même : c'est pourquoi il mérita d'être consolé et réfectionné de l'un comme de l'autre.

Quand les trois Marie furent retournées en Jérusalem à l'hôtel de saint Jean, et qu'elles eurent raconté à saint Pierre et aux autres disciples l'ap-

parition du Sauveur, saint Pierre, quoique joyeux, ne faisait que pleurer et s'attrister de ne l'avoir pas encore vu. Comme il ne s'en pouvait calmer, à cause du très-grand amour qu'il lui portait, il se départit de ses frères et se mit en chemin seul vers le sépulcre; car il ne savait où le quérir autre part. Il s'en allait ainsi tout le long de la route, hors de la cité, quand Notre Seigneur parut soudain devant lui. Se mettant aussitôt à deux genoux par terre, il lui requit très-humblement pardon et merci de ce qu'il l'avait abandonné et renié par plusieurs fois. Et Jésus lui pardonna bénévolement tous ses péchés, lui disant de confirmer ses frères, les autres apôtres. Ce fut encore là une très-grande Pâque. Et saint Pierre, après avoir reçu la bénédiction de Notre Seigneur, s'en revint en la cité, vers Notre Dame et les disciples; il leur raconta, dans la jubilation de son cœur, ce qui lui était advenu, et dès ce jour il fut de toute façon très-fidèle à son maître.

*Comment Notre Seigneur Jésus-Christ visita encore les saints pères qu'il avait laissés au paradis, et se montra aux deux disciples qui allaient à Emmaüs.*

Jésus-Christ, au moment où il quitta saint Pierre, n'avait pas encore personnellement visité, depuis sa résurrection, les saints pères qu'il avait menés et laissés au paradis de délices. Il retourna donc à eux, en vêtements d'une très-pure blancheur, accompagné d'une grande multitude d'anges. Et quand ils le virent de loin en aussi grande gloire, ils en furent très-réjouis, et le reçurent avec de joyeux cantiques et des louanges telles, que nulle langue mortelle ne le pourrait raconter ni dire. Ils se prosternèrent au plus bas pour l'adorer; puis ils se levèrent, et, se tenant avec lui révéremment et joyeusement, ils continuèrent leurs chants de louange. A l'heure de vêpres, Notre Seigneur leur dit qu'il voulait se montrer à ses frères les apôtres, qui, en son absence, demeuraient attristés de sa mort, et leur promit de revenir incontinent après les avoir réconfortés et consolés.

Deux des disciples de Notre Seigneur s'en allaient alors vers le castel d'Emmaüs, désespérant presque de lui et pleins de tristesse. Comme ils parlaient ensemble de toutes les choses advenues, Jésus-Christ arriva et se joignit à eux sous la semblance d'un pèlerin. Il marchait ainsi en leur

compagnie, questionnant et répondant, et proférant des paroles de salut. Et finalement, faisant comme s'il eût été contraint de s'arrêter avec eux, il voulut se manifester à leurs yeux, et ils le reconnurent subitement à la brisure du pain.

Considère ici la multiple bénignité de notre Rédempteur. Son ardent amour ne peut endurer que les siens demeurent ainsi dans l'abandon et la tristesse. Vraiment, c'est bien là le très-fidèle ami, loyal et dévoué compagnon. Il se joint à eux, il leur demande la cause de leur tristesse, et leur expose les Écritures en enflammant leurs cœurs. Ainsi fait-il chaque jour avec nous spirituellement ; car, si nous sommes grevés d'aucune perplexité et si nous parlons de lui, certes, il nous reconforte et enlumine nos cœurs, et en même temps les enflamme de son amour. Donc c'est chose très-profitable, en de pareilles occasions, que de parler et penser de lui.

Vois encore comment il feint de vouloir aller plus loin, afin qu'ils lui déclarent plus à loisir leur intention et qu'ils l'invitent à rester avec eux. En effet, dit saint Bernard, il fit semblant d'aller plus loin parce qu'il voulait ouïr ces paroles : Sire, demeure avec nous ; car il se fait nuit. Regarde ensuite comme il entre débonnairement avec eux, puis prend le pain, et de ses très-saintes mains le bénit, le brise et le leur baille, en se révélant soi-même à eux. C'est encore la même chose qu'il fait avec nous invisiblement chaque jour. Car il veut que tu l'appelles et l'invites par de saints désirs, prières, méditations et pensées pieuses. Aussi convient-il de le prier et supplier à toute heure, sans défailir.

Cela doit nous apprendre également à nous appliquer avec soin aux œuvres de piété et d'hospitalité, et qu'il ne suffit point de lire ou d'entendre les saintes paroles si on ne les met en action ; car Notre Seigneur ne fut point reconnu à sa parole, mais il daigna se manifester aux deux disciples en leur donnant le pain. Et il ne les favorisa pas, cette fois, d'une longue accointance ; car aussitôt qu'il leur eut tendu le pain, il disparut de leurs yeux, et plus ne le virent. C'est qu'il en avait encore plusieurs à conforter et visiter, et il reconforta de nouveau ces deux-ci ensemble avec les autres.

*Comment Notre Seigneur apparut à ses disciples en l'absence de saint Thomas.*

Les deux disciples s'en retournèrent incontinent à Jérusalem, et là, trouvant les autres disciples assemblés, excepté saint Thomas, ils leur racontèrent ce qu'on vient de dire. Ils apprirent d'eux, en retour, que Notre Seigneur était ressuscité et qu'il s'était montré à saint Pierre. En ce moment Jésus-Christ lui-même, vêtu des très-blancs vêtements de sa résurrection, entra par-devers eux, à portes closes, et se tint en leur compagnie, disant : La paix soit avec vous !

Les disciples se jetèrent à genoux contre terre, lui demandant humblement merci et pardon de l'avoir abandonné. Alors Notre Seigneur leur pardonna tous leurs péchés. Il demeura familièrement au milieu d'eux, leur montra ses mains et son côté ; puis il leur ouvrit le sens, afin qu'ils entendissent et connussent parfaitement sa résurrection. Il se prit à leur demander s'ils n'avaient rien à manger ; et ils lui baillèrent une pièce de poisson rôti et un rayon de miel. Alors il mangea devant tous, et, soufflant sur eux, il leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous remettrez leurs péchés seront pardonnés, mais non ceux à qui vous les retiendrez.

Grande fut la joie et l'allégresse des disciples, quand ils eurent vu et reconnu leur Dieu, leur Seigneur et maître. Ils se tiennent devant lui en liesse et jubilation, eux qui naguère étaient si dolents et comme éperdus. Oh ! que de bon cœur et volontiers ils lui apportent tous les biens qu'ils possèdent, afin qu'il mange en leur présence ! Oh ! qu'ils le servent avec empressement, et qu'ils demeurent fidèlement et amoureusement auprès de lui ! Qu'elle était digne et glorieuse à habiter, la maison où se tenait pareille assemblée !

Tu peux à présent comprendre de combien de faveurs toutes ces apparitions et visitations furent accompagnées. Ce fut ici encore une très-grande Pâque. Mais Notre Seigneur ne fut pas bien longtemps avec ses disciples ; car il était déjà nuit et fort tard. Peut-être cependant le contraignirent-ils, à force de prières, à différer un peu son départ. Et cela ne lui déplaisait nullement ; car Notre Seigneur aime à être retenu, comme tu as vu ci-dessus.

Enfin, au milieu des ébattements et transports, il les bénit tous et prit congé d'eux.

Les disciples restèrent donc là comme des gens affamés, soupirant ardemment après la glorieuse compagnie de leur Seigneur et maître, dont ils avaient coutume de jouir si longuement. Et à chaque instant ils le réclamaient avec de violents désirs.

*Comment Notre Seigneur renouvela son apparition en présence de saint Thomas.*

Quand fut venu le huitième jour après la résurrection, Notre Seigneur apparut derechef à ses disciples, à portes closes ; et cette fois saint Thomas était présent avec les autres (car, ainsi qu'on l'a vu, il ne se trouvait point à la première assemblée). Et quand les disciples lui dirent qu'ils avaient vu Notre Seigneur et lui avaient parlé, il répondit : Certes, si je ne trouve en ses mains la perçure des clous de fer, et si je ne mets mon doigt au lieu de sa blessure et ma main à son côté droit, point ne le croirai.

Jésus donc, en bon pasteur, très-soigneux de son petit troupeau, entra et dit : La paix soit avec vous ! Puis il dit à saint Thomas : Mets ici ton doigt et regarde mes mains ; mets ta main en mon côté, et ne veuille plus être mécréant, mais fidèle et certain. Alors saint Thomas toucha les plaies du Sauveur, et, pleurant tendrement, s'écria : Tu es mon Seigneur et mon Dieu ! Il le voyait homme clairement, et le croyait Dieu fermement. Aussi, se mettant à genoux par terre, il lui requit très-humblement merci et pardon de l'avoir délaissé lors de sa passion ; et Notre Seigneur, débonnairement, lui pardonna tout.

Ce mystère du doute de saint Thomas l'apôtre touchant la résurrection de Jésus-Christ eut lieu par la permission divine, afin que cette résurrection fût franchement prouvée par les signes et démontrements les plus évidents. Notre Seigneur demeura encore un peu de temps au milieu de ses disciples, leur parlant du royaume de Dieu ; et eux, remplis de consolation, écoutaient ses très-excellentes paroles, regardaient son noble visage, éclatant de beauté glorieuse et incomparable, et y prenaient un plaisir indicible. Enfin il leur dit d'aller en Galilée, au mont de Thabor, où il leur

apparaîtrait de nouveau ; puis il leur donna sa bénédiction, et les laissa encore une fois affamés de lui.



JÉSUS APPARAÎT AUX DISCIPLES  
EN PRÉSENCE DE THOMAS.

*Des apparitions de Notre Seigneur au mont de Thabor et à la mer  
Tibériade en Galilée.*

Les disciples, suivant le commandement de leur bon Seigneur et maître, s'en allèrent au Thabor, et là Jésus-Christ leur apparut derechef, en disant : Toute puissance m'est donnée ; c'est-à-dire, maintenant éclate ma toute-

puissance au ciel et sur la terre. Allez donc et enseignez tous les peuples, en les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder ce que je vous ai commandé. Voici que je suis avec vous à jamais, jusqu'à la fin des siècles.

Puis, tandis que les disciples étaient encore en Galilée, sept d'entre eux s'en allèrent à la mer Tibériade, et se mirent à pêcher toute la nuit. Mais ils ne prirent quasi rien, et, quand vint le matin, ils virent Jésus-Christ devant eux, arrêté sur le rivage de la mer. Comme il leur demandait s'ils avaient pris aucuns poissons, ils répondirent que non. Et il leur dit : Jetez votre filet à la droite du navire, et là vous en trouverez. En effet, ils jetèrent leurs filets, et prirent une énorme quantité de poissons. Alors saint Jean dit à saint Pierre : C'est Notre Seigneur !

Aussitôt saint Pierre, qui était nu, ceignit sa cotte, et s'en vint hâtivement devers lui par la mer, tandis que les autres venaient dans leur nef. Quand ils furent descendus, ils virent du poisson et du pain préparés pour eux, et, mangeant avec Notre Seigneur, ils firent grande fête sur ce rivage. Selon son humilité accoutumée, Jésus-Christ leur tendit le pain et le poisson ; et recevant de sa très-sainte main cette désirable nourriture, ils furent réfectionnés d'esprit comme de corps.

Ce repas solennel étant achevé, Notre Seigneur dit à saint Pierre : M'aimes-tu plus que ceux-ci ne m'aiment ? A quoi saint Pierre répondit : Sire, tu sais bien que je t'aime. Alors Notre Seigneur ajouta : Repais mes agneaux. Et par trois fois il lui fit la même demande et la même recommandation. Considère en cela son grand amour et sa débonnairété ; car tu comprends très-apertement que ce sont nos âmes qu'il confie de la sorte à saint Pierre. Il ne lui dit pas : Tonds mes brebis, tue-les, mange-les. Mais par trois fois il lui dit de les repaître, c'est-à-dire de les nourrir par la parole, par l'exemple et par les subsides temporels. Et la troisième fois il ajoute l'oraison, en disant : Repais-les de paroles, repais-les d'exemples et de fruits d'oraison. Ainsi de ces trois choses, la parole, l'exemple et la prière, celle-ci est la plus grande et la préférable.

Donnant ensuite à entendre à saint Pierre la manière de sa mort, il lui dit : Quand tu étais plus jeune, tu te mouvais et tu allais comme tu voulais ; mais quand tu seras vieilli, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras point. Et il lui dit encore : Suis-moi ; comme pour lui faire sentir qu'il le suivrait en son genre de mort. Mais quand saint Pierre lui demanda comment devait mourir saint Jean, il lui répondit : Si

je veux qu'il demeure ainsi jusques à ma venue, que t'en appartient-il ? Suis-moi. C'est comme s'il eût dit : Je ne veux pas qu'il me suive par voie de passion ; mais c'est par l'ancienneté et la contemplation qu'il viendra reposer en paix. Les autres disciples entendirent que saint Jean ne mourrait point : mais ce n'eût pas été là grand chose pour Notre Seigneur ; car bien mieux vaut mourir et habiter avec lui.

Tu peux voir combien de choses de haute importance furent dites et faites en cette apparition. Jésus-Christ y mit un terme en se départant des disciples suivant sa manière accoutumée, et s'en retourna vers les saints pères. Alors toute la compagnie demeura en liesse, puis revint à Jérusalem.

*Comment Notre Seigneur apparut à plus de cinq cents frères assemblés, et de la vérité de toutes ces apparitions en général.*

Notre Seigneur Jésus-Christ apparut encore à plus de cinq cents frères assemblés. Mais quand, où et comment ? On ne le trouve point dans l'Écriture. Le très-débonnaire Seigneur, se tenant familièrement au milieu d'eux et leur parlant du royaume de Dieu, les remplit de joyeuseté. Il appert qu'ils l'avaient attendu en grande sollicitude et en désir non racontable ; et c'est pour ce motif qu'ils méritèrent de le recevoir en grande liesse. Tout pareillement nous adviendrait-il si, en attendant Notre Seigneur, nous étions fervents et attentifs à sa venue.

Nous avons donc douze apparitions de Jésus-Christ Notre Seigneur après la Résurrection, sans compter deux autres dont nous parlerons prochainement avec l'Ascension, ce qui fait quatorze en tout. Néanmoins tu dois entendre et savoir que les apôtres n'en ont raconté que dix. Car en aucun lieu ils n'ont écrit comment il apparut à sa glorieuse mère ; mais on le croit ainsi débonnairement, comme il a été dit. Les évangélistes, qui voulaient réunir les preuves de la Résurrection, négligèrent de mettre cette apparition à Notre Dame, sans doute parce que la mère n'est pas bien recevable à porter témoignage pour son fils. Ils ne disent pas non plus comment Notre Seigneur apparut à Joseph d'Arimathie ; cela n'est contenu que dans l'évangile de Nichodémus. L'apparition à saint Jean est mentionnée par saint Paul, dans son épître aux Corinthiens, et encore par saint Jérôme.

L'apparition aux cinq cents frères est rapportée comme ci-dessus par saint Paul également. Toutes les autres sont décrites en l'Évangile.

Tu peux ici considérer la très-grande bénignité de Notre Seigneur, qui, après être glorieusement ressuscité, voulut encore, pour notre instruction, voyager et converser en ce monde mauvais pendant quarante jours. Car, après l'espace de tant d'années, après tant de travaux et d'afflictions, après une si cruelle et honteuse mort, il pouvait dignement et franchement, le vaillant victorieux, retourner en sa gloire et confirmer ses disciples par les anges. Mais sa grande charité ne pouvait pas l'endurer : il voulut converser personnellement avec eux, et par une foule de signes et démonstrances leur prouver la vérité de sa résurrection. Il leur montra en son propre corps les perçures et les traces de ses plaies, bien qu'il eût aliéné et changé la nature de son corps mortel. Il mangea et but avec eux, bien que nul corps spirituel n'ait besoin de nourriture. Et outre ces différentes preuves, saint Luc l'évangéliste, écrivant l'histoire des Actes apostoliques, en donne plusieurs autres. Mais la démonstration générale de la résurrection de Jésus-Christ, c'est que, par quarante jours, il apparut aux siens. Cette démonstration, il la fit pour eux et pour nous, parce qu'il les aimait, et nous aussi, très-tendrement. Cependant nous n'y prenons point garde, et il n'est certes pas aimé de nous avec cette ardeur de dilection et d'amour non racontable, qui devrait non-seulement nous échauffer, mais nous brûler et consumer.

#### *De l'ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Au fait de l'ascension de Notre Seigneur il te convient d'être éveillé et très-attentif; car cette solennité est grande et haute, comme tu le verras ci-après. En cette journée, notre Rédempteur Jésus-Christ devait se départir du monde et lui ôter sa présence corporelle, puisqu'il avait accompli le cours de son pèlerinage. Ses faits et dits sont alors bien plus à considérer; car toute âme fidèle doit diligemment observer son époux et Seigneur au moment de son départ. Ainsi donc, le quarantième jour après sa résurrection, Jésus-Christ, sachant que l'heure était venue de quitter ce monde pour s'en aller vers Dieu son père, après avoir toujours aimé les siens, les aima jusqu'en la fin.

Prenant au paradis terrestre les saints pères et toutes les bienheureuses âmes qu'il y avait laissées par l'espace de quarante jours, puis donnant sa bénédiction à Énoch et à Élie, qui continuèrent d'y séjourner vivants, il s'en vint auprès de ses onze apôtres, qui étaient au mont de Sion avec Notre Dame, sa mère, et les autres disciples, hommes et femmes. Tous ces disciples habitaient ensemble la partie de Jérusalem que l'on appelle Mollo, sur le mont de Sion, là où David avait construit un palais. Les onze apôtres occupaient une grande salle au niveau du sol et toute pavée, celle où Notre Seigneur avait commandé qu'on lui apprêtât la Pâque. Les autres demeuraient tout autour, en différents logis.

Comme les apôtres mangeaient ensemble dans cette salle, Jésus-Christ leur apparut à l'heure de tierce et mangea en leur compagnie, en signe et souvenir d'amour. Dans ce dernier festin avec leur très-noble et très-cher Seigneur, il leur dit : Il est temps que je m'en retourne vers Celui qui m'a envoyé; et vous, demeurez ensemble ici dans la cité, jusqu'à ce que vous soyez pourvus de la vertu d'en haut. Car dans peu de jours vous serez remplis du Saint-Esprit, comme je vous ai promis.

Il les blâma ensuite de leur mécréantise et dureté de cœur, parce qu'ils n'avaient point cru d'abord ceux qui l'avaient vu ressuscité. Mais, comme ils étaient troublés au dedans par l'idée de son départ, qu'ils ne pouvaient supporter, tant ils l'aimaient cordialement, il les réconforta par ces paroles : N'ayez trouble ni épouvante au cœur. Je ne vous laisserai pas orphelins; je m'en vais et reviendrai à vous; je serai avec vous à toute heure. Puis il leur dit de s'en aller au mont d'Olivet; car c'était de là qu'il voulait monter au ciel. Et à ces mots ils disparut du milieu d'eux.

*Comment Notre Seigneur, avant de monter au ciel, avertit les siens de ce qu'ils avaient à faire dorénavant.*

Les apôtres, avec la mère de Notre Seigneur, les autres disciples et les femmes, partirent tous ensemble de la cité pour se rendre au mont d'Olivet, qui est comme à une demi-lieue de Jérusalem. Là, notre Sauveur Jésus se montra derechef devant eux. Voici donc en ce jour deux apparitions. Considère bien les choses qui s'y firent, et aussi regarde les saints

pères, qui invisiblement y assistent. Vois comme ils contemplant Notre Dame et bénissent affectueusement celle par qui tant de bienfaits sont venus à eux; comme ils avisent tous ces excellents champions et capitaines de l'armée divine, et par dessus les autres le débonnaire Jésus-Christ, élu pour combattre et pour vaincre le monde.



DERNIERS ENSEIGNEMENTS DE N. S. AUX APÔTRES.

A ce moment, aucuns de ceux qui étaient assemblés se prirent à interroger Notre Seigneur en cette manière : Sire, rétabliras-tu maintenant le royaume de Jérusalem ? C'est-à-dire que plusieurs, dépourvus de sagesse, et voyant les Juifs en la sujétion d'un prévôt étranger, voulurent parler de la restauration du royaume temporel ; mais d'autres, plus instruits, enten-

daient par là l'amplification et dilatation de l'Église. Et Notre Seigneur répondit : Cela ne vous touche point temporellement ; mais soyez soigneux des choses qui vous regardent ; car, de vrai, vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et, fortifiés par cette même vertu, vous témoignerez de ma résurrection, premièrement en Jérusalem, secondement en Judée, puis en Samarie, puis jusqu'à l'extrême bout de la terre. Comme s'il eût voulu dire : Avant le rétablissement de ce royaume, il convient que la renommée de l'Évangile ait couru et se soit répandue, non-seulement à Jérusalem, mais en Judée et en Samarie, et dans tous les pays et confins du monde. En effet, l'Évangile fut prêché d'abord à Jérusalem ; mais, à cause de la lapidation de saint Étienne et du meurtre de saint Jacques, les apôtres partirent de cette ville et s'en allèrent prêcher en Judée. De là ils passèrent chez les gens de Samarie, et de là ils se dispersèrent par tout le monde.

*Comment, à l'heure de midi, Notre Seigneur, quittant sa glorieuse mère et ses disciples, s'éleva de soi-même vers le ciel.*

Tous les mystères devant dits étant terminés, à l'heure de midi, Notre Seigneur Jésus-Christ se mit à s'élever au-dessus de ses disciples, et, à la vue de toutes les personnes rassemblées pour cela, il monta au ciel par sa propre vertu. Alors sa glorieuse mère Notre Dame et tous les assistants se jetèrent contre terre, et pour son départ ne purent retenir leurs larmes. Ils étaient néanmoins très-joyeux de le voir si glorieusement atteindre et transpercer l'air, la nue et les cieux. Oh ! que Notre Dame eût alors de bon cœur et très-volontiers quitté ce monde, pour aller en la compagnie de son très-cher fils ! Mais il la voulut encore laisser ici-bas un peu de temps ; et c'était chose très-utile pour confirmer les croyants.

Notre Seigneur donc, le visage éclatant, les mains élevées, en grande joie et comme en triomphe, montait vers le ciel, emmenant avec soi toute la noble multitude et lui ouvrant le chemin, comme l'avait depuis longtemps prédit Michée le prophète. Et tous le suivaient, chantant des chants de liesse et de jubilation. En même temps saint Michel l'archange, prévôt du paradis, le précédant au pays céleste, y annonça que le Sau-

veur du monde arrivait. Et voici que tous les ordres des benoîts esprits angéliques, rangés par armées et compagnies, lui vinrent au-devant comme il convenait, tellement qu'il n'en demeura pas un seul. Ils s'inclinèrent vers lui avec toute la révérence possible, et puis le conduisirent avec hymnes et cantiques si mélodieux, que nul être vivant au monde ne le saurait raconter ni dire.

Notre Seigneur s'éleva bellement et doucement pour la consolation de sa très-glorieuse mère et de ses disciples, afin qu'ils pussent le voir et contempler plus longuement. Et jusqu'à ce que les nues l'eussent couvert et ôté de leur vue, Notre Dame, les disciples, la Madeleine et les deux autres Marie, ainsi qu'un bon nombre d'hommes et de femmes, se tinrent à le regarder très-attentivement, le plus longtemps qu'ils purent. Quel spectacle était-ce à considérer, que Jésus-Christ Notre Seigneur montant ainsi glorieusement dans les airs ! Et si quelqu'un eût pu voir et entendre tant de bienheureux esprits, tant d'âmes saintes qui l'accompagnaient, peut-être que de joie l'âme lui serait partie du corps.

Au lieu où Notre Seigneur quitta la terre pour s'en aller au ciel, on édifia depuis une église. Et l'on dit que la place où fut laissée la marque de ses derniers pas ne put jamais être pavée, mais que les carreaux de marbre sautèrent au visage de ceux qui voulurent les y asseoir. Supplicius, évêque de Jérusalem, en témoigne. On voit encore aujourd'hui dans la poussière la trace apparente des pieds du Sauveur, que la terre a certainement retenue et gardée pour soi.

Jésus-Christ était déjà entré dans le ciel, que sa glorieuse mère et les autres gens avaient encore le visage tendu pour le voir. Alors deux anges, en semblance d'hommes et en blancs vêtements, descendirent auprès d'eux et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi êtes-vous encore à regarder vers le ciel ? Ce Jésus, qui s'est soulevé de lui-même au-dessus de vous, en telle manière que vous l'avez vu partir, en telle manière reviendra (c'est à entendre pour juger les vivants et les morts). Retournez donc en la cité, et restez-y dans l'attente, ainsi qu'il vous l'a dit.

Considère ici combien le débonnaire Seigneur avait soin d'eux. Tout aussitôt qu'il s'est éloigné, il leur envoie deux de ses anges, afin qu'ils ne se donnent pas la peine de demeurer là si longtemps pour rien. Il veut qu'ils ne soient plus tristes de l'absence de leur Dieu et Seigneur, et par le témoignage des anges il leur fait connaître d'une manière plus certaine qu'il est entré au ciel.

*Comment Notre Dame et sa compagnie retournèrent en la cité,  
et de la grande fête qui à ce jour se fit en paradis.*

Les deux anges ayant disparu, Notre Dame et les disciples, et plusieurs autres qui étaient sur le mont d'Olivet, ainsi nommé pour la grande abondance d'oliviers qui s'y trouvaient, s'en retournèrent en Jérusalem. Le trajet était d'une voie de sabbat, c'est-à-savoir d'une demi-lieue; car les Juifs, au jour de leur sabbat, ne pouvaient aller hors de Jérusalem, ou des autres villes qu'ils habitaient, plus loin que la distance d'un mille, qui contient environ la moitié d'une lieue ou mille pas.

Ils demeurèrent donc en la cité, c'est-à-dire au mont de Sion, attendant comme Notre Seigneur le leur avait ordonné. Le très-débonnaire Rédempteur, avec toute sa bienheureuse compagnie, ouvrit victorieusement les portes du paradis, tenues closes jusqu'alors pour l'humain lignage. Et tous les saints pères, avec les benoîts esprits, firent entendre des mélodies de jubilation et de louange devant la divine Trinité. Moïse et les fils d'Israël, après avoir passé la mer Rouge, avaient entonné de beaux cantiques au Seigneur, et la sœur de Moïse, la prophétesse Marie, avec les autres femmes marchant à leur suite, avaient chanté au son des tympanons en grande allégresse. Combien plus durent-ils le faire cette fois, en voyant surmontées toutes leurs tribulations et adversités! Tous ceux qui étaient là célébrèrent certainement une fête magnifique et non racontable, et s'ébattirent au delà de ce que le cœur humain peut comprendre. En toutes les rues de la souveraine Jérusalem fut chanté *Alleluia!* c'est-à-dire : Louez le nom du Seigneur! Onques, depuis le commencement du monde, le pays du ciel ne vit pâque si solennelle; onques peut-être n'en verra-t-il, sinon après le jour du jugement, quand tous les élus ensemble seront là présents, avec leurs corps glorieux.

Ainsi donc, très-grande et très-belle est cette fête de l'Ascension. Car toutes les choses que Dieu a faites jusque-là, il les a faites en préparation de ce jour. Le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent, ont été créés pour l'homme, et l'homme pour la gloire céleste. Or, depuis le péché d'Adam, nul juste n'avait pu parvenir à cette gloire avant l'ascension de Jésus-Christ.

Certes, la journée d'aujourd'hui est proprement la solennelle fête de Notre Seigneur; car aujourd'hui commence-t-il à être assis à la droite de Dieu le Père, et à se reposer de son pèlerinage en ce monde. Si donc nous faisons la fête d'aucun saint s'en allant en paradis, combien plus la devons-nous faire du Saint des saints, et de tant de milliers de bienheureux qu'il a emmenés avec lui ! Mais c'est aussi notre propre fête; car aujourd'hui l'humaine nature est exhaussée jusqu'aux cieux. Ainsi, de toute manière, cette journée est grande; et l'âme qui aimerait bien Notre Seigneur à bon droit se tiendrait en liesse aujourd'hui. Si vous m'aimiez, a-t-il dit lui-même, vous seriez remplis de joie; car je m'en vais à mon Père.

*De l'envoi du Saint-Esprit au jour de Pentecôte.*

Au jour de Pentecôte, c'est-à-dire le cinquantième jour après la Résurrection et le dixième après l'Ascension, Notre Seigneur exposa à Dieu le Père la promesse qu'il avait faite d'envoyer le Saint-Esprit. Le Père ayant cette promesse pour agréable, le Saint-Esprit fut envoyé aux disciples pour les remplir, les consoler, les fortifier, les instruire, et les combler de vertus et de joie.

Ils étaient ensemble au cénacle, sur le mont de Sion, au nombre d'environ cent vingt, de l'un et de l'autre sexe, et ils attendaient en persévérant dans la prière. Tout à coup se fit en l'air un son brusque, un bruit violent: car le Saint-Esprit vient avec véhémence, et on l'appelle véhément parce qu'il détourne de force les pensées et affections. A l'instant, il remplit tous ceux qui se trouvaient en la salle, et des langues de flamme, c'est-à-dire de petits rayons en forme de langues, tombèrent sur le chef de chacun d'eux. L'espèce et semblance du feu signifiait que le Saint-Esprit leur donnait force et fermeté; l'espèce et semblance des langues, qu'il leur apportait la science.

En ce moment, il y avait à Jérusalem des Juifs religieux qui habitaient la Judée, et beaucoup d'autres qui étaient venus de presque tous les pays du monde, où leur peuple avait été dispersé par mainte captivité. Néanmoins ils s'étaient tous réunis pour la fête. Quand donc ils ouïrent ce bruit violent qui avait retenti en l'air, ils coururent s'assembler autour des dis-

ciples. Mais grand fut leur émerveillement lorsque chacun d'eux les entendit parler le langage de son pays lointain. D'aucuns s'en moquaient, disant qu'ils étaient pleins de moût, c'est-à-dire très-ivres, car le moût enivre plus fort que le vin. Ils disaient cela par dérision; mais, dans le sens mystique et suivant l'esprit, c'était vrai : car ils étaient remplis du moût de la



DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

grâce spirituelle, dont il est fait mention en l'évangile de saint Mathieu, quand il parle de mettre du vin nouveau dans les vieilles outres.

Les disciples, une fois consolés, fortifiés et embrasés par la vertu du Saint-Esprit, envahirent tout le monde, et par leur prédication accomplirent des œuvres tellement miraculeuses, qu'ils le soumièrent à eux en

grande partie. Le bon fruit qui s'ensuivit montre combien est digne de révérence la solennité d'aujourd'hui. Et, bien que nous soyons tenus de le faire spécialement aux jours de fête, néanmoins devons-nous louer Dieu à toute heure, comme les citoyens souverains dont il est écrit : Bienheureux ceux qui habitent ta maison, Seigneur ; car ils te loueront aux siècles des siècles. Hâtons-nous aussi d'entrer dans ce repos, où surabonde sans défaillir une si grande liesse, et vers le ciel, qui est notre pays, tendons et soupirons de toutes nos forces. Prenons en haine la compagnie de ce méchant corps pourri, sans avoir soin ni cure d'accomplir ses désirs : car c'est lui qui nous détient ici prisonniers et pèlerins, et, comme le dit l'Apôtre, aussi longtemps que nous demeurons en ce corps, nous sommes étrangers à Dieu. Répétons donc avec le même Apôtre : O malheureux homme ! qui me délivrera de la mort de ce corps ? Souhaitons d'être déliés de cette entrave, et continuellement le requérons à Dieu Notre Seigneur ; car par nous-mêmes nous n'y pouvons nullement arriver. A tout le moins, mourons au monde et à ses pompes, aux vains désirs, à la concupiscence, et, de cœur fort et persévérant, retirons-nous de toutes ces choses décevantes et périlleuses, pour lesquelles nous oublions les biens perdurables réservés à ceux qui les poursuivent.

*La conclusion de ce présent livre, et comment le nom de Jésus est comparé à l'huile.*

Tu as eu ci-dessus, par méditations, le récit de la vie de Jésus-Christ Notre Seigneur, par laquelle nous, malheureux captifs, nous pouvons être merveilleusement consolés et réconfortés, et, en tant que pécheurs, recouvrer l'espérance. C'est, en effet, pour les pécheurs qu'il prit chair humaine ; c'est avec les pécheurs qu'il conversa volontiers ; c'est pour les pécheurs qu'il prêcha ; et finalement il ne dédaigna point de mourir pour eux. Ainsi donc, soulève ta pensée révéremment et joyeusement vers les choses dessus dites, et ne sois plus paresseux à te tourner de leur côté en toute dévotion ; car c'est là ta voie, c'est là ta vie, et le fondement sur quoi tu peux très-sûrement construire un grand édifice. Et il te convient de le commencer dès maintenant, si tu veux atteindre la hauteur du ciel, comme il a été dit ci-devant au prologue.

Converse donc volontiers avec Jésus-Christ, en qui seul se trouve la

paix et le repos; étudie-toi à colloquer et retenir sa vie en ton cœur. Saint Bernard le dit : Enquiers et demande, tourne et retourne autant que tu pourras; nulle part ne trouveras-tu paix ni repos, sinon chez le très-doux Jésus. C'est pourquoi, si tu veux reposer, place-le sur ton cœur comme un sceau; et lui, qui est la paix et la tranquillité, calmera toutes choses en toi. Ainsi parle saint Bernard.

Afin de te mieux émouvoir et provoquer à ce faire, et pour que le présent livre soit conclu et signé par le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, note bien qu'il est dit de ce nom salulaire : Sire, ton nom est comme l'huile épandue. Or, ajoute le même docteur, ce n'est pas sans cause que le Saint-Esprit fait cette comparaison. Si l'on interprète les qualités de l'huile, on trouve qu'elle luit et rend brillant, qu'elle entretient le feu et nourrit la chair, qu'elle allège la douleur. Elle est donc à la fois lumière, nourriture et remède. Considère maintenant le nom de l'époux Jésus : il luit quand on le prêche ou qu'on le nomme; il nourrit quand il est dans le cœur et dans la pensée; il soulage quand on l'invoque. Or, voyons et examinons chacun de ces points.

D'où croyez-vous que se soit répandue en tout le monde une si grande et si soudaine lumière de foi, si ce n'est du nom de Jésus annoncé partout? Dieu ne nous a-t-il point, par ce nom, ouvert sa très-émerveillable splendeur? Saint Paul dit à bon droit : Vous avez été autrefois ténèbres; mais maintenant vous êtes lumière en Notre Seigneur.

Le nom de Jésus n'est pas seulement lumière : il est aussi aliment. Dis-moi, n'es-tu pas réconforté chaque fois que tu te le remémores débonnairement? Quelle chose embellit ainsi la pensée? Quelle chose répare ainsi les sens fatigués ou usés? Quelle chose est aussi puissante à renforcer les vertus, à vivifier les bonnes mœurs et l'honnêteté, à nourrir les chastes affections? Certes, la pâture de l'âme est sèche et terreuse si cette huile n'y est répandue, et elle n'a ni goût ni saveur si elle n'est assaisonnée de ce sel. Écris-tu? Tu ne me plais aucunement si tu ne me fais lire le nom de Jésus. Disputes-tu ou converses-tu avec quelqu'un? Je n'y ai aucun attrait si le nom de Jésus n'est pas prononcé. Jésus est miel en la bouche, mélodie à l'oreille, jubilation au cœur.

Mais ce nom est encore un remède salulaire. Si aucun de vous est triste, vienne en son cœur, et de là en sa bouche, le nom de Jésus : aussitôt la lumière qui naît de lui chassera toute obscurité, pour ramener le clair et le serein. Si aucun tombe en quelque crime, et court, par désespoir, se jeter

dans les filets de la mort, qu'il se réclame du nom de Jésus : il respirera et reviendra à la vie. Et qui donc, lorsqu'il a senti venir en son cœur dureté, rancune, alanguissement ou stupeur, en invoquant ce nom de Jésus, n'a pas été relevé et complètement délivré? Qui a vu sécher en soi la source des saintes larmes, et au nom de Jésus ne l'a senti renaître plus abondante et plus suave? Qui s'est trouvé en péril et dans les angoisses de la peur, sans que ce vertueux nom lui ait rendu courage? Qui, je le requiers, a vacillé en quelques doutes, sans recouvrer, à ce nom resplendissant, la clarté de la certitude? C'est bien là le remède qui guérit les maladies et langueurs de l'âme, et il est loisible à tous de l'éprouver. Le Psalmiste l'a dit : Réclame-moi au jour de la tribulation, et je t'en tirerai, et tu me rendras gloire.

Donc, ô mon âme, aie recours au tant doux électuaire caché en ce nom de Jésus, et qui jamais ne s'est trouvé inefficace. Qu'à toute heure il te soit présent en la pensée; à toute heure tiens-le dans ta main, afin que tes sens soient réparés en Jésus-Christ, et que finalement tu suives sa trace. Mets-moi, a-t-il dit, comme un sceau sur ton cœur, et comme une enseigne dans tes bras. Ainsi auras-tu de quoi sauvegarder et ton bras et ton cœur, c'est-à-dire préserver de la corruption tes actions et pensées, ou, si elles sont corrompues, les guérir et sanifier, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur du monde, Roi de gloire, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, en trinité parfaite, perdurablement vit et règne par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

---



# HUITIÈME PARTIE



# VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp<sup>er</sup>iale Française N°181

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Huetzel. exc.

Imp. brev<sup>et</sup> Georges Huetzel.

1. JUDAS TROUVÉ PAR LA DAME DE SCARIOTH
2. JUDAS FRAPPE LE FILS DE LA DAME DE SCARIOTH
3. JUDAS TUE SON PÈRE
4. PILATE FAIT PÉRIR SON FRÈRE



## HUITIÈME PARTIE

---

*CI COMMENCE LE TRAITÉ DE LA VENGEANCE DE LA MORT  
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST  
SUR JUDAS, SUR PILATE, ET SUR LES JUIFS EN GÉNÉRAL.*

---

*Premièrement, quelques mots de prologue.*

Comme la passion de Jésus-Christ Notre Seigneur fut très-injustement machinée, poursuivie et accomplie, comme elle fut aussi très-cruelle, horrible, angoisseuse et universelle, la raison et la justice divine voulaient que vengeance fût tirée des premiers auteurs d'une si déloyale trahison.

Que cette passion et mort fut très-injustement accomplie, cela est prouvé d'une manière éclatante; car Notre Seigneur onques ne commit aucun péché, ni de consentement, ni de pensée, ni d'action. Les Juifs l'accusèrent de trois choses. Ils mentirent sur la première; mais sur les deux autres, qui n'étaient pas matière à accusation, ils dirent vérité. Ils mentirent quand ils alléguèrent qu'il défendait de payer à César son tribut, ce qui ne fut jamais dans son intention; et ils mentirent à bon escient, comme tous ceux qui disent le contraire de ce qu'ils savent être vérité. Les deux autres accusations furent qu'il se vantait d'être roi et d'être en outre

le fils de Dieu. Or il était réellement le Roi des rois et le vrai Fils coéternel de Dieu le Père.

Que cette passion fut très-cruelle, il en appert pleinement aussi; car, en premier lieu, Notre Seigneur fut mis à mort par ses voisins et amis, et à l'instigation de son propre disciple et frère, à qui naguère il avait fait tant de grâces et de faveurs. Secondement, il fut, à quatre reprises, durement tourmenté, moqué et vilainement outragé : en la maison d'Anne, qui avait été évêque l'année précédente; en celle du roi Hérode; en celle de Pilate, prévôt de Jérusalem; enfin sur la croix, comme il est raconté ci-dessus tout au long.

Que cette passion fut horrible et redoutable, il en appert également, parce que Notre Seigneur était le plus tendre des hommes, le plus délicat et le plus noblement complexionné : par conséquent, toutes les peines et douleurs lui furent d'autant plus âpres et poignantes.

Que cette passion fut universelle, la chose est encore démontrée : car en tous ses précieux sens il endura mille maux, et dans toutes les parties de son très-digne corps, depuis la plante de ses pieds jusqu'au sommet de son chef, il n'y eut si petite place qui ne fût plaie et douleur, à l'exception de sa langue et de sa bouche, qui demeurèrent entières afin de prier Dieu pour les pécheurs. Et encore souffrirent-elles beaucoup, spécialement des rigueurs de la soif; et cette affreuse sécheresse, jointe aux peines et travaux qu'il eut à supporter le même jour, fut cause de la grande effusion de sang que répandit Notre Seigneur.

#### *De la naissance de Judas et du commencement de ses aventures.*

Il convenait donc, suivant droit et raison, qu'une pareille mort fût vengée, et qu'une âpre et dure punition frappât ses principaux auteurs, c'est à savoir Judas, qui vendit son maître, Pilate, qui le jugea et condamna, et généralement les Juifs, qui ourdirent ce crime et l'exécutèrent. Par la vie et la fin de ces trois sortes de gens, l'on pourra pleinement comprendre quelle vengeance en fut prise : c'est pourquoi cette matière sera traitée ci-après tout au long.

On trouve en d'anciennes écritures que Judas était natif de la cité de Jérusalem et fils d'un riche juif, nommé Ruben. Ce juif avait pour femme

une noble matrone, appelée Ciborée. Or, il advint, tandis que Ciborée était enceinte de Judas, qu'elle songea une nuit que son fils serait toute sa vie un très-mauvais sujet, et causerait, avant de mourir, l'entière destruction de la loi et du peuple des Juifs. Aussitôt que dame Ciborée fut éveillée, repensant à son rêve, elle fut saisie de peur, et, dans son ébahissement, elle vint raconter la chose à Ruben, son mari. Celui-ci n'en tint pas grand compte et ne s'y arrêta point, mais répondit à sa femme de n'y plus penser, parce que c'était une illusion de quelque mauvais esprit. Pour lors la dame n'en osa plus parler.

Au bout du temps ordinaire, elle enfanta un très-beau fils; et quand elle fut bien revenue de son enfantement, elle se rappela ce merveilleux songe, et derechef en parla au père, à plusieurs reprises. Enfin elle fit tant par ses remontrances, qu'ils décidèrent tous deux de le tuer et de l'enfouir secrètement en leur jardin. Toutefois ils en eurent horreur et pitié; car le petit innocent leur semblait plein de grâce, et la nature aussi les combattait fort. Ils pensèrent donc longuement ce qu'ils pourraient faire de cet enfant, et à la fin, d'un commun accord, ils charpentèrent en cachette un coffret de bois de convenable grandeur, bien tapissé, bien étoupé. Ils couchèrent l'enfant dedans, bien et nettement enveloppé; puis ils portèrent et mirent ce coffret sur la mer en le recommandant à Dieu, et, attendant qu'il disposât de leur fils selon son noble plaisir, ils s'en retournèrent à leur maison.

*Comment Judas enfant arriva en l'île de Scarioth, et comment il y fut bien reçu et doucement élevé.*

Quand Judas fut ainsi abandonné de père et de mère, il advint, selon la volonté de Dieu, que la boîte qui le portait arriva près de terre en une île de mer, nommée Scarioth, juste à l'heure où la dame de cette contrée s'ébattait au serein sur la rive. Dès qu'elle aperçut de loin un tel objet flottant sur l'eau, elle voulut savoir ce que cela pouvait être, et par un batelier l'envoya quérir et examiner. Quand elle sut que c'était un bel enfant mâle, elle en fut très-joyeuse, et se persuada que Dieu le lui envoyait de sa grâce, parce que depuis longtemps elle était mariée et n'avait point d'enfant.

Elle fit donc prendre Judas, qu'elle baisa par maintes fois, et très-secrètement le fit porter en son manoir, commandant à ses gens que nul n'en

parlât, s'ils tenaient chère leur vie. Arrivée en son hôtel, bien vite elle le fit arranger et mettre à point ; puis elle le prit et le montra à son seigneur et mari, en lui racontant véridiquement ce qu'elle en savait. Celui-ci fut très-joyeux à son tour, et, pour mieux contenter son peuple, sa femme se tint coïe au manoir pendant un temps, comme si elle eût porté un enfant.

Bientôt le bruit courut par le pays qu'elle était accouchée de ce fils ; de quoi tous et toutes ressentirent une grande joie. C'est alors qu'elle lui donna le nom de Judas, et depuis il n'en eut point d'autre. Elle le fit doucement élever et nourrir comme son propre enfant, et de fait tous les gens de la contrée le croyaient fils de leur seigneur et de leur dame : aussi l'honoraient-ils comme tel. Un peu de temps après, la dame se trouva enceinte et eut de son seigneur un beau fils ; ce dont ils se réjouirent de nouveau. Et lorsque les deux enfants surent marcher et parler, ils furent élevés ensemble comme deux frères germains.

*Comment Judas sut qu'il n'était pas le fils de la dame de Scarioth, et comment il tua le fils de cette noble dame.*

Les deux enfants, beaux, forts et bien venants, se mirent à croître et prirent l'habitude de s'ébattre ensemble. Mais Judas, qui était l'aîné et de mauvaise inclination, toujours faisait tort et injure à son compagnon, lequel était, de sa nature, courtois et débonnaire. Souvent il le faisait crier et pleurer, de quoi la mère était mal contente ; et, pour amender Judas, elle le corrigeait par remontrances, menaces ou battures. Mais, ni pour avis, ni pour châtiments, il ne cessait de grever et fouler son compagnon. Finalement la noble dame, pensant à la grande courtoisie dont elle usait envers Judas, et le voyant un jour maltraiter son fils unique, se courrouça fort contre lui, et plus ne lui voulut céler sa condition. Dans sa colère, elle l'appela *trouvé*, et lui dit : Certes, tu n'es pas mon fils. Tu ne m'es rien ; car, lorsque tu n'avais pas encore deux mois d'âge, je t'ai recueilli flottant sur la mer, et depuis lors, par pitié, mon seigneur et moi t'avons fait nourrir comme notre enfant. Pourtant il advient journellement que tu nous causes trouble et déplaisir.

Judas, en entendant ces paroles, en eut grand dépit et vergogne. Il demeura tout honteux et pensif. Puis, comme il était rempli de mauvaise

volonté, il résolut de faire grande peine à ceux qui l'avaient élevé et nourri tant doucement. Il avisa, une nuit, le temps et l'heure propice pour accomplir son mauvais vouloir, et, s'étant approché de son compagnon qui dormait, il coupa, de son couteau taille-pain, la gorge du jouvencel. Alors il s'enfuit secrètement de la maison du seigneur, comme sûr de son fait, et se mit à courir toute la nuit du côté de la mer.

*Comment Judas s'en fut à Pilate, et comment il tua Ruben,  
son propre père.*

Quand Judas arriva au port de mer de cette contrée, c'était déjà l'heure de none. Il trouva là un gros bateau, chargé de gens et de marchandises, en partance pour Jérusalem. Il y entra incontinent avec les autres, et se trouva bientôt en cette ville. Et par cette aventure il fut sauvé de la mort; car, lorsqu'il fut grand jour, et que la dame de Scarioth vit passer l'heure accoutumée où Judas et son fils se levaient et descendaient en la salle, elle envoya en leur chambre un serviteur pour les faire venir. Celui-ci trouva le malheureux jouvencel qui avait la gorge coupée, et se prit à crier si fort, que la dame et ses gens, et le seigneur lui-même, y accoururent. De ce méfait ils menèrent grand deuil. Mais Judas fut en vain requis et cherché par toute l'île. Et si on l'eût trouvé, c'eût été fini de sa vie.

Arrivé en peu de temps à Jérusalem, il s'ingénia si bien, qu'il devint l'un des serviteurs de Pilate, alors prévôt de cette ville de par l'empereur de Rome et le sénat. Et comme naturellement chaque créature aime son semblable, Pilate prit Judas en grand amour, parce qu'il lui ressemblait assez de mœurs et de condition. Il finit même par l'ordonner gouverneur de son hôtel et de sa famille. Entre-temps, il advint que Pilate, regardant de sa fenêtre un jardin sis auprès de sa maison, aperçut dans ce jardin un pommier chargé de très-belles pommes, et fut pris d'un violent désir d'en manger. Judas, qui avait grand souci de complaire à son maître, descendit en bas et entra dans le jardin. Or, c'était là une dépendance de la maison de Ruben, son père, qui demeurait à côté : mais, comme il a été dit, Judas ne savait quels étaient ses parents, ce qui le chagrinait fort.

Au même instant, Ruben, qui était averti, survint et le trouva cueillant ses fruits sans vergogne. Malcontent de ce larcin, il lui dit des vilénies, et

Judas lui en dit à son tour. Des paroles ils en vinrent à la mêlée; ils s'entre-servirent des poings, et la lutte accrut tellement leur courroux et mauvaise ire, que Judas, qui était jeune et fort, frappa son père, déjà tout ancien, d'un mortel coup de couteau. Cela fait, il partit tranquillement du jardin et porta les pommes à Pilate. Puis, les lui baillant, il lui dit que le maître de céans lui était venu courir sus, et qu'en se défendant il l'avait abattu par terre, sans que nul s'en fût aperçu.

Quand la nouvelle se répandit par la cité de Jérusalem que Ruben avait été trouvé mort en son jardin, Pilate lui imputa aussitôt de s'être occis par désespoir. Hormis Judas et lui, nul ne sut qui avait commis le meurtre; ce dont ils se félicitèrent grandement.

*Comment Judas apprit qu'il avait sa mère pour femme et qu'il avait occis son propre père, et de sa repentance.*

Pilate appréhenda ensuite par confiscation tous les biens de Ruben, et fit tant par devers Ciborée, sa veuve, qu'elle épousa Judas. Ainsi donc Judas, après avoir tué son père, eut sa mère pour femme; chose très-horrible et monstrueuse.

Or, une nuit, comme Ciborée soupirait fortement dans son lit, Judas l'ouït et lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui répondit en pleurant: Certes, je me retrouve aujourd'hui la plus malheureuse des femmes. — Et pourquoi? dit Judas. — Mon ami, parce qu'autrefois, il y a déjà longtemps, je consentis à ce qu'un beau fils que j'avais fût noyé, et le père, mon mari, s'y résolut pareillement. Nous le portâmes à la mer en un coffret de bois et le laissâmes aller à l'aventure, et nous fîmes cela pour le mieux, à cause d'un merveilleux songe que j'avais eu étant enceinte de cet enfant. Depuis lors, onques n'ai-je eu de plaisir: j'ai trouvé mon mari tué en son jardin; Pilate m'a voulu remarier à son gré, et, quoique je n'en eusse point la volonté, je le lui ai accordé, pour demeurer en possession de mes biens, qu'il avait confisqués en accusant mon mari de s'être frappé par désespoir, chose à laquelle il ne pensa jamais.

Quand Judas entendit ainsi parler sa mère, qu'il avait, par inadvertance, connue charnellement comme sa propre femme, il comprit assez, d'après la déposition faite naguère par la dame de Scarioth, qu'il était l'enfant en

question. Il sut alors, le malheureux, qu'il avait tué son père et épousé sa mère, et il s'en trouva tout confondu. En pensant à ces événements, il se prit à se repentir de ses péchés, et dit à sa mère, sans plus l'informer de l'affaire : Ma bonne amie, ne vous déconfortez point ; puisque votre bon plaisir est tel, jamais plus je n'approcherai de vous.

Ciborée en demeura fort joyeuse. Alors Judas, pour obtenir le pardon de ses péchés, qui étaient énormes, et même par le conseil de sa propre mère, à qui depuis il se découvrit, vint se mettre en la compagnie de Notre Seigneur Jésus-Christ.

*Comment Judas, élu pour disciple par Notre Seigneur, fut fait son procureur, et comment, après l'avoir livré, il se pendit.*

Judas, s'étant mis en la compagnie des disciples de Notre Seigneur pour faire pénitence, fut élu et retenu par lui pour un de ses douze apôtres. Et toujours il fut surnommé Iscariote, à cause de l'île de Scarioth, où, comme on l'a vu, il demeura premièrement. Jésus-Christ lui fit tant d'honneur, qu'il le constitua son procureur ; et Judas portait la bourse où l'on mettait la pécune donnée à son maître. Mais, par la grande convoitise dont il était plein, le larron en gardait toujours quelque chose à part, et finalement il fut poussé par son avarice à vendre son Seigneur pour trente deniers d'argent.

Quand il considéra le crime qu'il avait commis, il se repentit tant soit peu, et rendit aux Juifs les trente deniers qu'il avait retirés de ce trafic. Mais, voyant qu'ils les refusaient, il se défia de la miséricorde et de la grâce divine. Désespérant de jamais avoir merci, tant ses fautes lui paraissaient énormes et monstrueuses, il prit un morceau de corde et s'alla pendre à la branche d'un arbre, en un grand jardin, pas bien loin de Jérusalem. C'est là qu'on retrouva le misérable, comme il est raconté ci-dessus plus au long.

*Du père et de la mère de Pilate, et comment lui, bâtard, mit à mort son frère légitime.*

D'aucunes écritures nous apprennent que Pilate était fils du roi de Lyon, sur le Rhône, et de la femme du meunier qui tenait le moulin de ce prince, nommé Tyrus. Cette femme était très-belle ; et quand elle eût nourri et allaité son fils durant trois années, elle l'envoya au roi, qui en était le père. Celui-ci le reçut et lui fit grande chère ; car l'enfant était beau et bien venu, et il avait un air robuste qui promettait un homme d'entreprise.

Le roi Tyrus avait alors un fils de la reine sa femme, à peu près du même âge que Pilate. Néanmoins la reine supporta volontiers Pilate et le prit en affection, parce qu'il tenait compagnie à son enfant ; et tous les deux grandirent en prenant leurs ébats ensemble. Le roi Tyrus avait de cela grand plaisir, et souvent parlait à Pilate plus qu'à son fils légitime, parce qu'il le trouvait plus fier et plus malicieux : mais le fils de la reine était jugé bien plus noble de mœurs et plus courageux.

Quand ils furent parvenus à l'âge de dix-huit ans, le fils légitime, nommé Tyrus comme son père, était mieux aimé et prisé de chacun ; de quoi Pilate avait en son cœur grand déplaisir. Très-souvent il s'efforçait de complaire ; mais il n'y savait arriver ni réfréner sa mauvaise nature. Il finit par concevoir une secrète malveillance et mortelle haine contre son propre frère ; et dans cette haine il persévéra tant et si longuement, qu'une nuit, trouvant son frère endormi, qui à nul mal ne pensait, il l'occit en cachette dans son lit.

De cette lamentable nouvelle le roi, la reine, toute la cité, tout le pays furent profondément attristés. Le roi Tyrus, qui était un prince très-débonnaire, fut bien averti que Pilate en personne était le meurtrier de son fils, et volontiers il lui eût infligé un grand châtement. Mais, tout considéré, comme il était le père du coupable et qu'il l'avait beaucoup aimé, il dissimula et le laissa vivre, bien que la reine poursuivît sa condamnation et ne voulût plus jamais le voir ni lui pardonner.

*Comment Pilate dompta les habitants de l'île de Ponce, et comment il fut constitué prévôt de Jérusalem.*

Sur ces entrefaites, les Romains envoyèrent par devers le roi Tyrus pour lui mander de faire parvenir son tribut à Rome, faute de quoi il serait déclaré leur ennemi. Il le leur expédia par Pilate, son fils, qui fut retenu là pour les dettes de son père. Or, tandis qu'il séjournait à Rome, il advint que les habitants d'une île de mer, appartenant à l'empire des Romains et nommée Ponce, se montrèrent tant rebelles et félons, qu'ils ne voulurent endurer sur eux ni juges ni officiers : ils les tuaient l'un après l'autre. Les Romains, considérant que l'on pouvait bien aventurer Pilate, en raison de ses démérites, l'envoyèrent comme gouverneur et juge souverain de cette île de Ponce ; car aussi bien il était digne de mort.

Arrivé dans la contrée, il examina soigneusement le lieu et siège de son gouvernement, et reconnut le danger où il se trouvait. Puis, comme il était prudent et malicieux, il pourvut directement à ses affaires et se comporta d'une manière si sage et si discrète, fit tant aux uns par menaces et cruautés, et aux autres par promesses, qu'il réduisit ce mauvais peuple à l'obéissance. Pour ce motif, il fut toujours ensuite appelé Ponce-Pilate.

Il était dans ce pays depuis environ trois ans, le tenant en parfaite soumission, lorsqu'Hérode Antipas, alors sire de Galilée, et par conséquent des Juifs, qui de tout temps ont été gens très-opposants et rebelles, fut informé de sa renommée et de l'habileté avec laquelle il avait dompté les habitants de l'île de Ponce, chose impossible à tout autre avant lui. Comme il ne savait ni ne pouvait par nulle manière conduire et gouverner les Juifs ses sujets, il s'avisa que, s'il pouvait trouver le moyen d'appeler Pilate en Judée, il viendrait très-bien à bout de ce peuple, et que Pilate était l'homme du monde le plus capable de tenir les gens en crainte et sujétion.

Il envoya donc devers lui, et ses messagers négocièrent si bien par prières et promesses, que Pilate, du consentement des Romains, partit de son île et se mit en route pour la Judée. Hérode l'accueillit avec honneur, et incontinent l'établit, sous ses ordres et de par lui, prévôt de Jérusalem. Dans cette charge, il devint en peu de temps fort riche et amassa de grands trésors. Alors, se voyant puissant et bien obéi en toute la contrée, il obtint,

par ses dons et présents, de l'empereur Tibère et du sénat, que l'office de la prévôté de Jérusalem et de la Judée entière lui fût donné pour sa vie durant au nom de Rome, de façon qu'il n'eût plus à répondre en rien à Hérode ni à ses représentants.

Pilate s'étant soustrait de la sorte à la domination d'Hérode, celui-ci le prit en grande haine et malveillance, et leur inimitié dura jusqu'au jour de la passion de Jésus-Christ Notre Seigneur, où ils furent réconciliés et apaisés par les circonstances narrées ci-dessus en détail.

*Pourquoi Notre Seigneur ne fut point reçu entre les dieux des Romains, et comment Tibère entendit parler de ses miracles.*

Pilate, étant prévôt de Jérusalem, fut informé par la commune renommée des beaux et grands miracles que Notre Seigneur opérait journellement en Judée, et qui étaient tels, que jamais on n'avait vu pareille chose. Pour complaire à l'empereur Tibère, qui pour lors régnait à Rome, il lui en écrivit bien au long ce qu'il en pouvait savoir. Aussitôt que Tibère eut regardé le contenu de ses lettres, il fit assembler le sénat et lui ordonna que, considérant les belles et évidentes merveilles accomplies par Jésus de Nazareth, il eût à le recevoir entre les dieux du peuple romain.

Néanmoins les sénateurs, par dépit, n'en voulurent rien faire, parce que le fait ne leur avait pas été signifié directement avant de l'être à l'empereur. Car ils maintenaient entre eux cette coutume, que nul dieu (ils en avaient, en effet, plusieurs) ne devait être approuvé ni confirmé par le sénat, s'il ne lui était annoncé et manifesté en premier. Mais il en advint ainsi par la permission divine : car Notre Seigneur Jésus-Christ ne désirait nullement être honoré parmi les idoles et les choses périssables, lui qui est le Fils unique de Dieu, régnant souverainement et perdurablement pour les siècles des siècles.

*Comment l'empereur Tibère envoya devers Pilate, et comment Pilate se fit excuser auprès de l'empereur.*

Vers le temps de la passion de Jésus-Christ Notre Seigneur, il advint que Tibère tomba malade d'une très-grave et incurable maladie. Il ne trouvait

ni médecin, ni chirurgien, ni autre capable de le guérir. Et comme il lui avait été raconté qu'à Jérusalem se trouvait un médecin appelé Jésus de Nazareth, qui au grand jour, par sa seule parole, guérissait toute espèce de maux, l'empereur, ignorant que les Juifs l'eussent mis à mort sur la sentence de Pilate, manda un sien ami et familier, nommé Volusien, et lui dit : Pars en toute hâte pour Jérusalem, et dis en mon nom au prévôt Pilate de m'envoyer avec toi Jésus, ce bon médecin, pour me guérir de ma maladie.

Volusien s'embarqua et fut promptement arrivé à Jérusalem, où il trouva Pilate en grande puissance. Il lui communiqua ce que l'empereur lui mandait. Mais Pilate, qui savait que Jésus avait été naguère mis à mort sur une croix honteuse, et par son jugement, fut saisi de frayeur ; car il avait conscience du grand mal qu'il avait fait en répandant le sang du juste et de l'innocent. Alors, afin de penser et d'aviser comment il se pourrait excuser honnêtement par devers l'empereur, il demanda un délai de quatorze jours pour répondre à Volusien et le contenter.

Pilate agissait ainsi par stratagème : pendant ce délai, il prit un sien ami particulier, sage et prudent, qui avait nom Albane, et le dépêcha diligemment vers Rome, pour prévenir l'empereur de la mort de Jésus. Mais cet Albane, après s'être embarqué sur mer, fut assailli par le vent contraire, et contraint par une violente tempête d'aborder en Espagne. Là, il fut pris et arrêté par les gens du prince romain nommé Vespasien, comme il est contenu ci-après en ce même traité.

*Comment Volusien, par la grâce divine, trouva dame Vérone en Jérusalem, et l'emmena jusqu'à Rome.*

Tandis que le messenger de l'empereur séjournait à Jérusalem, attendant la réponse de Pilate, il ne cessait de s'enquérir aux uns et aux autres de Jésus, le bon médecin. Un jour, il rencontra d'aventure une honorable matrone qui lui sembla femme de grande dévotion, et pour cette cause il lui demanda si elle savait des nouvelles de Jésus. Cette dame, qui s'appelait Vérone, lui répondit : Hélas ! mon cher sire, celui que vous cherchez à présent était mon Dieu et mon Seigneur, et tout mon confort ; mais les prêtres de la loi et tout le peuple des Juifs l'ont livré naguère à Pilate, qui, par crainte et par flatterie, l'a jugé et condamné à une mort

ignominieuse. Et ce fut une grande injustice, car il était pur et innocent de tout ce qu'on lui imputait.

Volusien, à ces paroles, fut tout ébahi et décontenancé; car il perdait tout espoir d'accomplir le désir de son seigneur. Mais Vérone, le voyant si chagrin, le reconforta doucement et lui dit : Mon bon ami, ne vous découragez pas. J'ai en mon hôtel quelque chose de Jésus, qui, si vous voulez me croire et l'empereur aussi, lui donnera guérison entière. Je vais vous dire ce que c'est.

Comme Jésus, mon Dieu, s'en allait par le pays, prêchant sa sainte doctrine, il n'arrêtait guère en un lieu, et il me déplaisait fort de perdre si souvent sa présence. Je résolus donc en mon cœur de faire peindre sa sainte face d'après le vif, par un bon peintre, et sur un linge à moi, pour pouvoir dévotement le regarder quand l'envie m'en prendrait. Or, comme je me rendais chez un peintre, portant, à cette intention, un blanc couvre-chef en ma main, je rencontrai sur le chemin mon seigneur Jésus, qui, sachant ma pensée, prit lui-même le linge et le mit contre sa précieuse face. Et tout soudainement son portrait y fut empreint, plus net et plus ressemblant que nul peintre ne l'aurait su faire. Maintenant, je tiens pour certain que, si votre maître regardait une ou plusieurs fois cette sainte face en toute dévotion, il serait soulagé de son mal et guéri prestement.

Volusien fut tant joyeux de cette nouvelle, qu'il demanda si, à prix d'or ou d'argent, ou par tout autre moyen, il pourrait se procurer cette sainte relique pour l'emporter à l'empereur. — Certes, répondit la dame, elle n'est ni à vendre ni à louer; car pour rien au monde je ne voudrais m'en dessaisir. Mais, par égard et compassion pour votre seigneur, je consentirai à m'en aller avec vous jusqu'à Rome, et je porterai ma sainte image avec moi pour la montrer à l'empereur, afin que par miracle il recouvre pleine santé.

Alors, sans plus tarder, Vérone et Volusien se mirent en route. Ils navigèrent si bien, qu'en très-peu de temps ils furent à Rome. Et ainsi Volusien quitta Jérusalem sans autrement négocier ni conclure avec Pilate.

*Comment l'empereur Tibère recouvra la santé, et comment il menaça et fit mander Pilate.*

Volusien, à peine arrivé, s'en vint raconter à l'empereur tout ce qu'il avait appris, et comment celui qu'il demandait avait été pendu sur une

croix, où il avait enduré une mort amère, bien qu'il fût le prophète souverain. Mais, dit-il, j'ai ramené avec moi une noble matrone, et de très-bonne vie, qui porte l'image et semblance de Jésus, le grand médecin, sur un blanc linge de fin tissu. Elle assure que, si tu veux regarder humblement et dévotement cette sainte image, tu seras guéri sans faute et sur-le-champ.

L'empereur, tout heureux, fit tendre de riches draperies ses chambres et ses salles, et commanda que Vérone fût amenée devant lui. La dame vint et développa son linge. Dès que l'empereur vit à découvert le portrait, il l'adora humblement et de bonne foi, et par ce seul fait il se trouva complètement guéri.

Voyant ce grand miracle, si prompt et si éclatant, Tibère jura que Pilate serait puni d'avoir injustement condamné à mort un aussi saint homme que Jésus. Il jura aussi de punir les Juifs, qui l'avaient accusé à tort ; et, sans plus tarder, il fit mander Pilate à Rome par devers lui. Puis il donna de beaux présents à dame Vérone, et la renvoya très-honorablement dans son pays.

*Comment Pilate fut dépouillé de la robe de Notre Seigneur,  
et de son châtiment.*

Pilate, sachant que Volusien était reparti de Jérusalem sans lui parler, avec une matrone qui avait été la disciple de Jésus, et n'ayant aucune nouvelle de son ami Albane, envoyé par lui à l'empereur pour s'excuser, fut très-ébahi d'être mandé à Rome, et se douta qu'on lui voulait faire un grand déplaisir. Connaissant la vertu de tous les objets qui avaient servi à Notre Seigneur ou attouché son corps, il obtint du soldat qui avait gagné sa robe au sort, le jour de son crucifiement, qu'il lui vendît et délivrât ce vêtement précieux. Puis il la revêtit secrètement sous ses habits, et, après avoir disposé toutes ses affaires, il se rendit à Rome.

S'étant présenté devant l'empereur, il lui fit grande révérence. L'empereur à son tour lui fit très-bonne chère, et lui donna des signes d'honneur et d'affection ; tellement que Pilate s'en alla cette fois avec sa bonne grâce. Mais, dès que Tibère ne le vit plus, il entra en fureur et mélancolie à son endroit, l'appelant misérable et méchant homme, et se reprochant de ne l'avoir pas fait emprisonner. Sans plus attendre, il le fit remander, jurant de le faire périr dans les tourments.

Pilate parut derechef devant lui. Mais, à la stupéfaction de toute la cour, l'empereur, comme s'il eût été enchanté, ne montrait plus, en le regardant, que de la bienveillance. Et chaque fois qu'il ne le voyait plus, il se reprenait à le haïr mortellement. A la fin, Tibère fut averti par aucuns bons chrétiens, sachant le fait par révélation divine, que Pilate portait secrètement la robe de Jésus, le bon médecin, et que, par la vertu et dignité de cette robe, il l'aurait en grâce tant qu'il le verrait. Incontinent il le fit dépouiller, à son grand ébahissement et déplaisir, et commanda qu'on le retînt dans une étroite prison, jusqu'à ce qu'il eût mûrement délibéré par quel genre de mort il le ferait périr.

On trouve en d'anciennes histoires que Pilate fut envoyé dans la prison de Lyon, sur le Rhône, et qu'en cette prison, considérant son péril et sa grande infortune, il se désespéra et se tua de sa main. Quand son corps fut ainsi trouvé, on le traîna hors de la cité, et on le jeta dans le Rhône avec une grosse pierre au cou. Mais une multitude de mauvais esprits firent leur fête du cadavre de ce malheureux, et, s'assemblant autour de lui, firent entendre tant d'horribles cris, tant de hurlements, tant de foudres et de tempêtes, en l'eau comme en l'air, que toute la contrée, à douze lieues à la ronde, en fut épouvantée.

Alors, après avoir tenu conseil, on retira le corps de cet endroit et on le rejeta plus loin. Mais ce fut en vain : les diables recommencèrent là leur tourmente, encore plus terrible qu'avant. Enfin les habitants de Lyon, où était né Pilate, furent d'avis de l'envoyer enfouir bien profondément dans la terre, au pays de Lausanne; ce qui fut fait. Mais toujours les diables suivaient le corps, où qu'on le transportât, et renouvelaient leurs infestations merveilleuses. C'est pourquoi il fut enlevé derechef et emmené dans un lieu désert, où on le précipita entre deux hautes montagnes, dans un abîme sans fond, autour duquel on vit pendant longtemps la trace des machinations des malins esprits. Par tout ce qui vient d'être dit, il appert clairement que les âmes de pareilles gens, où qu'elles soient, doivent endurer de grands supplices, à en juger par les tribulations de leurs corps en ce monde.

Ainsi fut vengée la mort de Notre Seigneur sur Judas qui le vendit et Pilate qui le livra; et cette vengeance les atteignit, non-seulement à cause des énormes crimes perpétrés par eux, mais parce qu'ils désespérèrent de la miséricorde divine et qu'ils ne se repentirent point salutairement de leurs iniquités.

*Comment Notre Seigneur, après sa passion, donna aux Juifs quarante ans d'espace pour se repentir et amender leur vie.*

On trouve dans les histoires des Juifs que la vengeance de la mort de Notre Seigneur fut exercée sur la nation juive en général, de la manière qui s'ensuit, quarante-deux ans après la passion : car notre Sauveur Jésus, par sa grande bonté, ne demandant point la mort des pécheurs, mais leur conversion et repentir, accorda aux Juifs ce délai pour faire pénitence de leurs grands et énormes crimes. Il les fit longtemps prêcher et admonester par les apôtres et les disciples, afin qu'ils crussent en lui, et notamment, durant l'espace de trente années, par saint Jacques le Mineur, qui fut tout ce temps évêque résident de Jérusalem. Mais ces félons, malcontents de sa sainte doctrine et obstinés en leurs damnables iniquités, le mirent à mort.

C'est à l'occasion de ce nouveau forfait, raconte en son livre l'historien Josèphe, que la vengeance divine se déchaîna sur les Juifs, parce que saint Jacques fut homme de vie très-parfaite : mais indépendamment de cette occasion, la mort de Jésus-Christ fut la cause principale de leur châtement ; car, ainsi qu'il le dit lui-même en l'Évangile, ils ne connurent point le temps de leur visitation. Au contraire, comme des rebelles opiniâtres, ils allèrent toujours de mal en pis, et tuèrent encore plusieurs saintes personnes qui les rappelaient au bien, à savoir saint Étienne, saint Jacques le Grand et d'autres.

C'est pourquoi ils méritèrent l'exécution de la parole de Notre Seigneur, disant que sur la présente génération des Juifs serait vengé le sang des saints hommes et prophètes répandu par eux, depuis Abel le Juste jusqu'à Zacharie, occis dans le temple au plus près de l'autel. Toutefois Notre Seigneur les avertit et menaça par des signes merveilleux, qui advinrent en la cité de Jérusalem et au pays d'alentour, avant la venue des Romains en Judée.

*Des signes qui advinrent, avant la destruction de Jérusalem, au-dessus et alentour de la cité.*

Il apparut premièrement une étoile claire et luisante, qui avait semblance de glaive ou d'épée, et qu'on put voir en l'air, au-dessus de la cité, par

l'espace de quatre ans avant la guerre des Romains. Et pendant une année entière elle se montra tous les jours étincelante et extraordinairement enflammée.

Une autre grande merveille advint en la fête de Pâques, à neuf heures dans la nuit : une si grande clarté environna le temple, et l'autel par dedans, que quiconque le regardait croyait qu'il était grand jour. Encore en cette même solennité, on vit une génisse, amenée au temple pour être offerte en sacrifice à Dieu, mettre bas une femelle d'agneau.

Quelques jours après, un plus grand prodige se manifesta : du côté du soleil couchant, on aperçut une multitude de chars et de chariots qui planaient en l'air au-dessus de la ville, et une nombreuse assemblée de gens d'armes qui se mêlaient avec les nues ; et cette vision environna plusieurs cités de Judée.

La même année, qui fut celle d'avant la venue des Romains, à la solennité de Pentecôte, tandis que les prêtres passaient la nuit dans le temple, comme ils en avaient la coutume aux jours de grande fête, ils sentirent de violents mouvements et comme des frémissements de l'air et de la terre ; puis ils entendirent des voix qui disaient tout haut : Allons-nous-en de ce lieu.

Quatre ans avant la guerre, à la fête des Tabernacles, qui se tenait en septembre, un simple homme nommé Jésus, fils d'un Juif appelé Ananie, commença soudainement à crier, pour ne plus s'arrêter : La voix d'Orient ! la voix d'Occident ! la voix des quatre vents ! la voix sur Jérusalem et sur le temple ! la voix sur les époux et les épouses ! la voix sur tout le peuple ! Par cette voix il faut entendre la vengeance. Et cet homme criait toujours les mêmes paroles, sans vouloir s'en départir ni pour père, ni pour mère, ni pour personne qui l'en priât. Les Juifs le reprirent, l'injurièrent, le battirent cruellement : mais plus on le battait, plus il s'efforçait de crier toujours la même chose. Quand on vit qu'on n'en pouvait rien obtenir, on le mena devant le juge ; mais le juge, après plusieurs menaces, ne pouvant lui imposer le silence, le fit fouetter et tourmenter de telle sorte, qu'on pouvait lui voir les os de toute part. Toutefois, onques ne cessa-t-il de crier comme auparavant ; et point ne pleurait, quelque mal qu'on lui fit. A la fin, sans changer son propos, il y ajouta ces paroles : Douleur, douleur à Jérusalem !

Mais, ni par monitions, ni par signes ou épouvantements merveilleux, les malheureux Juifs ne se voulurent jamais laisser ramener. C'est pourquoi

Notre Seigneur suscita contre eux deux grands princes romains, Vespasien et son fils Titus, qui conquirent la cité de Jérusalem, détruisirent le temple et exterminèrent les habitants. Et l'occasion de leur venue en Judée, d'après certains historiens, fut telle qu'il s'ensuit.

*Comment le prince Vespasien fut nettement guéri par sa foi  
en la puissance de Notre Seigneur.*

Albane, l'ami de Pilate, qui avait été par lui envoyé vers Tibère, comme on l'a vu plus haut, fut jeté par la tempête sur la côte de Galice, en Espagne, dont le prince Vespasien tenait la seigneurie de par l'empereur de Rome. Or, c'était la coutume, dans cette terre, que quiconque y arrivait par naufrage ou tourmente de mer tombait, corps et biens, au pouvoir du seigneur. Albane, selon cette coutume, fut pris et amené devant le prince Vespasien, qui lui demanda d'où il venait, qui il était, où il voulait aller. Il lui répondit qu'il était natif de Jérusalem et qu'il en venait tout droit, avec l'intention de se rendre à Rome, si la tempête ne l'eût forcé d'aborder en Espagne. Tu es donc, lui dit alors Vespasien, de la terre des sages : tu dois être très-savant en médecine ; aussi tu vas t'apprêter à me guérir de ma maladie.

Vespasien avait, en effet, une singulière maladie : son nez était plein de vers vivants qui lui causaient de grandes douleurs, à la façon d'un buisson d'épines. Albane lui répondit qu'il ne s'entendait nullement en médecine. Mais Vespasien le menaça de le faire mourir s'il ne le guérissait. Sur quoi Albane protesta de nouveau en disant : Celui qui naguère enluminait les aveugles, délivrait les démoniaques et ressuscitait les morts, sait que je n'entends rien à la médecine.

Alors Vespasien, tout ébahi : Enseigne-moi quel est cet homme, que tu dis avoir fait de telles merveilles. — Sire, dit Albane, c'était Jésus de Nazareth, que les Juifs ont vilainement fait mourir sur la croix, sans raison ni cause. Quant à moi, je suis d'opinion que, si tu mets ta confiance en lui, tu recouvreras incontinent ta santé plénière.

A cette réponse, Vespasien s'écria d'une voix haute et claire : Vraiment, je crois, et sans nul doute, que celui qui en ce monde ressuscitait les morts me pourrait parfaitement guérir, si tel était son plaisir. A peine avait-il fini

de parler, que les vers lui tombèrent du nez et qu'il se trouva entièrement sain. Alors, tout joyeux de sa guérison, il dit avec de grands serments : Je suis certain que cet homme était le vrai Fils de Dieu, puisqu'il m'a ôté subitement un mal incurable. Aussi, pour le très-grand bien et plaisir qu'il m'a fait, si l'empereur y consent, je lèverai une grande armée et la mènerai contre Jérusalem, que je punirai de la mort d'une si sainte personne.

Puis il ajouta, en s'adressant à Albane : Tu peux maintenant te retirer où bon te semble; je te laisse libre de corps et de biens pour les bonnes nouvelles que tu m'as apportées. Albane le remercia donc, et s'en retourna vers Jérusalem en grande joie.

*Comment l'empereur accorda sa requête à Vespasien, qui, à la tête de son armée, marcha contre Jérusalem.*

Quand l'empereur eut bien entendu ce que lui raconta Vespasien, il en fut tout émerveillé et lui accorda volontiers sa requête, d'autant plus que les Juifs étaient depuis longtemps réputés séditieux et rebelles. Le prince s'en revint donc en Espagne, où il se mit à mander et assembler de toutes parts des gens d'armes et des habillements de guerre. Il fut très-longtemps avant d'avoir terminé ses préparatifs; car il voulait être fort et bien pourvu de tout l'appareil nécessaire. Aucuns disent aussi qu'il fut, pendant un certain intervalle, à demi refroidi à l'égard de son vœu, et qu'il attendit jusqu'après la mort de Tibère et l'avènement de Néron. Ce délai pouvait être permis par disposition divine, Notre Seigneur voulant voir encore si les Juifs condescendraient à se repentir : mais c'était en vain; car ils s'obstinaient de plus en plus dans leur perversité maudite, et, pour comble d'aveuglement, au temps même où Vespasien apprêtait son expédition, ils se révoltèrent contre les Romains et refusèrent de leur payer le tribut accoutumé.

Donc l'empereur Néron, connaissant la bonne volonté, prudence et vaillance du prince Vespasien, le chargea derechef, lui et son fils Titus, d'aller détruire et exterminer le peuple des Juifs, leurs cités et leurs temples, et de tenir en perpétuelle servitude, chez les autres nations de l'univers, tous ceux d'entre eux qui demeureraient en vie. En même temps l'empereur bailla au prince, pour ce faire, des renforts d'or et d'argent, de vivres, d'hommes, de vaisseaux, qui lui furent très-propices et lui donnèrent une force redoutable.

Tout étant prêt pour mener à bonne fin leur grande entreprise, Vespasien et Titus, avec le congé de l'empereur Néron, passèrent la mer d'Italie à la tête d'une nombreuse armée, et bientôt ils atteignirent le pays de Judée. Ayant mis pied à terre, ils prirent quelques bons ports qui furent mal défendus, puis sortirent de leurs navires tentes et pavillons, et toute espèce d'instruments de guerre. Dès leur arrivée, ils conquièrent par la force des armes plusieurs châteaux et forteresses, et tuèrent une quantité considérable de Juifs.

*Comment les Romains prirent Jonapère, et de l'aventure de Josèphe et de ses compagnons.*

Après cela, les Romains assiégèrent la forte place de Jonapère, et finirent par la prendre d'assaut. De cette ville était seigneur le célèbre historiographe Josèphe. Et d'aucuns disent que, durant le siège, ce même Josèphe et dix des plus notables de la cité s'enfermèrent secrètement en un grand cellier sous terre, où ils étaient pourvus de vivres en abondance et où ils croyaient bien échapper aux mains des ennemis. Mais ils s'y tinrent si longuement, que leurs vivres finirent par diminuer. Alors, d'un commun accord, ils jurèrent d'observer cette loi, que celui d'entre eux qui serait désigné par le sort serait incontinent occis par les autres, afin que leurs provisions durassent davantage. Ainsi, dans leur obstination, ils aimèrent mieux périr là misérablement que de se soumettre aux Romains. Enfin, par ce cruel moyen, ils se décimèrent au point de n'être plus que deux, dont l'un était Josèphe, homme sage et d'une merveilleuse prudence.

Quand Josèphe vit qu'il ne restait plus qu'un de ses compagnons et lui, il prit en main son épée nue, et dit à l'autre, en jurant hautement, qu'il le tuerait s'il ne suivait son conseil. Celui-ci, qui avait grand peur de la mort, répondit qu'il voulait bien faire selon son désir. — Eh bien ! dit Josèphe, je suis d'avis que nous ne nous laissons pas mourir ici vilainement, et que nous choisissons la voie la moins pire pour obtenir notre salut des Romains.

Ils partirent donc tous les deux de leur caverne. Josèphe, par sa prudence, s'accointa d'un noble romain et conduisit si bien son affaire, que ce personnage traita pour lui avec Vespasien. On lui accorda la vie et un sauf-conduit

pour se rendre devant le prince, qui lui dit : Certes, tu serais déjà mort, si cet homme, qui est ton ami, n'eût intercédé pour toi.

— Puisqu'il y a bon commencement, répondit Josèphe, il y aura encore meilleure fin, s'il plaît à Dieu.

— Que peux-tu faire de toi seul, qui es prisonnier et sans aucune puissance ?

— Si tu veux ajouter foi à ma parole, je te dirai une chose qui, je le sais, te sera très-agréable.

— Dis donc ce que tu voudras ; je t'en donne la permission.

— Eh bien ! je t'apprends que l'empereur Néron est mort, et que le sénat t'a élu en sa place, ce dont tu dois tirer grand honneur et gloire.

— Comment, si tu es prophète, reprit Vespasien, n'as-tu pas su que je prendrais cette ville d'assaut et détruirais tes gens, que tu eusses pu sauver ?

— Sire, dit Josèphe, sans être prophète, je les avais avertis de tout cela quarante jours avant que tu mîsses le pied en cette contrée ; mais onques ne voulurent-ils me croire ni user de mon conseil.

Sur ces entrefaites, les messagers envoyés par le sénat romain devers le prince Vespasien arrivèrent à son camp et lui confirmèrent la nouvelle de son élection, ajoutant qu'il lui fallait en grande hâte revenir à Rome. Vespasien prit donc une partie de ses gens et laissa l'autre à son fils Titus, en lui recommandant fort la vengeance de la mort de Jésus. Puis il s'en alla à Rome, où il mit ordre aux affaires de l'État et fut couronné empereur.

Titus, demeuré en Judée pour exterminer les Juifs, observa qu'à une solennité de Pâques un grand nombre d'habitants des pays d'alentour étaient entrés dans la cité de Jérusalem pour assister à cette fête ; car alors la cité était grande et forte à merveille. Sans plus tarder, il alla y mettre le siège. Mais il convient de savoir qu'auparavant Notre Seigneur avait fait admonester par son bon ange tous ses loyaux amis demeurant à Jérusalem, afin qu'ils se retirassent au delà du fleuve du Jourdain. Ils avaient suivi cet avis, et ainsi la ville ne renfermait plus que les méchants obstinés, véritablement dignes d'une éclatante punition.

VIE DE JÉSUS - CHRIST

Bibliothèque Imp<sup>te</sup> Fonds français N°181

Manuscrit du 15<sup>me</sup> Siècle



Georges Furrerel, exc.

Imp. L. av<sup>te</sup> Georges Firmin

JÉRUSALEM ASSIÉGÉE PAR LES ROMAINS



*Comment, le siège étant mis devant Jérusalem, les habitants se trouvèrent en grande misère et détresse de famine.*

Le prince Titus tint Jérusalem assiégée durant deux ans tout entiers. Alors les habitants tombèrent en si grande misère et tribulation, que le souvenir en est horrible et abominable. Il survint en la cité une telle disette de tous vivres, que l'on s'arrachait les uns aux autres la nourriture de la bouche, les pères aux enfants, les enfants aux parents, les hommes à leurs femmes, les femmes à leurs maris. Les jeunes gens, qui étaient les plus forts, allaient et venaient par la ville comme des chiens affamés; ils bouchaient de force les conduits respiratoires des autres habitants pour les suffoquer instantanément, puis les éventraient pour tirer de leur estomac la viande qu'ils venaient de manger, avant qu'elle eût le temps d'être digérée.

On trouvait, par les rues, les enfants morts dans les bras de leurs mères, et une quantité de vieillards pareillement trépassés, à qui les jeunes enlevaient ce qu'ils devaient manger. Personne ne se trouvait plus pour ensevelir les cadavres, tant il y en avait; et très-souvent il advenait que ceux qui allaient les mettre en terre tombaient morts en chemin avec les autres. On ordonna que les enterrements fussent faits à frais communs, pour éviter la grande pestilence qui se répandait en la cité. Finalement il mourut tant de gens, qu'on ne les enterra plus : on les jetait par-dessus les murs, dans les fossés.

Titus lui-même, qui était d'une nature compatissante, en fut très-fortement ébahi, et se prit à dire un jour, les yeux levés aux ciel : Ah ! Dieu, tu sais bien certainement que je ne suis point la cause d'une si cruelle tribulation et que je m'en afflige, mais que c'est la faute de la damnable obstination de ce peuple pervers.

A la fin, la famine devint telle, que les mères mangèrent leurs propres enfants. Et il arriva notamment une aventure presque incroyable à une noble et riche matrone de la cité. Les jeunes gens lui avaient un jour pillé toute sa maison, et ne lui avaient laissé absolument aucune ressource pour sa nourriture et celle de ses enfants. Quand elle se vit avec eux assaillie par la faim, sans pouvoir trouver lieu au monde où elle pût avoir à manger, finalement elle prit son plus jeune enfant mâle, et s'écria en le regardant : Ah ! malheureux fils, né de la plus malheureuse mère, je ne te pourrais



plus garder de la dure famine et tribulation où nous sommes. Hélas ! hélas ! mon pauvre enfant, je t'ai longuement nourri, et maintenant il faut que tu me nourrisses à ton tour et que tu deviennes la chair de ta mère, pour la plus grande fureur de ceux qui découvriront le fait !

En disant ces mots, elle étrangla de ses deux mains son enfant, le coupa par quartiers et en fit cuire la moitié, dont elle mangea tout son souï, puis garda le reste pour le lendemain. Les pillards passaient au même instant devant sa maison, en quête d'aliments quelconques. Sentant de la rue l'odeur de la viande cuite, ils entrent comme des forcenés et menacent la matrone de la tuer si elle ne leur apporte sur-le-champ les vivres qu'elle possède. Celle-ci leur obéit ; mais quand ils reconnaissent que c'est la chair d'un enfant, une si grande horreur les saisit, qu'ils ne savent plus ce qui leur est advenu.

Alors cette femme, hors de sens, leur dit : Je vous ai gardé la moitié de ma viande. C'est la chair de mon propre fils, que j'ai étranglé et que j'ai fait cuire, par rage de famine. Le péché en est mien ; vous en pouvez manger sûrement, car j'y ai goûté la première. Et si vous en avez abomination, soyez certains que je mangerai bien le reste.

A ces paroles, les pillards confondus s'enfuirent de la maison, et publièrent cette monstruosité par toute la ville. Et plusieurs autres femmes, à l'exemple de cette matrone, occirent et dévorèrent leurs enfants, tant la famine était rigoureuse.

*Comment la cité de Jérusalem fut prise et détruite, et comment on donna trente Juifs pour un denier.*

Comme vous pouvez l'entendre, les Juifs enclos dans Jérusalem étaient en grande désolation et perplexité de voir une telle quantité des leurs assiégés par le prince Titus. Enfin, après les avoir tenus deux ans en proie à la famine et à la pestilence, il prit la ville par force et la détruisit. Il fit abattre jusqu'aux fondements le temple et les autres édifices notables. Il mit à mort tous les Juifs, hommes et femmes, que ses gens ne voulurent pas acheter. Mais, de ceux que l'on achetait, il en donna trente pour un denier. Plus d'un devint riche par ce moyen : car bon nombre de Juifs avaient avalé leur or et leur argent de peur d'en être dépouillés, et, quand on le savait, on les tuait pour retirer cet avoir de leur ventre.

Josèphe raconte en son livre que l'on vendit alors quatre-vingt-dix-sept mille Juifs, qui furent répandus en diverses parties du monde et mis en perpétuelle servitude, où leur race est encore et sera jusque vers la fin du monde. Et de ceux qui périrent dans la cité, tant par l'épée que par la famine ou la peste, on en compta onze fois cent mille.

Toute cette grande et terrible mésaventure advint aux Juifs pour l'exécration crime commis par eux, lorsque, d'un consentement général, à tort et sans cause aucune, ils firent mourir Jésus-Christ Notre Seigneur, comme on l'a vu ci-dessus, requérant que son sang, c'est-à-dire la vengeance de son sang, retombât sur eux et sur leur lignée.

Par tout ce qui a été dit, l'on peut voir que souvent Dieu punit les pécheurs longtemps après qu'ils l'ont mérité; et plus il tarde, plus il punit âprement. Néanmoins attend-il volontiers fort longuement que les pécheurs reviennent à pénitence.

*Comment le prince Titus retourna vers Rome, et comment Jérusalem demeura en ruines.*

Après cette tant mortelle guerre, et lorsque le prince Titus eut mis en sa dépendance toute la province de Judée, il s'en retourna vers Rome avec son armée, emmenant Josèphe, devenu son bon ami, et plusieurs autres notables du pays. Il fut reçu dans sa capitale en grande gloire et triomphe.

Quelque temps après ces événements, un certain nombre de Juifs s'assemblèrent et se rendirent en Judée, croyant reprendre et restaurer la cité de Jérusalem. Ils commencèrent un jour leur ouvrage : mais quand ils revinrent le lendemain matin, ils trouvèrent la place toute jonchée de croix, formées par la rosée de la nuit qui, en tombant, avait pris cette figure. Ils en furent très-ébahis, et dans leur frayeur abandonnèrent pour un temps leur entreprise.

Bientôt ils se rassurèrent et se remirent à la besogne : mais, en travaillant, ils se trouvèrent tout parsemés de croix vermeilles sur leurs habits, ce dont ils furent encore plus étourdis que devant; et ils se retirèrent de nouveau.

Une troisième fois ils recommencèrent, et incontinent sortit de terre une vapeur de feu, qui les consuma tous sur-le-champ. C'est pourquoi, depuis lors, onques ne fut un seul Juif qui osât mettre la main à pareil

ouvrage. La cité de Jérusalem resta en ruines, ainsi que son temple, jusqu'au règne de l'empereur *Ælius* Adrien, qui la fit rebâtir à nouveau et l'appela de son nom *Ælia*. Toutefois ce nom ne lui demeura guère : mais elle reprit celui qu'elle portait auparavant ; car elle fut toujours depuis et elle est encore appelée Jérusalem.

Ainsi fut vengée, sur tous ceux qui en étaient coupables, la mort de Jésus-Christ, notre doux Sauveur et Rédempteur.

·FIN.

# TABLE



# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
<b>PRÉFACE</b> .....	7
<i>Distribution du livre</i> .....	11

## PROLOGUE.

<i>Le prologue du livre traitant de la venue du benoît Fils de Dieu au monde, de sa vie et conversation, etc.</i> .....	15
<i>Comment le pécheur réconcilié avec Notre Seigneur se doit approcher de lui.</i> .....	16
<i>Comment, en assistant de cœur humble à toutes les actions de Notre Seigneur, on peut régner perdurablement avec lui.</i> .....	17
<i>Comment, parmi les faits et gestes de Jésus-Christ, tu peux en choisir plusieurs, ainsi que le réquiert une dévôte méditation.</i> .....	18
<i>De la forme, stature et façon des très-précieux visage et corps de Notre Seigneur Jésus-Christ.</i> .....	19

## PREMIÈRE PARTIE.

### DE L'INCARNATION DE NOTRE SEIGNEUR JUSQU'A SA NATIVITÉ.

<i>D'aucunes choses qui se firent avant l'Incarnation du benoît Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre Seigneur.</i> .....	23
<i>Comment la personne du Fils fut acceptée pour intermédiaire et pour réparateur.</i> .....	25

	Pages
<i>Comment nous pouvons penser et méditer sur la vie de la vierge Marie.</i>	25
<i>Comment monseigneur saint Ambroise traite des vertus de la vierge Marie Notre Dame. ....</i>	26
<i>Où l'on commence à traiter de l'Incarnation du benoît Fils de Dieu, et comment saint Bernard et d'autres en parlent.....</i>	27
<i>Comment la vierge Marie se défendit de la salutation de l'ange, et comment, après elle, l'accueillit humblement.....</i>	28
<i>Comment l'Incarnation du Fils de Dieu en la Vierge fut l'opération de toute la Trinité.....</i>	29
<i>Encore de l'Incarnation, et comment Notre Seigneur se prit à penser sur nous des pensées de paix et de rédemption.....</i>	30
<i>Comment, l'ange Gabriel étant retourné au pays du ciel, il fut fait là, au sujet de l'Incarnation, des réjouissances indescriptibles....</i>	31
<i>Comment la bienheureuse vierge Marie, après qu'elle eut conçu, s'en alla voir sa cousine Élisabeth, mère de saint Jean.....</i>	32
<i>Comment saint Jean, à la venue de Notre Dame, s'ébattit dans le sein de sa mère et fut dès lors rempli du Saint-Esprit.....</i>	33
<i>Comment Notre Dame fit et dicta, en grande allégresse, le cantique appelé Magnificat.....</i>	34
<i>De la Nativité de saint Jean-Baptiste, et comment Zacharie fit aussi un très-beau cantique.....</i>	35
<i>Comment la vierge Marie partit de chez sa cousine et retourna à Nazareth.....</i>	35
<i>Comment Joseph, nourricier de Jésus-Christ Notre Seigneur, voulut secrètement éloigner la bienheureuse vierge Marie, son épouse, quand il la vit grosse d'enfant.....</i>	36
<i>Comment l'ange apparut à Joseph en songe, afin qu'il ne portât point de soupçons sur son épouse.....</i>	37
<i>Comment, à l'exemple de Notre Seigneur, nous devons être remplis d'humilité et de charité.....</i>	38

DEUXIÈME PARTIE.

DE LA NATIVITÉ DE NOTRE SEIGNEUR JUSQU'À SON BAPTÈME.

	Pages
<i>Comment la vierge Marie, déjà grosse, et Joseph, son époux, partirent de Nazareth et s'en allèrent en la cité de Bethléem; et la cause pour laquelle ils partirent.....</i>	43
<i>Comment le benoît Fils de Dieu fut glorieusement enfanté de la vierge Marie, en la cité de Bethléem.....</i>	44
<i>Comment les pastoureaux furent avertis de la naissance du Fils de Dieu, et d'aucuns admonestements à ce sujet.....</i>	45
<i>Comment pauvreté est agréable à Dieu, et comment nous devons la rechercher de bonne grâce.....</i>	46
<i>De la grandeur et solennité du jour de la Nativité du Fils de Dieu..</i>	47
<i>De la Circoncision de Jésus-Christ Notre Seigneur, et comment il répandit par six fois son précieux sang pour l'amour de nous.....</i>	48
<i>Comment nous devons être circoncis de tous vices au dedans et au dehors.....</i>	49
<i>De l'Épiphanie de Notre Seigneur Jésus-Christ et des grands mystères qui furent faits en ce jour.....</i>	50
<i>Comment les trois rois se présentèrent très-humblement devant Notre Seigneur et sa mère, en faisant leur offrande.....</i>	51
<i>Comment les trois rois retournèrent en leur contrée, comment ils furent baptisés, et comment Notre Dame disposa de leurs présents.</i>	51
<i>Du séjour de Notre Seigneur avec sa bienheureuse mère et Joseph en Bethléem, et comment la noble dame doucement pensait de son cher enfant.....</i>	53
<i>Comment nous devons méditer et penser sur la gésine de la vierge Marie.....</i>	54
<i>De la purification de la bienheureuse vierge Marie, et comment Siméon prophétisa de Notre Seigneur et l'adora.....</i>	55

	Pages
<i>De la fuite de Notre Seigneur Jésus en Égypte avec sa bienheureuse mère et Joseph, et comment la sainte Vierge fut avertie de l'entreprise d'Hérode.....</i>	56
<i>Comment, à l'entrée de Notre Seigneur en Égypte, les idoles trébuchèrent, et comment il demeura par sept ans dans cette contrée... ..</i>	58
<i>Du retour de Notre Seigneur d'Égypte en Syrie avec sa bienheureuse mère et Joseph, au bout de sept ans entiers.....</i>	60
<i>Comment Jésus Notre Seigneur, âgé de douze ans, resta à Jérusalem à l'insu de sa mère et de Joseph.....</i>	61
<i>Comment la vierge Marie et Joseph trouvèrent Jésus Notre Seigneur entre les docteurs, au temple, dans Jérusalem.....</i>	63
<i>Comment, Notre Dame ayant trouvé son fils, ils s'en retournèrent vers Nazareth, et de trois notables considérations.....</i>	63
<i>Comment nous devons et pouvons imaginer les choses que fit Jésus-Christ Notre Seigneur depuis son douzième an jusques au commencement de son trentième.....</i>	65
<i>Comment nous devons débouter hors de notre pensée tout orgueil, sans désirer d'être réputé grand.....</i>	66
<i>Comment la vierge Marie et son cher fils, avec Joseph, vivaient saintement du labeur de leurs mains.....</i>	67

### TROISIÈME PARTIE.

#### DU BAPTÊME DE NOTRE SEIGNEUR JUSQU'À L'ÉLECTION DES DISCIPLES.

<i>Premièrement du baptême de Notre Seigneur Jésus-Christ, et comment il partit de Nazareth pour aller vers le fleuve du Jourdain, avec le congé de la vierge Marie, sa mère, et de Joseph.....</i>	71
<i>Comment, par son humilité, Notre Seigneur voulut bien que l'on pensât qu'il était pécheur.....</i>	73
<i>Des hauts mystères qui apparurent sur notre Seigneur à son baptême, et de la belle contemplation qui s'ensuivit.....</i>	74
<i>Comment Notre Seigneur jeûna par quarante jours, et des tentations dont l'ennemi le tenta.....</i>	75

	Pages
<i>Comment le diable, ayant par trois fois tenté Notre Seigneur, fut rendu confus et renvoyé aux enfers.....</i>	77
<i>Comment, à l'exemple de Notre Seigneur, nous devons résister aux tentations de l'ennemi en le déboutant.....</i>	79
<i>Des diverses vocations et appels d'aucuns disciples de Jésus-Christ Notre Seigneur.....</i>	80
<i>Comment la vierge Marie et son fils furent, avec d'autres, aux noces de saint Jean l'Évangéliste.....</i>	81
<i>Comment saint Jean délaissa sa femme, et de la seconde venue de saint Pierre et de saint André à Notre Seigneur.....</i>	83
<i>De l'élection des douze apôtres, et du beau sermon que leur fit Notre Seigneur en la montagne.....</i>	85
<i>La conclusion du sermon susdit.....</i>	87
<i>De plusieurs miracles que Notre Seigneur Jésus-Christ fit après la descente de la montagne de Thabor.....</i>	88
<i>Comment Notre Seigneur consentit à la mort d'un grand nombre de pourceaux pour délivrer deux personnes.....</i>	89
<i>Comment Notre Seigneur, par sa parole, guérit le fils d'un roi et plusieurs autres, et comment nous ne devons attribuer le bien à nous-mêmes, mais à Dieu.....</i>	90
<i>De la question que saint Jean-Baptiste fit faire par ses disciples à Notre Seigneur : Es-tu celui qui devait venir?.....</i>	92
<i>Comment le roi Hérode consentit à la décollation de saint Jean-Baptiste; et des bontés de ce même saint Jean.....</i>	93

QUATRIÈME PARTIE.

DE L'ÉLECTION DES DISCIPLES JUSQU'À LA DERNIÈRE VENUE DE NOTRE SEIGNEUR EN JÉRUSALEM.

<i>Des soixante et douze disciples de Jésus-Christ et de leur élection.....</i>	97
<i>Comment Notre Seigneur reprit ceux qui blâmaient ses disciples et leur remontra leurs vices.....</i>	98

	Pages
<i>Comment Notre Seigneur guérit plusieurs malades; des paraboles qu'il proposa, et comment de cinq pains et deux poissons il reput cinq mille hommes.....</i>	99
<i>De la fuite de Jésus-Christ au désert, lorsque les foules le voulurent ravir pour en faire leur roi.....</i>	101
<i>Comment, la mer ayant accueilli par une tempête le bateau des disciples, Notre Seigneur les remit de frayeur en sûreté, même saint Pierre.....</i>	102
<i>Du sacrement du corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, et de l'instruction touchant ce sacrement.....</i>	103
<i>Comment Notre Seigneur reprit un pharisien qui blâmait ses disciples, et comment la Chananéenne obtint pour sa fille la guérison..</i>	105
<i>Comment derechef Notre Seigneur guérit et sauva plusieurs malades, et comment les Juifs le guettaient.....</i>	107
<i>Comment Notre Seigneur remontra aux Juifs leur aveuglerie.....</i>	108
<i>De la transfiguration de Notre Seigneur Jésus-Christ au mont de Thabor.....</i>	109
<i>A propos de trois paraboles, et comment nul ne doit désespérer de la miséricorde de Dieu.....</i>	110
<i>Comment Notre Seigneur enseigna trois manières de continence, et comment il donna réponse aux Juifs sur la remontrance qu'ils lui firent.....</i>	112
<i>Comment Notre Seigneur, après avoir absous une femme accusée d'adultère, prêcha contre l'avarice, et comment les Juifs le voulurent lapider au temple.....</i>	113
<i>Comment les Pharisiens épiaient à toute heure Notre Seigneur, et comment il leur apprenait le chemin du royaume de Dieu.....</i>	114
<i>Comment Notre Seigneur fut averti de la mort de Lazare et le ressuscita.....</i>	116
<i>Comment Notre Seigneur revint s'offrir à la mort, et comment il mangea en la maison de Zachée.....</i>	117
<i>Comment Notre Seigneur retourna en Béthanie, où la Madeleine oignit son chef et ses pieds.....</i>	119
<i>Comment Judas Iscariote fut poussé par sa convoitise désordonnée à vendre aux Juifs son Dieu et son Seigneur.....</i>	120

## CINQUIÈME PARTIE.

DEPUIS L'ARRIVÉE DE NOTRE SEIGNEUR A JÉRUSALEM JUSQU'AU MATIN DU JOUR  
DE SA PASSION.

	Pages
<i>De la dernière venue de Notre Seigneur Jésus-Christ en Jérusalem.</i>	123
<i>Comment, à l'entrée de Notre Seigneur en Jérusalem, il lui fut fait grande fête et grand honneur.</i>	124
<i>Comment Jésus-Christ Notre Seigneur pleura en ce monde par trois fois, et la cause spéciale pour quoi il pleura.</i>	125
<i>Comment Notre Seigneur Jésus, en entrant au Temple, abattit les tables des changeurs.</i>	126
<i>Comment, le jour de Pâques-Fleuries, au soir, Notre Seigneur retourna en Béthanie.</i>	127
<i>Des choses que Notre Seigneur fit et dit les lundi, mardi et mercredi de la grande semaine, et comment il renvoya quitte la femme accusée d'adultère.</i>	128
<i>Comment aucuns païens voulurent voir Notre Seigneur, et comment, ce jour-là, Jésus-Christ fut glorifié de Dieu, son père.</i>	129
<i>Des questions posées à Notre Seigneur, et comment il parla de César.</i>	130
<i>Comment, le mercredi de la sainte semaine, Judas traita avec les Juifs pour livrer Notre Seigneur.</i>	131
<i>Comment les Juifs persévérèrent en leur ingratitude à l'encontre de Notre Seigneur, quelque bien qu'ils trouvassent en lui.</i>	132
<i>De la cène de Jésus-Christ Notre Seigneur avec ses disciples, et premièrement de l'apprêt et ordonnance de ladite cène.</i>	133
<i>Comment Notre Seigneur avec ses disciples mangea l'agneau de Pâques; comment il parla de celui qui le trahirait, et du pain qu'il brisa.</i>	134

	Pages
<i>Comment Notre Seigneur quitta la cène et lava les pieds de ses disciples, puis enseigna l'humilité.....</i>	136
<i>Comment, après la cène, Notre Seigneur endoctrina ses disciples, et comment, mettant fin aux sacrifices de l'ancienne loi, il se fit lui-même holocauste pour nous.....</i>	137
<i>Comment Judas s'en alla pour livrer son maître, et comment Notre Seigneur annonça aux disciples ce qu'il leur adviendrait en cette nuit.....</i>	138
<i>Comment Notre Seigneur sermonna ses disciples sur cinq choses principales.....</i>	139
<i>Comment nous devons méditer et penser sur le sermon devant dit et sur l'allée de Notre Seigneur au mont d'Olivet, qui se fit à l'heure de complies.....</i>	141

## SIXIÈME PARTIE.

### DE LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JUSQU'À SA RÉSURRECTION.

<i>De la très-amère et dure passion et mort de Notre Seigneur, et premièrement le prologue.....</i>	145
<i>Comment Notre Seigneur, depuis qu'il fut pris jusqu'à sa condamnation, endura des maux et injures sans nombre.....</i>	147
<i>Comment Notre Seigneur voulut prier Dieu le Père avant d'être arrêté.....</i>	148
<i>Comment Judas amena les Juifs pour leur livrer Notre Seigneur, et comment Notre Seigneur fut pris et durement traité.....</i>	151
<i>De la passion de Notre Seigneur à l'heure de matines, et des grandes injures qui alors lui furent faites.....</i>	153
<i>De la passion de Notre Seigneur à l'heure de prime, et comment il fut mené par devers Pilate, puis chez Hérode, puis de nouveau chez Pilate.....</i>	155

TABLE DES MATIÈRES.

237

	Pages
<i>De la passion de Notre Seigneur à l'heure de tierce, et comment Pilate le fit cruellement battre.....</i>	156
<i>Comment Notre Seigneur, après sa terrible batture, fut couronné d'épines en toute dérision.....</i>	158
<i>Comment Notre Seigneur, après qu'on eut enchargé la croix sur lui, fut mené vers la montagne du Calvaire.....</i>	159
<i>De la passion de Notre Seigneur à l'heure de midi, et comment il fut cruellement cloué à la croix par les mains et les pieds.....</i>	161
<i>Les sept paroles que Notre Seigneur dit en l'arbre de la croix.....</i>	163
<i>De la mort de Jésus-Christ Notre Seigneur, à l'heure de none.....</i>	165
<i>Comment des gens armés vinrent pour achever les crucifiés, et comment Longin fêrit Notre Seigneur de sa lance au côté.....</i>	166
<i>Comment, à l'heure de vêpres, Notre Seigneur fut ôté de la croix, puis, à l'heure de complies, porté honorablement au sépulcre.....</i>	167
<i>Comment Notre Seigneur fut enseveli au tombeau de Joseph d'Arimathie, et comment les Juifs eurent congé d'y mettre des gardes..</i>	169
<i>Du samedi-saint, veille de Pâques, et de la descente de Notre Seigneur aux enfers.....</i>	171

SEPTIÈME PARTIE.

DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR JUSQU'À L'ENVOI DU SAINT-ESPRIT.

<i>De la Résurrection très-glorieuse de Jésus-Christ Notre Seigneur, et comment il apparut à Notre Dame, sa très-sainte mère.....</i>	175
<i>Comment Marie Madeleine et les autres Marie arrivèrent au sépulcre.....</i>	176
<i>Comment Notre Seigneur apparut à Marie Madeleine sous la figure d'un jardinier.....</i>	177

30

	Pages
<i>Comment Jésus-Christ se montra aux trois Marie ensemble, et s'humilia en maintes manières.....</i>	179
<i>Comment Notre Seigneur apparut à Joseph d'Arimathie, à saint Jacques le Mineur et à saint Pierre, qui lui demanda merci.....</i>	180
<i>Comment Notre Seigneur Jésus-Christ visita encore les saints pères qu'il avait laissés au paradis, et se montra aux deux disciples qui allaient à Emmaüs.....</i>	182
<i>Comment Notre Seigneur apparut à ses disciples en l'absence de saint Thomas.....</i>	184
<i>Comment Notre Seigneur renouvela son apparition en présence de saint Thomas.....</i>	185
<i>Des apparitions de Notre Seigneur au mont de Thabor et à la mer Tibériade en Galilée.....</i>	186
<i>Comment Notre Seigneur apparut à plus de cinq cents frères assemblés, et de la vérité de toutes ces apparitions en général.....</i>	188
<i>De l'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ.....</i>	189
<i>Comment Notre Seigneur, avant de monter au ciel, avertit les siens de ce qu'ils avaient à faire dorénavant.....</i>	190
<i>Comment, à l'heure de midi, Notre Seigneur quittant sa glorieuse mère et ses disciples, s'éleva de soi-même vers le ciel.....</i>	192
<i>Comment Notre Dame et sa compagnie retournèrent en la cité, et de la grande fête qui à ce jour se fit en paradis.....</i>	194
<i>De l'envoi du Saint-Esprit au jour de Pentecôte.....</i>	195
<i>La conclusion de ce présent livre, et comment le nom de Jésus est comparé à l'huile.....</i>	197

## HUITIÈME PARTIE.

### DE LA VENGEANCE DE LA MORT DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

<i>Premièrement quelques mots de prologue.....</i>	203
<i>De la naissance de Judas et du commencement de ses aventures....</i>	204

TABLE DES MATIÈRES.

	239
	Pages
<i>Comment Judas enfant arriva en l'île de Scarioth, et comment il y fut bien reçu et doucement élevé.....</i>	205
<i>Comment Judas sut qu'il n'était pas le fils de la dame de Scarioth, et comment il tua le fils de cette noble dame.....</i>	206
<i>Comment Judas s'en fut à Pilate, et comment il tua Ruben, son propre père.....</i>	207
<i>Comment Judas apprit qu'il avait sa mère pour femme et qu'il avait occis son propre père, et de sa repentance.....</i>	208
<i>Comment Judas, élu pour disciple par Notre Seigneur, fut fait son procureur, et comment, après l'avoir livré, il se pendit.....</i>	209
<i>Du père et de la mère de Pilate, et comment lui, bâtard, mit à mort son frère légitime.....</i>	210
<i>Comment Pilate dompta les habitants de l'île de Ponce, et comment il fut constitué prévôt de Jérusalem.....</i>	211
<i>Pourquoi Notre Seigneur ne fut point reçu entre les dieux des Romains, et comment Tibère entendit parler de ses miracles.....</i>	212
<i>Comment l'empereur Tibère envoya devers Pilate, et comment Pilate se fit excuser auprès de l'empereur.....</i>	212
<i>Comment Volusien, par la grâce divine, trouva dame Vérone en Jérusalem et l'emmena jusqu'à Rome.....</i>	213
<i>Comment l'empereur Tibère recouvra la santé, et comment il menaça et fit mander Pilate.....</i>	214
<i>Comment Pilate fut dépouillé de la robe de Notre Seigneur et de son châtiment.....</i>	215
<i>Comment Notre Seigneur, après sa passion, donna aux Juifs quarante ans d'espace pour se repentir et amender leur vie.....</i>	217
<i>Des signes qui advinrent avant la destruction de Jérusalem, au-dessus et alentour de la cité.....</i>	217
<i>Comment le prince Vespasien fut nettement guéri par sa foi en la puissance de Notre Seigneur.....</i>	219
<i>Comment l'empereur accorda sa requête à Vespasien, qui, à la tête de son armée, marcha contre Jérusalem.....</i>	220

	Pages
<i>Comment les Romains prirent Jonapère, et de l'aventure de Josèphe et de ses compagnons.....</i>	221
<i>Comment, le siège étant mis devant Jérusalem, les habitants se trouvèrent en grande misère et détresse de famine.....</i>	223
<i>Comment la cité de Jérusalem fut prise et détruite, et comment on donna trente Juifs pour un denier.....</i>	224
<i>Comment le prince Titus retourna vers Rome, et comment Jérusalem demeura en ruines.....</i>	225

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

# TABLE DES MINIATURES

---

NOTA. — Pour les miniatures hors texte, cette table indique la page vis-à-vis de laquelle chacune d'elles doit être placée.

---

<i>Frontispice</i> .....	Pages 4
--------------------------	------------

## PROLOGUE.

<i>Présentation du manuscrit par l'auteur à Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse</i> .....	14
---	----

## PREMIÈRE PARTIE.

<i>L'Annonciation : Au ciel ; — Sur la terre</i> .....	22
<i>L'Annonciation</i> .....	28

## DEUXIÈME PARTIE.

<i>Arrivée de Joseph et de Marie à Bethléem</i> .....	42
---	----

## TROISIÈME PARTIE.

	Pages
<i>Baptême de Jésus-Christ</i> .....	70

## QUATRIÈME PARTIE.

<i>Vocation des disciples</i> .....	96
<i>L'enseignement de l'Eucharistie</i> .....	104

## CINQUIÈME PARTIE.

1. <i>Entrée de Jésus à Jérusalem.</i> — 2. <i>Jésus chasse les vendeurs du Temple.</i> — 3. <i>On amène à Jésus la femme adultère.</i> — 4. <i>Jésus interrogé par les prêtres</i> .....	122
1. <i>Le jugement de la femme adultère.</i> — 2. <i>Jésus enseignant dans le Temple</i> .....	128
<i>La Cène</i> .....	134

## SIXIÈME PARTIE.

<i>Le Crucifiement</i> .....	144
------------------------------	-----

## SEPTIÈME PARTIE.

<i>La Résurrection</i> .....	174
<i>Jésus-Christ apparaît à Madeleine</i> .....	178
<i>Apparition de Notre Seigneur à saint Pierre</i> .....	181
<i>Notre Seigneur lève les doutes de saint Thomas</i> .....	186
<i>Notre Seigneur instruit les Apôtres avant de monter au ciel</i> .....	191
<i>Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres</i> .....	196

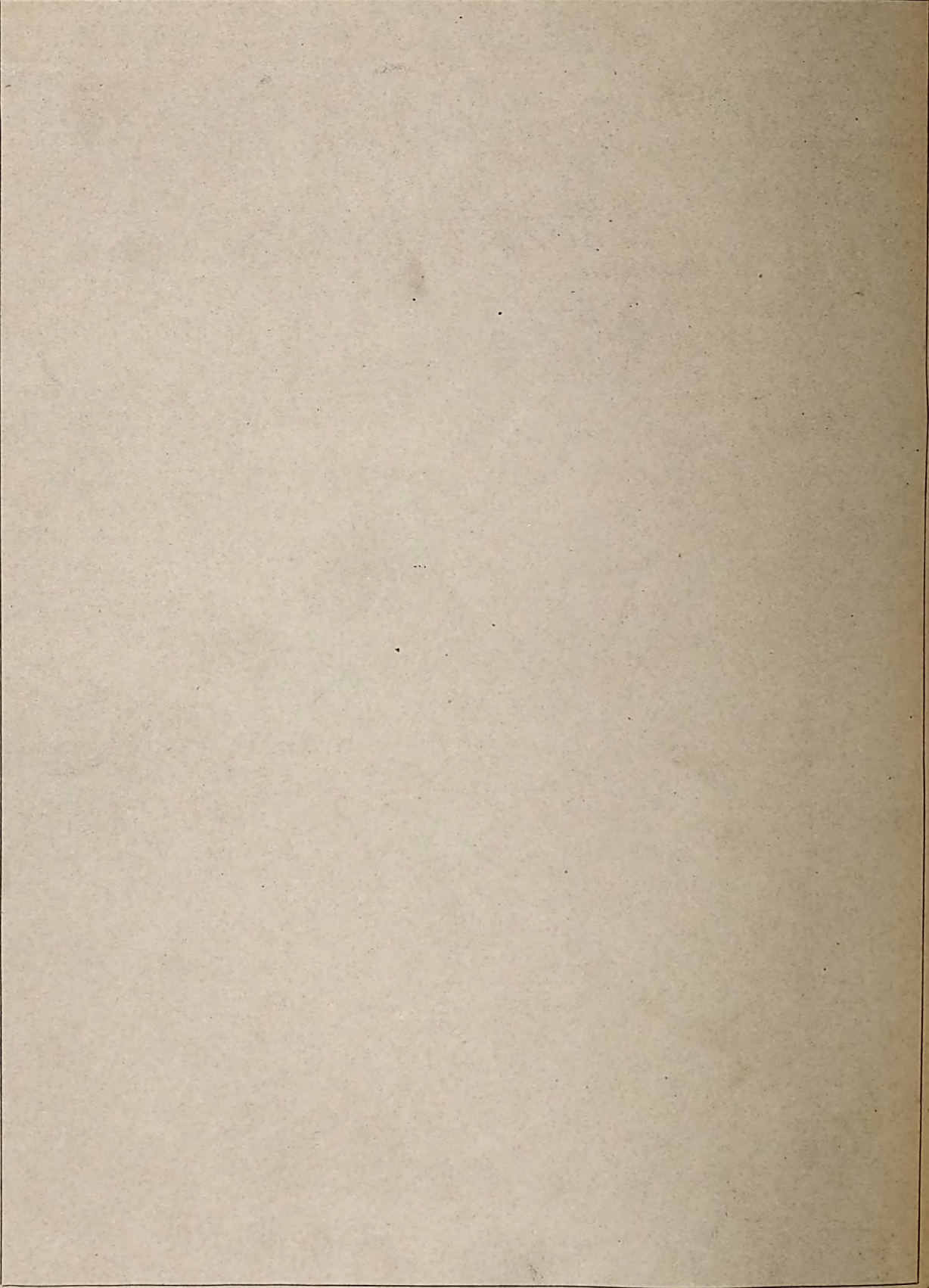
## HUITIÈME PARTIE.

	Pages
1. <i>Judas trouvé par la dame de Scarioth. — 2. Judas frappe le fils de la dame de Scarioth. — 3. Judas tue son père. — 4. Pilate fait périr son frère.....</i>	202
<i>Jérusalem assiégée par les Romains.....</i>	222

FIN.







11.







